





LE FILS DE CORALIE

DU MÊME AUTEUR

Roman

LE MYSTÈRE DU BAS-MEUDON, 5e édition, 1 vol. . . . 3 fr. 50
JEAN-NU-PIEDS, 3e édition, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Poésie

L'INVASION, 14e édition, 1 vol . . . . 3 fr
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)
LE REPENTIR. Récit d'un curé de campagne, 1 vol. . 1 fr.
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Sous presse

LES DIEUX QU'ON BRISE, 1 vol . . . . 3 fr

Théâtre

ROBERT PRADEL, comédie en 4 actes, en prose (Odéon) . . . . 1 vol.
JEAN-NU-PIEDS, drame en 4 actes, en vers (Vaudeville) . . . . 1 vol.
LES CHEVALIERS DE LA PATRIE, drame en 5 actes et 8 tableaux, en prose (Théâtre-Historique) . . . . . 1 vol

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES. 71.

LE

FILS DE CORALIE

PAR

ALBERT DELPIT

ONZIÈME ÉDITION



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, rue de Richelieu.

—

1880

A Madame Charles Rhôné

Paris, 1er janvier 1879

LE FILS DE CORALIE

I

Tout le monde à Montauban vous parlera du musée de cet excellent M. Godefroy; c'est un peu une des gloires de la ville. La vieille Mlle Lecerf, bien connue jusqu'à Moissac pour son autorité en pareille matière, dit aux étrangers qui débarquent dans le chef-lieu du Tarn-et-Garonne :

— Nous avons *ici* le monument d'Ingres, la cathédrale, la place Nationale et le musée de M. Godefroy.

De fait, cet heureux homme est un exemple vivant du bonheur sur la terre. Il a cinquante ans, une belle fortune et une santé de fer, il n'est ni gras ni maigre, et son appétit est excel

rent; il possède de bons amis, une fille citée parmi les beautés du Quercy et une sœur romanesque; enfin, il n'a ni envieux ni opinions politiques, ce qui lui permet d'être bien avec les protestants et les catholiques.

Les guerres de religion sont mortes, mortes aussi les haines d'antan qui ensanglantèrent les familles montalbanaises. Néanmoins, le passé revit encore dans les deux grandes divisions de la ville : les protestants, les catholiques, et si on ne se pend plus réciproquement, on se jalouse Ceux-là, étant plus riches que ceux-ci, auraient une influence plus grande, n'était leur petit nombre. En dépit de ce petit nombre, Montauban renferme une des rares facultés de théologie protestante. La jalousie n'est pas seulement à la surface; on se voit peu entre soi. Sans le fameux musée d'archéologie, la maison de M. Godefroy n'eût pas été le terrain neutre où les adversaires abdiquaient leurs rivalités.

Il commença par réunir quelques amis le jeudi soir. On faisait un whist ou un trictrac; puis, à la demande générale, le dimanche fut ajouté au jeudi. Enfin on s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans la maison de la rue Corail. Les habitués trouvaient toujours une tasse de thé et de la musique : Édith, la fille de M. Godefroy, chantait délicieusement et sans se faire prier. Grâce à la tante, demoiselle Césarin

Godefroy, vieille fille de quarante-cinq ans, gaie, spirituelle et alerte, on était sûr de rencontrer sur la table les livres nouveaux, surtout les romans. Il n'en fallait pas tant, dans une ville où l'on ne reçoit pas, pour que tout le monde adoptât le salon de la rue Corail. Bien entendu, je ne parle pas de la « noblesse, » comme on dit encore dans le Midi. La noblesse ne voit personne. Depuis quarante ans, elle boude la France.

Le baron Larrey prétend que dans toute tête humaine on trouve une ressemblance d'animal. Sa théorie était vraie pour la figure de M. Godefroy. Ce brave homme appartenait à la race des moutons qui ont des prétentions à être béliers, c'est-à-dire méchants. Cet excellent bourgeois voulait absolument être redouté :

— On me croit bon, disait-il, comme on se trompe !

Sa sœur Césarine, sa fille Édith, l'adoraient et le menaient, sans houlette. Il s'imaginait les conduire, et cette illusion suffisait à son bonheur.

Je ne sais d'ailleurs si quelqu'un aurait pu résister à cette Édith. Le Quercy brunira longtemps encore ses coteaux au soleil avant de voir naître une aussi radieuse créature. Non qu'elle soit d'une beauté extraordinaire. Ces beautés-là n'existent que dans les romans. Édith se contente d'être jolie : mieux que jolie ravis-

sante. Elle est blonde comme une touffe de blés : ses yeux sont deux bluets piqués dans la touffe. Aimez-vous le teint délicat et nacré des blondes? Musset eût dit aussi de celui d'Édith qu'il était une goutte de lait. La bouche est un peu grande : ce n'est pas un défaut quand les dents sont blanches et bien rangées. Le plus grand charme de cette figure, c'est le regard, doux et pourtant ferme, loyal et sincère. Il illumine le visage. Que de femmes jolies paraissent laides ! C'est qu'elles ne sont point animées par le rayon des yeux. Une belle figure doit être bien éclairée, — comme une toile de maitre.

Édith avait été élevée par sa tante Césarine, sa mère étant morte peu de temps après sa naissance :

— Ma sœur, dit un jour Godefroy, je te confie ta nièce. Moi, je suis trop occupé par mes recherches archéologiques ; puis, je ne saurais pas m'en tirer ! Je te laisse le champ libre.

L'excellente femme ne se fit pas prier. Malgré sa fortune, elle était volontairement restée fille, prétendant n'avoir pas trouvé son idéal. Elle se réjouit de posséder une nièce qui serait son enfant. Il en résulta une éducation des plus bizarres. Césarine lui apprit à lire dans les romans de chevalerie qui, avec la littérature du premier empire, se partageaient son admiration.

Elle expliquait ainsi ses goûts littéraires :

— Il me faut des romans où l'on trouve beaucoup d'amour. Or messieurs les auteurs d'aujourd'hui n'en mettent guère dans leurs ouvrages. Parlez-moi d'*Ipsiboë* de M. d'Arlincourt !

L'ombre de ce vicomte aurait été bien étonnée d'apprendre qu'il lui restait une admiratrice à Montauban.

On s'imagine aisément ce qu'aurait produit un pareil système sur une nature vulgaire. De cette instruction romanesque Édith ne garda qu'un grand amour de l'idéal. Elle haïssait ces prosaïsmes de la vie que l'école moderne érige en principes. Avertie par sa raison des dangers de vivre dans le « bleu » (comme disait dédaigneusement son père), elle se méfiait d'abord de son enthousiasme. Par contre, elle s'y livrait sans réserve si, après réflexion, elle le jugeait inspiré par une pensée noble. Séduisante et riche, elle ne manquait point d'adorateurs. Son père aurait voulu qu'elle fît un choix. Il lui dit un jour :

— Tu as vingt et un ans. Quand te décideras-tu à te marier?

— Bientôt.

— Alors pourquoi refuser tous ceux que je te présente ?

— Je ne veux épouser qu'un homme que j'aimerai.

M. Godefroy haussa les épaules, et le soir même il prit à partie son vieil ami Mᵉ Bonchamp, notaire à Montauban :

— Comprends-tu Édith ? Elle ne veut épouser qu'un homme qu'elle aimera ! Un homme qu'elle aimera ! Voilà ce que me vaut l'éducation qu'elle a reçue de sa tante. Cette petite fille est devenue romanesque. Un homme qu'elle aimera ! La belle histoire ! Et si elle aime mal ?

— Sois tranquille, Édith ne choisira que quelqu'un qui sera digne d'elle.

— Tu prends toujours son parti !

— C'est ma filleule; et puis je la connais, elle est incapable de mal choisir. Celui qu'elle aimera sera un heureux gaillard : il épousera une vraie femme.

— Toutes les femmes sont de vraies femmes !

— Mon Dieu ! que tu es jeune pour ton âge. Trouve-moi plus de fierté, plus de noblesse que chez ta fille ? Tu n'as donc jamais regardé ses yeux ?

Au moment où commence notre récit, Édith ne s'était pas encore prononcée; cette belle créature ajoutait beaucoup de charme aux soirées de la rue Corail. Tous les jeunes gens *à marier* de Montauban se firent présenter à M. Godefroy, avec l'espérance de réussir. De vrai, tous échouèrent. Édith, toujours polie, semblait ne décourager personne;

néanmoins, d'après les bruits de la ville, deux hommes réunissaient plus de chances que les autres : Claude Morisseau, un artiste dont la famille habitait le département, et un gentilhomme ruiné, Louis-Régis de Montjoye de Bruniquel.

L'arrivée de Claude avait été quasiment un scandale. Petit, sec, brun, nerveux, ce gaillard jouait l'éternel grand homme de province. A huit ans, il annonçait de telles dispositions pour la musique que sa mère, veuve d'un *pagès* ou paysan riche, le confiait au maître organiste de la cathédrale. Les premières études terminées, Claude partit pour Paris, entra au Conservatoire, et faillit même remporter le prix de Rome. Il eut la chance inouïe, après cinq ans d'attente seulement, de faire représenter une partition à l'Opéra-Comique. L'ouvrage était médiocre, et n'obtint qu'un demi-succès. Au lieu de se remettre à la besogne, Claude se découragea. Un beau matin, il s'éveilla grisé de peinture, déclarant modestement qu'il renonçait à être Meyerbeer pour être Raphaël.

— D'ailleurs, disait-il, rien ne ressemble plus à la musique que la peinture.

Et comme personne ne comprenait, Claude ajoutait avec aplomb :

— Exemple : je me promène dans un bois. Vous autres bourgeois vous n'y voyez que des

arbres · moi, je découvre à la fois un tableau et une mélodie ! Les peupliers à l'horizon ? ce sont mes clarinettes. Les petits chênes qui poussent ? es violons. Dans les brins d'herbe et de mousse, 'entends chanter des flûtes !

Il débitait ces calembredaines froidement, d'un ton de prophète. On l'écoutait bouche béante. Les naïfs se demandaient s'ils avaient à faire à un fou ou à un grand artiste : — un grand artiste, parce qu'ils ne le comprenaient pas. Lorsque les auditeurs paraissaient bien ahuris, Claude poursuivait avec solennité, ainsi qu un juge qui dicte des arrêts :

— Savez-vous où est ma force ? C'est que je me soucie du *convenu* comme d'une allumette brûlée ! Delacroix ?... Peuh ! il lui manquait le dessin. Ingres ?... Peuh ! il lui manquait la couleur. Théodore Rousseau et Millet ?... Peuh ! des paysans. Quand à *ce* monsieur Jean-Paul Laurens qu'*ils* ont inventé récemment, ce n'est qu'un amateur !

Rien ne peut donner une idée du mépris profond avec lequel Claude prononçait ses jugements. Sur les esprits vulgaires, des fous comme celui-là ont du crédit. Le receveur de l'enregistrement crut voir plusieurs fois Édith écouter attentivement les théories ridicules de l'artiste raté. Le malheureux se trompait : Édith pensait à autre chose ; son attention n'était qu'une

« indifférence soutenue. » Comme lui-même soupirait secrétement pour la belle héritière, il découvrit en Claude un rival, et un rival heureux. Si bien qu'un beau jour tout le Tarn-et-Garonne put lire dans le journal du cru, entre « les halles et bestiaux » et « le cours des graines oléagineuses, » une pièce de vers intitulée : A Elle !!! avec trois points d'exclamation. Le receveur y chantait son martyre. Puissance de la poésie! cela suffit pour que quelques-uns crussent au succès de l'artiste.

Il est vrai que le plus grand nombre tenait pour le gentilhomme. Ruiné depuis longtemps, Louis de Montjoye hérita, à trente-huit ans, du nom et de la fortune d'un oncle maternel. Comme il fallait accepter tout l'héritage ou le refuser entièrement, depuis quinze mois le dernier des Montjoye s'appelait M. de Bruniquel. Du demi-million qui venait de lui écheoir, le gentilhomme fit un usage pratique. Avec les deux tiers, il paya ses dettes; avec le reste, il se constitua 12,000 francs de rente, en viager, de quoi faire bonne figure en province. Auparavant, il demeurait à Paris, vivant de l'existence des gens insouciants et riches. Il portait beau, comme on dit. Ses nombreuses amours l'avaient fatigué sans l'avilir. Certes, lorsqu'il s'installa à Montauban, son élégance exquise jeta le trouble dans plus d'un cœur provincial, mais il

ne daigna pas s'en apercevoir. Il aimait Édith et voulait l'épouser. D'ailleurs il possédait un allié sûr dans la place : Césarine. La vieille fille raffolait de cet homme à bonnes fortunes, qui avait su rester un homme d'honneur.

— Laissez faire et crier, lui dit-elle un jour en se promenant avec lui dans l'allée des Acacias. Vous épouserez ma nièce. Elle sera très heureuse avec vous : vous êtes si romanesque ! Vous admettrez bien que je connaisse Édith, puisque je l'ai élevée dans mes idées.

— Cependant, ma chère demoiselle, voici trois mois que je lui fais une cour assidue...

— Les anciens preux attendaient leurs belles pendant des années.

— Malheureusement, nous sommes au XIXe siècle.

— Une époque de prosaïsme ! On se voit, on s'aime, on se marie. Autrefois on allait en Palestine.

— Il n'y a plus de Palestine.

Césarine soupira profondément à la pensée que les amoureux de ce temps ne peuvent plus mériter leurs maîtresses en se croisant pour la Terre-Sainte. M. de Bruniquel reprit :

— J'ai peur que Mlle Édith ne m'aime pas.

— Elle vous aimera. Connaissez-vous Ipsiboë ?

— Qu'est-ce que c'est que cette dame ?

— Une dame très bien. L'héroïne d'un roman

de M. d'Arlincourt. Elle aime Almaric. Almaric c'est vous : c'est-à-dire que vous lui ressemblez. Il ferait beau voir que ma nièce n'aimât pas Almaric !

— Je ne suis pas aussi rassuré que vous.

— Vous ne devez craindre personne. Parmi les jeunes gens qui viennent à la maison, en est-il un qui vous vaille? Ce n'est pas M. Claude Morisseau. J'ai vu Édith sourire en l'écoutant : or une jeune fille ne s'éprend que de celui qui la fait rêver. Les autres? passez-les au crible sans en excepter un. Vous verrez ce qu'il en restera.

— Vous ne parlez pas du seul qui soit à redouter, du capitaine Daniel.

Césarine éclata de rire :

— Vous êtes fou, mon bon ami. D'abord c'est un artilleur! Ensuite, c'est un garçon froid, hautain, cassant, et qui n'a rien de romanesque; enfin Édith ne le connait que depuis deux mois, et voici huit jours qu'il n'a point paru à la maison.

— Vous êtes ma providence, répliqua-t-il en lui baisant la main. Rendez-moi le service de causer avec votre nièce. Je ne suis pas un coureur de dots. Je l'aime pour elle, non pour sa fortune. Si elle ne veut pas de moi...

— Elle voudra de vous, grand enfant. Soit, je sonderai adroitement ce jeune cœur; mais

auparavant, il faut que je vous interroge. Avant de me prononcer définitivement pour vous, j'exige une confession tout entière. Pensez donc à la responsabilité qui m'incombe! On connaît vos histoires, monsieur le don Juan! Je suis de votre parti, parce que vous me plaisez.

Elle baissa chastement les yeux, et, assez comiquement, elle ajouta :

— A mon âge et quand on n'a pas aimé!... Si je vous avais rencontré dans mon jeune temps, j'aurais été en danger. Je me connais, allez! vous êtes mon idéal. Toutes les femmes ont dû raffoler de vous. Aussi je désire que vous ne me cachiez rien. Vous êtes-vous bien conduit depuis votre arrivée à Montauban? Oui? hum! Cela me paraît fort. Enfin, je vous crois : il me répugnerait de penser qu'un galant homme put mentir. Et dans le passé? Je sais ce que je veux dire : une bonne petite passion qui ressusciterait après le mariage. C'est ce que je crains surtout.

— Vous avez bien tort, ma chère demoiselle. Certes, j'ai médiocrement vécu, et vous avez le droit de vous méfier. Remarquez cependant que le passé devrait vous être le garant de l'avenir. Quand on a beaucoup pratiqué les amours faciles, on n'a plus qu'un rêve . être un bon mari, très fidèle et très bourgeois. Vous voyez en moi un don Juan? Quelle erreur. Toutes les

femmes que j'ai rencontrées ne font pas la monnaie d'une seule Elvire; oh! mon Dieu oui, toutes, en commençant par Mlle Rita, danseuse à l'Opéra, pour continuer par Mme X..., une grande dame de ville d'eaux, et finir par Coralie, ma grande passion.

— Qu'est-ce que c'est que Mme ou Mlle Coralie?

— Une cocotte... et je l'ai aimée follement. Jugez de ma naïveté! Elle m'a mangé un peu de mon cœur et beaucoup de mon argent. En la quittant, j'étais ruiné : l'héritage de mon oncle est venu à point. Après un long voyage, je me suis retiré à Montauban, et je caresse l'espérance d'un bonheur très calme et très tranquille.

Peut-être Césarine eut-elle un peu de chagrin en voyant si raisonnable l'homme idéal qu'elle supposait si romanesque. Mais elle reprit vite le dessus. La bonne demoiselle tenait trop à ses illusions pour s'en dépouiller aisément. Elle resta convaincue que le gentilhomme ne parlait aussi sagement que pour la rassurer.

— Soit, dit-elle, je causerai ce soir avec Édith. Venez dîner avec nous. Vous serez tout porté pour connaître le résultat.

M. de Bruniquel accompagna Césarine jusqu'à la maison de la rue Corail, où se passait une scène d'un autre genre. Quand la vieille

fille entra dans le salon, elle trouva son frère qui faisait une partie de trictrac avec Bonchamp.

— Ne nous interromps pas! dit-il; nous sommes à un moment critique.

Césarine ôta son chapeau, et s'assit près de la table, pensant moins au trictrac qu'à sa conversation avec M. de Bruniquel. Pendant dix minutes, on n'entendit que le bruit des dés roulant sur le bois, et les termes de jeu prononcés par les adversaires : « Un trou, et deux de mieux... Je fais mon petit-jan... je remplis, et je m'en vais... » termes bizarres, compris seulement des initiés et qui agacent les profanes. Enfin, brusquement, Godefroy jeta son cornet avec humeur :

— Je ne veux plus jouer avec Bonchamp! Il a un bonheur insolent.

— Une autre partie, allons?

— Non, non. D'ailleurs, j'ai acheté ce matin une pièce curieuse pour mon musée d'archéologie : j'ai à peine le temps de l'étiqueter et de la classer avant le dîner.

Que je dise, avant d'aller plus loin, ce qu'était ce fameux musée dont toute « la société » parlait. Cet excellent M. Godefroy s'imagina un beau jour qu'il était un antiquaire de première force. Dès lors, il acheta tout ce qu'on lui offrit. Les paysans narquois du Midi eurent beau jeu. Ils

apportèrent au brave homme des ferrailles invraisemblables, des poteries fêlées, et des vases ébréchés, auxquels il attribuait aussitôt des origines fabuleuses. Quand la nouvelle se répandit de cette manie innocente, mais ridicule, on commença par se moquer de Godefroy. Il laissa gloser, et continua à recueillir pieusement tous les fers rouillés et toutes les vieilleries du département. Il ressentait une joie pure à étiqueter et à classer ces prétendues pièces archéologiques. Le matin, il cherchait ou il achetait; l'après-midi, il classait; le soir, il étiquetait. Bonchamp ne se faisait pas faute de railler son ami.

— Tu me rappelles un avoué de Toulouse que j'ai beaucoup connu, lui disait-il. Un jour qu'il voyageait au Pirée, il ramassa une coquille d'huître énorme, et la mit dans sa vitrine, en écrivant dessous : « Elle servit peut-être à exiler Aristide ! »

De cette plaisanterie, M. Godefroy n'entendit que le mot « vitrine. » Pourquoi n'en avait-il pas chez lui ? Il se rappela vaguement que les musées de l'État en contenaient de superbes. Le lendemain, il fit installer des vitrines en chêne : à travers des glaces magnifiques on voyait s'étaler les plus étonnantes antiquités. Du coup, la ville éclata de rire. Ceci se passait quinze ans auparavant. Mais il était écrit que

M. Godefroy serait heureux en tout. Le hasard voulut qu'un vrai savant, membre de l'Institut, de passage à Montauban, découvrit une pièce rare dans ce fouillis; il s'agissait d'une très ancienne médaille qui fixait un point curieux de numismatique. Le savant adressa un rapport à l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; les journaux de Toulouse et de Montauban en parlèrent. Ce fut une révolution dans l'opinion publique ! Pendant huit jours on s'aborda dans l'allée des Acacias en se disant :

— Il paraît que le musée de M. Godefroy contient des pièces merveilleuses !

L'admiration fut aussi sincère qu'avait été vif le dénigrement. Seuls, Bonchamp et Césarine demeurèrent incrédules. On n'est jamais prophète en son pays, dit lamentablement l'Écriture. Le notaire aimait trop son vieil ami pour le railler en public, mais, quand il était seul avec lui, il ne se gênait guère. Lorsqu'il l'entendit parler d'une pièce curieuse achetée le matin, il se mit à rire franchement.

Cette fois, M. Godefroy se fâcha tout rouge. Heureusement Césarine, arrachée à ses réflexions par la querelle, s'empressa de mettre le holà. L'arrivée d'Édith acheva de ramener le calme, en ce sens que les deux amis oublièrent aussitôt la discussion qu'ils allaient entamer pour ne plus s'occuper que de la jeune fille. Mais Césa-

rine avait hâte de tenir la promesse faite à M. de Bruniquel.

— J'ai besoin d'Édith, dit-elle. Mon cher Godefroy, et vous, Bonchamp, vous allez me faire le plaisir de descendre au jardin. Il faut que je cause avec cette enfant.

Édith s'assit au piano. Sa tante ne la vit donc pas rougir lorsque Godefroy, avant d'obéir au désir de sa sœur, dit en prenant son chapeau :

— J'ai bien envie de pousser jusqu'au bout de la rue Ingres. Je veux demander des nouvelles du capitaine Daniel que nous n'avons pas vu depuis huit jours.

Ce capitaine Daniel habitait Montauban depuis cinq mois. Il était arrivé avec un régiment d'artillerie qui prenait garnison dans la ville. Ses camarades l'estimaient fort. Sorti le premier de l'École, il pouvait choisir parmi les emplois civils : il préféra l'épaulette. Pendant ses loisirs, il s'éprit d'un goût très vif pour l'histoire naturelle ; les théories de Darwin le préoccupaient. L'Académie des sciences a de lui un mémoire estimé, intitulé *l'Hérédité des êtres*, où il défend les idées du naturaliste anglais. On le savait riche. Bien qu'il n'eût conté ses affaires à personne, on lui prêtait une fortune d'un million. De plus, sa tante, la seule parente qui lui restât, devait lui en léguer autant. Il vivait simplement, par goût, non par avarice. Jamais un

camarade dans l'embarras ne s'était adressé vainement à lui. Ce garçon de vingt-cinq ans plaisait à première vue par sa physionomie ouverte. Il n'était ni froid, ni cassant, comme le prétendait Césarine; mais on ne pouvait nier qu'il ne poussât la réserve à l'excès. On n'eût jamais dit en le voyant : Quel bel homme ! mais il était impossible de ne pas remarquer sa figure pâle, un peu attristée et rêveuse, bien encadrée par des cheveux très noirs. Ses yeux gris avaient de la flamme; on devinait qu'il était bien l'homme de l'action héroïque qui lui valait la croix à vingt ans. Un mystère planait-il sur lui ? c'était possible. Quelques-uns de ses camarades semblaient le connaître et n'en aimaient Daniel que davantage.

Un jeune homme ainsi posé devait produire une certaine sensation dans une cité pratique comme Montauban. Les mères de famille le couvaient d'un regard tendre. On s'arrachait Daniel partout où se trouvait une jeune fille en quête d'époux. Il laissait faire, et, alléguant ses travaux, se contentait de refuser poliment les invitations offertes.

M. Godefroy le rencontra à un dîner chez le général de division. — Quel beau parti pour ma fille ! songea-t-il. Aussitôt, il l'invita à se joindre aux amis qui se réunissaient chaque soir rue Corail. Le jeune homme remercia, et resta chez

lui. Quinze jours après, dans un bal, il fut présenté à Édith. Dès lors, il parut deux ou trois fois par semaine chez l'antiquaire. Les rivaux qui se disputaient la main de Mlle Godefroy commencèrent par s'épeurer devant un adversaire de cette taille. Claude Morisseau lui-même fut troublé dans son orgueil béat. Cependant les uns et les autres se rassurèrent en voyant que Daniel gardait sa froideur, et Édith son calme. Ils se parlaient une ou deux fois par visite. Seul M. de Bruniquel flaira un ennemi sérieux. Un homme très aimé des femmes garde toujours des liaisons passées une sorte de seconde vue féminine. Qui sait? peut-être Césarine avait-elle eu tort de le rassurer. Elle n'allait pas tarder, d'ailleurs, à être fixée sur ce point important.

— Laisse-là ton piano, et viens t'asseoir à côté de moi, dit-elle, lorsque Godefroy et Bonchamp furent sortis. Notre entretien sera grave, très grave!

Un peu étonnée d'entendre sa tante lui parler si solennellement, Édith obéit et se plaça sur le canapé où se tenait la vieille fille. Celle-ci commença par embrasser tendrement sa nièce; elle poussa deux ou trois gros soupirs; puis :

— Comment trouves-tu M. de Bruniquel?

Édith sourit, et tranquillement :

— Je ne le trouve pas, dit-elle.

— Tu l'as vu souvent, cependant.

— Oui, mais je ne l'ai jamais regardé.

Cette très simple phrase bouleversa toutes les idées de la tante.

— Cette petite a des réponses qui me confondent! pensa-t-elle. Puis elle reprit :

— Pourtant il est très bien! Et si romanesque! Je t'ai fait lire *Ipsiboë :* il ressemble à Almaric.

Édith sourit de nouveau. Elle embrassa sa tante avec tendresse, et d'un ton doux, mais ferme, où l'on sentait la résolution d'une volonté réfléchie :

— Ma chère tante, ton idéal n'est pas le mien. Je me suis promis de n'épouser que l'homme que j'aimerais, et je n'aime pas M. de Bruniquel.

— Le pauvre homme! Et moi qui le protège!

— Tu ne le protègeras plus, voilà tout.

Césarine était de plus en plus décontenancée. La netteté des répliques d'Édith désorganisait tout son plan de bataille. Elle s'attendait à des hésitations, à des atermoiements : pas du tout. La jeune fille répondait franchement et sans ambages.

— Voyons, prends-moi pour confidente. Tu sais bien que je ne ferai jamais que ce que tu voudras. Pour ne pas aimer M. de Bruniquel, il faut que tu en aimes un autre.

Édith leva ses yeux clairs sur sa tante, et dit tranquillement :

— Oui.

— Tu aimes quelqu'un, et je l'ignorais!

— Tu ne me l'avais pas demandé.

Césarine se frappa le front comme si une idée subite lui venait :

— C'est ce capitaine Daniel que tu aimes ? Oui? c'est de la folie ! qui aurait pu se douter d'une pareille aberration? Bruniquel voyait juste. Je n'aurais jamais soupçonné que tu aimasses ce garçon froid, hautain, et qui n'a rien de romanesque! Ah! ce n'est pas celui-là qui a eu la moindre aventure!

— Tant mieux, si je suis la première de sa vie!

— Un artilleur! ma nièce aime un artilleur! Que feras-tu d'un pareil homme?

— J'en ferai mon bonheur.

— Compare-le seulement à son rival!

— Oh! je ne compare pas Daniel, — je le sépare.

Césarine eut une mine si déconcertée que sa nièce sourit encore.

— Tu te moques de moi, méchante? Le fait est que tu peux te vanter d'avoir mis ma perspicacité en défaut. Reçois mon compliment. Tu as bien mené ton petit roman. Quand je pense qu'il y a trois mois, tu ne connaissais pas ce garçon ! T'a-t-il dit qu'il t'aimait, au moins?

— Jamais.

— Tu vois bien! s'écria joyeusement Césarine?

— Je suis sûre qu'il m'aime, précisément parce qu'il ne me l'a pas dit. Il m'a regardée, cela m'a suffi. Moi, je l'ai aimé, parce qu'il m'a semblé être supérieur à tout le monde. J'ai bien vu que mon père était content de ses assiduités dans notre maison. Aussi, n'ai-je pas été surprise quand il est parti, il y a huit jours.

— Il t'a dit où il allait?

— Nullement, je l'ai encore deviné. Écoute bien. Daniel ne peut pas demander lui-même ma main. Il a donc été chez sa tante, Mme Dubois, qui vit retirée du monde, dans le Cantal. Il ne m'a pas écrit une seule fois, mais je suis certaine qu'il reviendra aujourd'hui ou demain, et qu'il priera aussitôt mon père de lui donner un rendez-vous.

La tante allait sans doute faire observer à sa nièce qu'elle arrangeait un peu trop bien ses affaires selon son désir, que, si l'imagination est une belle chose, il ne faut pas en abuser, lorsque le hasard se chargea d'achever la défaite de Césarine. Les deux femmes entendirent un bruit de pas pressés sur le perron, et Godefroy, suivi d'un soldat, parut tenant un papier à la main :

— Vite! Césarine! fais rafraîchir ce brave

militaire, pendant que je répondrai à cette lettre du capitaine Daniel qu'il vient de m'apporter.

Et, lentement, posément, ainsi qu'un homme qui se plaît à déguster son triomphe, il lut à haute voix : « Cher monsieur, j'ai passé toute la semaine chez ma tante, Mme Dubois, qui habite le bourg de Vic-sur-Cère, dans le Cantal. Avant de me présenter rue Corail, je vous prie de vouloir bien me donner un rendez-vous... »

L'antiquaire s'apprêtait à joindre le commentaire à la lecture; mais la présence d'Édith le gêna. Il regarda le soldat qui contemplait cette scène d'un air bonasse et indifférent. Quant à Césarine, elle était littéralement abasourdie : un peu plus, elle aurait traité sa nièce de sorcière.

— Non, reste Césarine, continua Godefroy; toi, Édith, conduis ce garçon à l'office...

Édith obéit. A peine eut-elle disparu que l'antiquaire fit signe à Bonchamp de le rejoindre; puis, comme s'il eût senti qu'il était convenable de contenir sa joie, il prit l'air important d'un homme qui va faire une révélation. Il relut la lettre du capitaine, la plia soigneusement, et, lorsque le notaire fut entré dans le salon :

— Mes chers amis, dit-il, je suis au comble de mes vœux. Apprenez que depuis

deux mois l'archéologie n'a pas absorbé seule tous mes instants. Je caressais un projet qui, grâce à Dieu! se réalisera. Vous savez combien me préoccupait l'établissement d'Édith Jusqu'à présent, elle refusait régulièrement tous les partis que je lui offrais. Aujourd'hui...

Il s'arrêta, savourant à l'avance la surprise de son ami et de sa sœur :

— Cela ne vous étonne pas de voir que le capitaine sollicite gravement un rendez-vous, au lieu de venir comme d'habitude?

— Pas du tout, riposta Bonchamp très tranquillement. Il veut te demander la main de ta fille; tu la lui donneras, et tu feras bien.

Du coup, Césarine se mit en colère. Elle assistait depuis un quart-d'heure au bouleversement de tous ses plans. Godefroy continuait ce qu'Édith avait commencé. Elle ne pouvait se plier à l'idée de ne pas avoir pour neveu M. de Bruniquel, cet homme si romanesque!

— Est-ce que tu comptes réellement donner ta fille à cet artilleur? demanda-t-elle d'un ton de souveraine offensée.

— Si je la lui donnerai! Je crois bien. Voici un mois que je lui fais entendre par tous les moyens possibles que sa recherche sera agréée.

Césarine accueillit la réponse de son frère avec un sourire très-méprisant auquel, par malheur, l'antiquaire ne daigna pas prêter la

moindre attention. Il s'assit à la table, pour écrire la réponse attendue par le soldat.

— Là! voilà qui est fini, s'écria-t-il, en mettant la lettre sous enveloppe. Je dis tout simplement à Daniel de venir maintenant; je l'attends.

Il porta lui-même sa missive au militaire, et reparut au salon, déterminé à supporter sans faiblir l'assaut que lui réservait sa sœur. Bonchamp s'était installé dans un fauteuil: il étudiait, livre en main, un nouveau coup de trictrac. La vieille fille, elle, les bras croisés, se promenait de long en large, comme une lionne enfermée. Elle s'était contenue jusque-là; mais sa patience était à bout. Il fallait qu'elle laissât déborder, coûte que coûte, ce qu'elle avait sur le cœur. Elle commença d'un air digne, nuancé d'une hautaine tristesse :

— Mon frère, vous...

Godefroy resta les bras ballants, visiblement interloqué. Ce brave homme n'aimait guère résister en face; néanmoins, il prit son parti :

— Eh bien, oui, je suis ton frère, tout le monde le sait. Ce n'est pas la peine de le répéter. Et puis, tu ferais bien mieux de me tutoyer.

L'air digne, nuancé de hautaine tristesse, fondit du coup. Césarine s'abandonna à son courroux :

— Vous êtes fou! Savez-vous d'où il sort, ce

garçon? Non. Et vous lui jetez comme cela votre fille au visage! Vous verrez ce qu'il vous en coûtera. Ah! vous ouvrez votre porte au premier venu! Ce n'est pas faute d'avoir été averti, cependant. Vous avez tenu bon; je vous ai fait observer que ce capitaine Daniel vivait seul, que nul n'avait vu sa famille. Peu vous a importé, vous l'avez accueilli sans le connaître!

— Sans le connaître, riposta Godefroy impatienté... d'abord je le connaissais. Et puis, suis-je le père d'Édith? Oui? Eh bien! alors, laisse-moi tranquille.

Mais Césarine ne laissait jamais tranquilles ceux qui n'étaient pas de son avis.

— Daniel! il s'appelle Daniel! Est-ce que c'est un nom, ça? Ce garçon est d'une famille de paysans, j'en jurerais, enrichis dans le commerce des bestiaux. Belle alliance pour ma nièce! S'il ne montre pas sa tante, cette Mme Dubois, c'est qu'elle est trop commune, trop vulgaire pour frayer avec nous. Enfin, vous verrez! mais lorsque vous verrez, il sera trop tard, et je triompherai!

Comme tous les gens d'un caractère faible, Godefroy dépassait le but lorsqu'il avait pris une résolution. Il répliqua très vivement :

— Tu peux t'indigner, me maudire et même me déshériter, cela m'est parbleu bien égal! Daniel!... tout court, tu entends?... Daniel me

plait; c'est un homme de cœur, estimé de ses chefs, aimé de ses amis. Si Édith le trouve de son goût, c'est une affaire réglée. Certes, je soupçonne bien qu'il ne sort pas de la cuisse de Jupiter. Je suis de ton avis sur ce point-là; une fois n'est pas coutume. Cette tante qu'il nous amène est, j'imagine, une vraie paysanne, probablement enrichie dans le commerce des bestiaux, comme tu dis. Est-ce que nous sommes des Montmorency, nous autres? D'ailleurs, tu connais mes idées. Je t'ai mille fois répété que j'étais un homme indépendant, au-dessus des préjugés. Je prendrai le capitaine pour gendre, si, comme je l'espère, Édith y consent. Tant vaut l'intelligence, tant vaut l'homme.

— Quand l'homme vaut un million, murmura la vieille fille.

Mais c'était la flèche du Parthe. Césarine ne résistait plus. Pour la première fois, elle se sentait en face d'une volonté bien arrêtée, et Godefroy avait trop peu l'habitude de déployer de l'énergie pour ne pas aller jusqu'au bout. Quant à Bonchamp, ces petites scènes de famille le réjouissaient fort. Il écouta son ami sans sourciller, et lorsque Godefroy eut fini sa tirade :

— Mon compliment! Tu as parlé trois minutes sans dire une sottise!

Godefroy, au diapason où il était monté, se serait peut-être fâché du coup de boutoir; mais

un incident détourna son attention. On sonna à la grille d'entrée, le bourgeois resta court; était-ce déjà l'officier? Presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit, et le domestique annonça :

— Le capitaine Daniel!

II

Celui qui suscitait tant d'orages dans l'intérieur paisible des Godefroy habitait une jolie maison au fond d'un grand jardin, à l'extrémité de la rue Ingres. Ce quartier s'appelle Ville-Nouvelle, par opposition à Ville-Bourbon, l'ancienne cité. Montauban est certes l'un des plus jolis chefs-lieux du Midi. Quand on arrive de Castel-Sarrazin ou de Caussade, on voit sortir, comme un îlot du milieu des vagues, les vieux remparts encore debout dans une mer de feuillage. Le Tarn, tout jaune, coule au-dessous d'un pont immense qui relie la cité au faubourg d'ouest. Au milieu de la rivière, une île, mince et feuillue, où Virgile aurait caché des faunes grimaçants; sur chaque rive, à droite et à gauche, des maisons peintes de toutes les couleurs et mariant leurs tons d'opale et de rubis sous le soleil cru et luisant. Ici le cours qui longe les quais; chaque semaine, le samedi, jour de marché, arrivent sur le cours les *pagès*, qui apportent leurs denrées; les troupeaux de bœufs, de vaches et de moutons passent insoucieusement à tra-

vers les marchands et les promeneurs. Ces maisons se suivent, vertes, bleues, jaunes, selon la flantaisie de l'habitant; la pauvreté y coudoie la richesse : à côté d'une élégante villa, l'œil rencontre une haute masure grise avec des teintes rouges, dont les fenêtres laissent pendre d'immenses draps qui sèchent. Il serait difficile de définir le style particulier de ces constructions bizarres. Cela tient à la fois de l'Espagne et de l'Italie; il n'est pas rare de voir des terrasses plates comme à Burgos, et des toits carrés comme à Florence.

A partir du cours, la ville monte; elle grimpe sur le coteau et s'y accroche comme une grande chèvre. Les rues sont très-larges ou très-étroites; pas de milieu. A chaque pas, on s'arrête devant une bâtisse ancienne, qui garde le cachet du temps, avec ses crochets de fer rouillé où l'on a dû pendre jadis. Si l'on prend une petite rue à droite, en s'éloignant de la rivière, on arrive sur la place d'Armes. Au milieu se dresse, toujours respectée, une croix de mission plantée en 1829. Un peu plus loin, au sortir d'un dédale de petites rues, on débouche sur la place Nationale, l'une des curiosités de Montauban. On ne peut rêver rien de plus pittoresque que ces doubles arceaux en ogive, avec de hauts piliers gris, çà et là plantés de mousses, où les lézards montrent leur tête pointillée d'or. Sous

ces piliers, abrités par des auvents, grouille un monde de marchands. Ici la vendeuse de graines, là le fripier en plein vent, plus loin l'échoppe d'un pitre qui raconte, en son parler chantant, les exploits de « monsieur Papavoine. »

C'est l'extrême limite de Ville-Bourbon. Les rues ne sont plus pavées. Un sable fin et poussiéreux, par cette ardente journée de juin, crie sous les pieds qu'il brûle; le soleil plaque sur les murs une ombre violette. Des boulevards qui entourent la ville part la rue Ingres, large voie silencieuse, un peu triste, bordée de maisons blanches avec des volets verts, bruns ou rouges, ornée de jardins cerclés de grilles, et plantée çà et là d'arbres rabougris qui semblent se tordre sous ce ciel chaud. Là, presque à l'extrémité de la ville, demeurait le capitaine Daniel.

Il s'était composé un intérieur charmant, le seul luxe qu'il se donnât. Un homme de goût eût été vite à l'aise au milieu de ces bibelots de prix; le cabinet de travail, situé au rez-de-haussée, ouvrait de plain-pied sur le jardin ar une haute porte vitrée. L'ameublement en tait sévère, mais élégant. Accrochées au mur, deux toiles de maître. Daniel, qui aimait les beaux dessins, possédait l'une des rares études que Delacroix ait faites de son *Sardanapale*. La bibliothèque occupait tout le fond de la pièce. C'était là que le jeune homme travaillait, là qu'il

pensait; là que depuis deux mois il poursuivait un rêve, un idéal d'amour. Était-ce donc son secret? Une partie de son secret au moins. Personne, sauf son domestique, ne pénétrait jamais dans sa chambre à coucher. Il craignait sans doute qu'on ne vît deux portraits qu'il voulait garder pour lui seul.

L'un était le profil d'Édith, fait par Daniel de souvenir. Il lui avait suffi de regarder en dedans de lui-même pour y trouver son modèle. C'était bien le visage fin et pur de la vierge; c'était bien ce regard ferme et doux qu'on n'oubliait plus. Elle ne se trompait pas lorsqu'elle devinait d'instinct l'amour de Daniel. Est-il donc nécessaire de se connaître beaucoup pour s'aimer? Non. Roméo Montaigu est dans le salon d'honneur des Capulets; Juliette entre, ils échangent un regard, et en voilà pour la vie.

La seconde toile était aussi l'œuvre de Daniel. Elle représentait une femme d'une quarantaine d'années, brune, au front bas, aux lèvres rouges et sensuelles. Les yeux verts avaient une expression étrange. Le visage aminci était distingué; le menton accusait de la volonté. Elle souriait, et à travers ce sourire on voyait les dents très-blanches, mais larges, des dents à broyer du fer. Les cheveux, plantés bas, étaient abondants, serrés. On devinait en cette créature une intensité de vie extraordinaire. Il est des

femmes qu'on jugera sur leur portrait, à première vue; il n'en eût pas été de même de celle-ci. L'observateur aurait réservé son opinion, attendant pour se prononcer de connaître l'original. C'était la tante de Daniel, Mme Dubois. Elle portait le costume si pittoresque des riches paysannes du Cantal: la robe en étoffe ancienne rappelant le vieux brocart affectionné par nos mères, couleur marron pâle; à la taille un tablier noir, en soie épaisse et lourde; dans le corsage très-ouvert, tendu comme un corset, un fichu de crêpe de Chine rouge; sur la tête un bonnet blanc et le haut chapeau noir que les Auvergnates ne quittent jamais. Les paysannes riches du Cantal et du Puy-de-Dôme sont renommées pour leurs magnifiques bijoux de forme ancienne. Elles ont l'orgueil de leur fortune. Mme Dubois suivait la mode de son pays: au cou brillait le collier d'or, formé de plaques épaisses et travaillées, reliées entre elles par de petits chaînons, le tout posé sur un velours noir; aux oreilles des pendants d'or ciselé, lourds et descendant très-bas. Il était impossible de ne pas s'arrêter devant cette toile. Un Parisien eût été frappé du premier coup par ces deux étrangetés : celle de la femme, celle du costume.

A l'heure même où se passaient rue Corail les incidents que j'ai racontés, Daniel était assis

dans son cabinet de travail. Il essayait de lire; mais sa pensée volait bien loin. Il calculait que son ordonnance mettrait dix minutes pour aller chez M. Godefroy, dix minutes pour en revenir; en tenant compte du temps qu'il faudrait à l'antiquaire pour lui répondre, Daniel avait trois quarts d'heure d'attente à supporter. Attente douloureuse comme celles qu'angoisse l'incertitude. Il prenait et reprenait son livre; mais ses yeux quittaient bientôt la ligne commencée pour suivre sur la pendule la marche, trop lente à son gré, des aiguilles. D'ailleurs son visage trahissait une émotion violente, qui ne fut pas dissipée par le retour du soldat et la lettre cordiale qu'il apportait.

— Je te remercie, Grenu, dit-il à l'artilleur. Je te donne congé pour le restant de la journée. En t'en allant, tu m'enverras Lucain. Va, mon garçon.

L'ordonnance salua respectueusement son capitaine; Daniel prit son chapeau et ses gants, et quand Lucain, le domestique, entra :

— Vous préparerez l'appartement du premier. Mme Dubois sera ici demain pour le déjeuner.

Il avait fallu dix minutes à Grenu pour aller du haut de la rue Ingres à l'autre extrémité de la rue Corail; Daniel n'en prit que cinq. Mais devant la porte il s'arrêta. Son cœur battait. Il était venu vite, et, une fois arrivé, il n'osait plus entrer.

— Allons, il le faut! murmura-t-il. Et il sonna. Nous avons déjà dit l'effet que produisit son entrée. Godefroy courut à sa rencontre.

— Vous voici donc, mon cher! Il y a un siècle qu'on ne vous a vu.

Bonchamp serra la main de l'officier : il éprouvait une vive sympathie pour Daniel. Quant à Césarine, elle répondit à peine au salut que le jeune homme lui adressa : elle voulait rester indifférente et hautàine dans sa dignité outragée.

— Vous m'écriviez que vous aviez fait une absence? continua Godefroy.

— Oui, monsieur. Vous savez que la seule parente qui me reste, Mme Dubois, habite l'Auvergne. Je suis allé la voir, et j'ai été assez heureux pour la décider à quitter, pour quelques jours, ses chères montagnes. Elle arrivera demain matin à Montauban, et demain soir, j'aurai l'honneur de la présenter à ces dames.

Godefroy faillit se frotter les mains tant il était joyeux; puisque Mme Dubois venait à Montauban, c'est que ses prévisions étaient justes. Il jeta un coup-d'œil sur Césarine. La vieille fille restait aussi renfrognée qu'auparavant. Elle ne disait mot et se contentait de lorgner obstinément Daniel en songeant : « Je ne comprends vraiment pas Édith; j'ai beau examiner ce garçon, il n'a rien d'extraordinaire. » Bon-

champ, lui, s'était discrètement retiré pour ne pas gêner l'entretien.

— A propos, mon cher ami, reprit l'antiquaire, pourquoi me demander un rendez-vous de façon solennelle? Est-ce que ma maison ne vous est pas ouverte?

— C'est que je désirais vous parler de choses graves, monsieur.

— Un entretien particulier?

— Oui, monsieur.

La joie de Godefroy devint triomphante. Il lança un second coup d'œil à sa sœur, qui, profondément agacée, se leva tout d'une pièce et dit d'un ton aigre :

— Je vois que je suis de trop et je me retire, comme M. Bonchamp.

— Au contraire, mademoiselle, repartit vivement Daniel, je vous prie de vouloir bien rester. Vous êtes la sœur de M. Godefroy, et à ce titre...

Césarine se rassit, tout d'une pièce, comme elle s'était levée, en prononçant un : « C'est bien, monsieur! » qui signifiait un tas de choses désagréables.

— Monsieur, dit Daniel, d'une voix un peu tremblante, quand j'ai eu l'honneur de vous être présenté, il y a deux mois, vous avez été assez bon pour m'accueillir de tout cœur. Votre maison m'a été généreusement ouverte. Puis les

semaines ont passé, et un jour j'ai senti que je n'avais pu voir mademoiselle votre fille sans l'aimer.

Il y eut un silence. Godefroy se taisait pour cacher sa joie, et Césarine pour observer Daniel à son aise. Elle ne l'avait jamais bien attentivement regardé. Un rayon de soleil, adouci par le soir qui venait, enveloppait d'un nimbe d'or la tête fine du jeune homme.

— Oui, il n'est pas mal, c'est vrai, pensa-t-elle.

— Avant d'aller plus loin, continua Daniel, permettez-moi, monsieur, de vous adresser une question. Dans mes rapports avec vous, ai-je agi autrement qu'en galant homme ?

— Quelle idée!

— C'est que plusieurs fois j'ai voulu causer avec vous de ma position, de ma fortune, de ma famille...

L'antiquaire se fâcha presque :

— C'est inutile! vous êtes riche, bien de votre personne, décoré, officier, dans une position superbe...

— Vous m'avez toujours interrompu de cette manière-là. Pourtant, aujourd'hui, il faut que j'aborde cette question. Ma tante, Mme Dubois, arrivera demain à Montauban; elle vous adressera officiellement une demande en mariage; mais auparavant...

Cette fois Godefroy se fâcha tout à fait :

— Auparavant, je n'ai rien à apprendre. Votre vie est au grand jour, n'est-il pas vrai? Vous aimez ma fille, et j'espère qu'elle vous aimera. Que faut-il de plus? Vous êtes d'une famille de paysans, hein? Je l'ai deviné. Je suis un homme indépendant, moi, au-dessus des préjugés. C'est vous qu'Édith épousera, ce n'est pas votre famille. Je voudrais même que vous eussiez quelque chose de grave à me confier, pour vous prouver le cas que je fais de vous.

Daniel était un peu pâle : son assurance diminuait à mesure que Godefroy lui donnait des témoignages plus vifs de sa sympathie. Ce fut presque bas qu'il dit :

— J'ai en effet quelque chose de grave à vous confier...

Il y eut un nouveau silence. Césarine devenait d'autant plus joyeuse qu'elle voyait son frère se rembrunir davantage. Elle continuait à examiner Daniel et s'étonnait du choix d'Édith. Comment sa nièce s'était-elle éprise d'un garçon qui menait une existence si plate, si tranquille, et ne comptait pas, sans doute, un seul roman dans sa vie! Cependant Daniel s'était calmé; il dit résolument :

— Mon devoir est de ne vous rien cacher, monsieur. Je n'ai pas de famille parce que je n'ai jamais eu ni père, ni mère. Je suis enfant naturel.

La foudre tombant au milieu du salon, les pièces archéologiques se mettant à danser derrière leurs vitrines n'eussent pas produit un effet plus considérable. Godefroy se leva d'un bond, dressa ses bras au ciel en s'écriant

— Un enfant naturel!

Pendant que Césarine murmurait :

— Tiens! Tiens! il a donc un roman dans sa vie, cet homme-là?

Il se produisit un changement de pensées très curieux chez le frère et chez la sœur. Godefroy était rouge; il ne trouvait rien à répondre, et, comme les gens qui ne savent que dire, il prit le parti plus simple de se fâcher:

— Et c'est seulement aujourd'hui que vous me faites une semblable révélation! Comment, vous êtes entré dans ma maison, vous avez jeté les yeux sur ma fille et vous n'avez pas eu la loyauté...

— Lorsque j'ai eu l'honneur d'être reçu chez vous, monsieur, dit Daniel avec un peu de hauteur, j'ignorais que je dusse aimer mademoiselle votre fille : j'avais donc le droit de me taire.

— Mais depuis!

— Depuis j'ai voulu plusieurs fois me confier à vous; j'ai toujours été interrompu dès les premiers mots, et tout à l'heure encore...

— Il fallait insister monsieur!

— J'ai cru que vous aviez pris des renseignements. Au régiment, on n'ignore pas mon secret. L'armée est une grande famille dont tous les membres doivent se connaître entièrement, étant solidaires les uns des autres. Le jour où l'on m'a parlé de ma naissance, je l'ai avouée sincèrement, estimant que je n'ai ni à en rougir, ni à m'en cacher. Je n'avais pas de nom, c'est vrai. J'ai tenu à m'en faire un; j'ai réussi.

— Mais je ne savais rien, monsieur! Autrement, je vous aurais fait comprendre...

— Que je devais renoncer à l'espoir de votre alliance? Mon Dieu, monsieur, je ne suis pas un enfant, je connais la vie et les hommes; à mon âge, on a déjà eu le temps d'en souffrir. Vous entendant souvent invoquer votre indépendance d'esprit, j'ai cru que vous vouliez m'indiquer ainsi que la tache de ma naissance n'en était pas une à vos yeux.

Godefroy continuait à se promener à grands pas dans le salon. C'était son remède, quand il était à bout d'arguments. Le brave homme n'osait regarder ni Daniel ni Césarine : il craignait trop de voir sa sœur triompher. Il se trompait. La vieille fille revenait lentement sur le compte de Daniel. Il se livrait un petit combat dans cette cervelle brouillée. Elle pensait que le jeune homme était un enfant de l'amour : un enfant de l'amour! Il n'en fallait pas tant pour le rendre

intéressant. Cependant, elle hésitait encore à défendre celui qu'elle condamnait une heure auparavant, lorsque Daniel ajouta avec une pointe d'amertume douloureuse :

— Vous vous vantiez si fort d'être au-dessus des préjugés!

— Des préjugés des autres, pas des siens! s'écria étourdiment Césarine.

Godefroy s'arrêta dans sa promenade; sa sœur lui donnait le joint cherché.

— C'est cela! des préjugés des autres... pas des miens!

Il sentit qu'il venait de dire une sottise; mais il était trop tard pour reculer :

— Vous ne connaissez pas la province, monsieur Daniel. Si je vous accordais ma fille, les rues de Montauban se dépaveraient toutes seules pour me jeter des pierres! Que voulez-vous que j'y fasse? Dans nos petites villes, on est d'un rigorisme impitoyable. Probablement parce que chacun est ennuyé de ses propres affaires, tout le monde s'occupe de celles du voisin. Je reconnais que vous étiez un excellent parti pour Édith. Ce n'est pas votre faute s'il y a... hum!... une irrégularité dans votre naissance. Mais enfin, je ne pouvais pas me douter.. Il n'y a pas moyen... on crierait, on gloserait à m'écorner les oreilles : non, vraiment, il n'y a pas moyen.

Daniel se leva. Des larmes coulaient de ses yeux. Cet homme d'apparence si froide, souffrait dans le plus intime de son être. Son bonheur lui échappait au moment précis où il y touchait. Il demeura quelques instants debout, silencieux, puis d'une voix brisée :

— Je n'ai plus qu'à vous prier d'agréer mes excuses, monsieur. Il ne m'appartient pas de discuter le motif qui vous guide. Je préfère ne plus revoir Mlle Édith. Veuillez lui expliquer qu'un obstacle imprévu m'oblige à renoncer à ce qui eût été la joie de ma vie.

C'était fini. Godefroy laissait partir le jeune officier, combattu par deux sentiments contraires : le regret de perdre un si beau parti pour sa fille, et la peur d'ameuter contre lui les susceptibilités étroites de sa ville natale, quand Césarine se décida à intervenir. Depuis dix minutes, son optique changeait. Que reprochait-elle naguère au capitaine? D'être un garçon froid, bourgeois, éloigné de l'idéal qu'elle rêvait. Quelle erreur! Daniel n'était pas froid, puisqu'il pleurait. Bourgeois, lui? allons donc! un enfant de l'amour (elle tenait à son expression) est bien plus romanesque que tous les Bruniquel du monde! D'ailleurs, elle l'avait mal jugé; depuis qu'elle connaissait le secret de sa naissance, elle trouvait en Daniel un je ne sais quoi de particulièrement séduisant. Cette bonne femme

fit avec son déraisonnement ce qu'avec sa raison Godefroy n'osait pas faire :

— Restez donc, monsieur Daniel, dit-elle vivement. Eh, mon Dieu, est-ce qu'on s'en va, comme cela, tout de suite, sans avoir eu le temps de causer?

Godefroy crut devoir protester, par respect pour ses principes.

— Ma sœur, prononça-t-il gravement, votre conduite est de la dernière inconvenance.

Césarine haussa les épaules.

— Dites donc de l'avant-dernière, pour ne décourager personne! Croyez bien, monsieur Daniel, que mon frère n'est pas si méchant qu'il en a l'air. Il est assez raisonnable pour comprendre qu'on ne décide pas en cinq minutes une affaire aussi grave qu'un mariage; c'est bien le moins qu'on y réfléchisse mûrement. Au surplus, je suis la tante d'Édith, c'est moi qui l'ai élevée, j'ai le droit de dire mon opinion, je suppose. Enfin Édith aime M. Daniel; elle me l'a avoué tout à l'heure. Montauban dira ce qu'il voudra, il faut qu'elle l'épouse.

Godefroy avait repris sa promenade. Toute son énergie s'était dépensée dans sa lutte avec sa sœur ; or, il n'en possédait pas un fonds bien considérable. Puis, en réalité, il n'était pas fâché qu'on plaidât cette cause contre lui; l'excellent homme ne demandait qu'à être convaincu.

— Oui, Édith vous aime, continua Césarine. Je mentirais en vous disant que j'ai été ravie lorsque j'ai reçu sa confidence... Non... mon excuse, c'est que je ne vous connaissais pas encore. Voulez-vous que nous vous connaissions tout à fait? Racontez-nous votre histoire. Mme Dubois est votre seule parente?

— Oui, mademoiselle. C'est la sœur de ma mère, qui est morte en me mettant au monde. Ma naissance, qui lui prenait la vie, lui avait pris l'honneur. Vous voyez que j'étale mes plaies devant vous. J'ai été élevé à la campagne; lorsque j'eus grandi, on me fit entrer au collége d'Aurillac, où j'ai continué mes études. Ma tante est la seule personne qui se soit occupée de moi. Sans elle, j'eusse été bien réellement seul au monde. J'atteignais ma quinzième année quand elle s'installa en Auvergne, à mes côtés. Elle venait d'éprouver de grands chagrins; j'étais l'unique affection qui lui restât. Elle me l'a prouvé noblement, je vous le jure. Aucune mère n'a été meilleure ni plus tendre. Aussi je me trompais un peu, quand je vous disais tout à l'heure que je n'en avais pas eu : c'était renier la chère créature qui m'en a servi.

Daniel parlait simplement, mais avec émotion. Il reprit, s'animant peu à peu :

— La famille de ma mère était riche. La pauvre femme m'avait laissé en mourant cinq ou

six cent mille francs. Ma tante se chargea de faire valoir et d'augmenter ma petite fortune. Elle sentait sans doute qu'une heure viendrait où j'aurais besoin de compenser l'irrégularité de ma naissance : c'était sa tâche à elle. La mienne était de travailler résolument, et d'arriver au premier rang, si je pouvais. Lorsque je suis entré à l'École polytechnique, j'ai dû fournir mes papiers de famille. Hélas ! ils se réduisaient à un seul pour moi : une feuille blanche déclarant qu'à telle date un enfant nommé Daniel était né de père et mère inconnus. Quelques-uns furent au courant de ma situation; je crois cependant que la plupart de mes camarades de promotion l'ignorèrent. Certains me témoignèrent de la froideur, je m'éloignai d'eux, sans leur en vouloir, les plaignant de ne pas comprendre qu'étant plus heureux que moi ils devaient m'en aimer davantage. Je quitta l'Ecole dans les premiers rangs; je préférai devenir soldat, m'imaginant qu'il me serait plus aisé de conquérir ainsi une illustration personnelle; puis l'armée me serait une famille, et je gardais l'espoir constant d'une prompte action d'éclat. J'ai toujours pensé que le sang versé pour le pays est un commencement de noblesse. Je fus assez heureux pour me distinguer pendant la guerre, et j'obtins un avancement rapide. Tout marchait donc selon mes désirs; je cares-

sais la réalisation de mon rêve, quand une rencontre imprévue changea ma vie, bouleversa mes idées, et m'ouvrit un nouvel horizon : je rencontrai votre fille, et je l'aimai.

Godefroy et Césarine n'avaient eu garde d'interrompre. Ils étaient émus l'un et l'autre par cette noble et fière simplicité. Daniel poursuivit de plus en plus troublé :

— Que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà? Je lui ai appartenu dès la première minute. Quand j'ai voulu raisonner le sentiment qui s'emparait de moi, il était trop tard, et c'est alors que la pensée me revint de ma position difficile. Je m'interrogeai froidement pour savoir si je pourrais l'oublier : peut-être, en somme, éprouvais-je pour elle moins de l'amour qu'un goût très vif. Il ne me fallut pas longtemps pour démêler la vérité. Jusqu'à ce moment, je n'avais vécu que par l'ambition; ambition noble, je le dis franchement, puisqu'il s'agissait pour moi de monter si haut que nul ne put avoir la fantaisie de mesurer d'où je venais. Ce fut fini; gloire rêvée, noblesse conquise, disparurent; je ne pensais plus qu'à elle, je ne vécus plus que pour elle. Tout mon cœur était enfermé dans votre maison. Quand je rencontrais Mlle Godefroy dans la rue, je la saluais, je la regardais passer, et j'emportais du bonheur en moi pour toute la journée. Vingt fois l'aveu de mon amour

a brûlé mes lèvres : je l'ai retenu; il m'aurait semblé commettre une mauvaise action. Et pourtant, je n'ai pas été surpris en apprenant que Mlle Édith m'aimait. Comment ne se fût-elle pas sentie enveloppée par ma tendresse! Voilà ma confession tout entière. Pardonnez-moi d'avoir parlé si longuement, mais à la seule idée que je la perdais, j'ai cru...

Il n'acheva pas. Cet homme énergique ne contenait plus ses larmes. C'était bien la douleur dans ce qu'elle a de plus âpre et de plus violent. Césarine pleurait, elle aussi, mais à sa façon; c'est-à-dire qu'elle geignait et se mouchait bruyamment. Le comique ici-bas n'est-il pas toujours à côté du drame? Oh! ce n'était pas une femme à cacher bien longtemps ses sentiments. Elle sauta au cou de Daniel en s'écriant :

— Je vous donne ma nièce, monsieur!

Et reprenant son attitude digne pour se retourner du côté de son frère :

— Osez donc refuser encore votre fille à un homme qui pleure! Mais, mon cher garçon, vous êtes tout uniquement le neveu de mes rêves. Et je m'imaginais que vous n'étiez pas romanesque, vous qui êtes un roman à vous tout seul!

— Eh! tu vas, tu vas... grommela Godefroy avec humeur. Certainement Daniel est un excel-

lent parti. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Sa réputation est intacte, d'accord; mais que diable! un enfant naturel...

— Tiens! tu n'es pas digne d'être mon frère! répliqua la vieille fille avec emportement. Je soutiens, moi, que cette naissance illégitime est un avantage. Il n'a pas de famille? nous serons la sienne. De cette façon, nous ne perdrons Édith qu'à moitié. Ne me parlez pas de ces gens suivis d'une ribambelle de beau-père, de belle-mère et de belles-sœurs!

Godefroy essaya d'intervenir timidement :

— Mais que dira Montauban, ma bonne amie?

Césarine eut un geste de dédain superbe :

— C'est l'opinion de Montauban qui t'épouvante, provincial que tu es? Quitte Montauban, va à Paris. D'ailleurs, nous pouvons rester ici, si tu le préfères; nous ferons le mariage sans éclat; on n'y verra rien.

Godefroy était vaincu; il ajouta cependant, pour l'acquit de sa conscience :

— Tu es sûre au moins qu'Édith l'aime?

Césarine haussa les épaules, elle alla majestueusement à la sonnette, et dit au domestique :

— Priez mademoiselle de descendre au salon. Son père et moi désirons lui parler.

— Daniel, lui, croyait rêver. Il passait si subitement de l'extrême douleur à l'extrême joie!

Il prit la main de Césarine et la baisa avec respect, en essayant de balbutier un remercîment; il ne trouva pas un mot; son émotion l'étouffait. En vérité, il ne s'attendait guère à rencontrer un allié dans la vieille fille. Il n'était pas sans avoir remarqué l'hostilité de Césarine à son égard, et, subitement, l'ennemie de la veille se changeait en un défenseur acharné. Il aurait désiré lui exprimer sa reconnaissance, la remercier chaleureusement d'avoir si bien plaidé sa cause; elle se prit à rire de son embarras.

— Vous voilà bien ému, mon pauvre garçon. Je gage que vous voudriez me jurer une gratitude éternelle. Inutile. Qu'Édith soit heureuse, et nous sommes quittes.

La jeune fille était bien un peu troublée, elle aussi, quand elle descendit au salon. Elle ne doutait pas que Daniel n'eût fait sa demande : elle ne doutait pas, non plus, que son père ne se fût empressé de consentir.

— Tu désires me parler, père ? dit-elle.

— Oui, mon enfant. (Godefroy se dressa légèrement sur la pointe de ses souliers.) J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Le capitaine t'aime et veut t'épouser. Tu es étonnée, hein?

Elle sourit, regarda son père, sa tante, Daniel, et répondit simplement :

— Non, je suis heureuse.

Ces quatre mots en disaient plus long à Gode-

froy que toutes les phrases du monde. L'antiquaire dut s'avouer qu'il s'était trop occupé de ses vieilleries et pas assez de sa maison, que la science est une belle chose, mais qu'il faut bien de temps à autre redescendre sur la terre, enfin qu'il était bien heureux qu'Édith se fût éprise d'un honnête homme. En ce moment la naissance illégitime de Daniel lui sembla peu de chose. Les deux jeunes gens avaient disparu. Bonchamp revint du jardin, et tout guilleret :

— J'ai vu passer nos amoureux dans une allée! dit-il. Bravo! Il paraît que c'est une affaire conclue. Mon cher Godefroy, reçois mes compliments. Tu as de temps en temps des bouffées de raison qui font oublier tes autres folies. Ne réplique pas. Voici M. de Bruniquel qui te cherche.

Le gentilhomme ne se doutait guère que tous ses projets étaient à vau-l'eau. Depuis son entretien de la journée avec Césarine, son espérance se ranimait. Il se disait que la tante connaissait la nièce, qu'elle devait être au courant de ses goûts, de ses désirs, de ses ambitions de jeune fille. De plus, un tel appui valait beaucoup: certes, il importait plus d'être soutenu par Césarine que par Godefroy. Puis, à mesure que ces raisonnements le persuadaient, M. de Bruniquel s'avouait qu'Édith aurait pu tomber plus mal. Les hommes sont naturellement si

fats que le meilleur et le mieux épris garde toujours, malgré ses craintes, un certain contentement de soi. Les femmes l'avaient souvent aimé; il était donc en droit de fonder quelque espoir sur ses mérites personnels. Son cœur battit lorsqu'il entra dans le salon. Du premier coup d'œil il devina un événement extraordinaire. Bonchamp souriait, Césarine rayonnait. A vrai dire, la vieille fille resta court en voyant son ancien protégé : elle l'avait parfaitement oublié. Avec sa mobilité d'esprit, le souvenir de sa promesse était complètement sorti de sa tête. Cependant, quand elle l'aperçut, elle eut comme un vague remords. Ce fut Godefroy qui, à son insu, porta le premier coup à l'amoureux éconduit :

— Vous dînez avec nous, j'espère, mon cher Bruniquel. Il y a gala ce soir : Édith est fiancée d'aujourd'hui avec M. Daniel.

M. de Bruniquel pâlit beaucoup; le salon était sombre, personne ne s'en aperçut. Mais il eut la force de riposter par le compliment banal usité en pareille occurrence. Peut-être profita-t-il de l'obscurité pour essuyer une larme furtive. Une grande déception fait plus de mal qu'une grande douleur physique. Néanmoins il se possédait assez pour se remettre promptement. Quand Édith et Daniel, tout à leur bonheur, rentrèrent dans le salon, M. de Bruniquel était

redevenu très calme. Il s'avança vers M[lle] Godefroy, et s'inclinant très-bas :

— Votre père vient de m'annoncer la grande nouvelle, dit-il ; je sais quelqu'un qu'elle afflige, mais qui n'en fait pas moins des vœux sincères pour votre bonheur.

Puis, baisant la main d'Édith avec un profond respect ·

— Donnez l'obole au vaincu, mademoiselle!

— A la bonne heure! lui glissa Césarine à l'oreille: vous vous êtes exécuté courageusement.

Ce fut la seule allusion à leur entretien de la journée. Bruniquel sourit un peu tristement, et se hâta de parler d'autre chose. Il s'était contenté de saluer le capitaine. Par contre, Claude Morisseau ne prit pas l'événement avec autant de facilité. Il arrivait pour demander à dîner. La nouvelle lui tomba sur la tête au moment où il s'y attendait le moins. Celui-là n'avait jamais eu les mêmes craintes que Bruniquel. Oh ! mon Dieu non ! Il lui semblait impossible que Godefroy ne fût pas ravi de l'avoir pour gendre et Édith pour mari. Quand il sut l'histoire, il éprouva une surprise mélangée d'une réelle indignation. Édith épousant un *militaire!* C'était le comble de l'absurbe. Et avec quel mépris il prononçait ce mot de militaire!

— Vous voilà un peu déconfit, jeune homme, lui dit en riant le notaire. Personne ne nous

écoute, vous pouvez l'avouer entre nous; vous ne vous attendiez guère à ce dénoûment?

Claude fit la moue dédaigneuse du renard qui regardait les raisins.

— Mon cher monsieur, les grands artistes sont toujours méconnus. Je ne disconviens pas que Mlle Édith ne soit charmante. De là à en être passionnément épris, il y a loin. Les hommes tels que moi ne sont guère épris que de leur art. L'art, monsieur! l'art, c'est ce qu'il y a au monde de plus... (Il s'arrêta, ne trouvant pas le mot; ce qui ne l'empêcha pas de reprendre avec assurance :)... J'ai mes pinceaux : que m'importe le reste? L'amour, c'est bien peu de chose pour nous autres.

Malgré ses belles paroles, l'artiste était profondément blessé. Il prit la résolution de « briller » d'autant plus qu'on lui préférait Daniel. Il se jura solennellement, en lançant un regard vainqueur à la glace, qu'il ferait repentir Édith de n'avoir pas su mesurer la distance qui s'épare un « militaire » du rival du plus grand peintre du passé, — et même de l'avenir. On servit le dîner; à table, il se trouva placé à côté de Bonchamp, qui dit d'un ton de bonne humeur :

— Je ne m'ennuie jamais quand je suis le voisin de notre ami Morisseau.

Claude prit cela pour un compliment. Il eut la balle belle pour discourir à son aise. Édith

et Daniel se parlaient avec des regards et ne songeaient guère à prononcer un mot. Les grands bonheurs sont muets, comme les grandes douleurs. Bruniquel souffrait; Césarine seule était en état de répondre et de soutenir la conversation.

— Travaillez-vous? demanda-t-elle à Claude.

— Toujours! riposta le raté. Je suis même très content. Figurez-vous qu'aujourd'hui j'étais sous bois : je peignais un paysage. Mais cela ne *venait* pas; l'idée y était bien, mais le souffle manquait. Alors j'ai renversé la toile, jugez de ma joie... mon paysage faisait une marine!

Bonchamp partit d'un éclat de rire, à la stupeur de Claude, qui ne s'imaginait pas avoir été si drôle. Il essaya de se renfermer dans sa dignité; mais le naturel l'emporta : il recommença à se lancer dans ces périodes extraordinaires qui étonnaient si fort les bourgeois de Montauban. Ce fut du reste ce soir-là qu'il inventa sa fameuse théorie des « couleurs harmoniques » qui depuis est restée célèbre. Comme on lui demandait s'il n'allait pas donner un pendant à sa pièce de l'Opéra-Comique, il répliqua :

— J'y songe. Ah! la peinture m'ouvre en musique des aperçus tout à fait nouveaux : dorénavant, voici comment je procéderai pour travailler quand j'aurai l'idée d'un opéra. Je choisi-

rai une toile de vingt-cinq; je mettrai du rouge, du violet, du marron, du noir, du bleu et du vert; au milieu, une grande tache jaune : le jaune, c'est le ténor!

Bonchamp feignit de prendre très au sérieux cette bonne folie. Il discutait encore avec Claude lorsqu'on quitta la salle à manger; Bruniquel lui-même s'intéressait à la conversation; Godefroy contemplait d'un œil attendri ses vitrines; Daniel et Édith disparurent dans le jardin, heureux de se perdre sous les allées ombreuses.

Juin commençait; c'est un des plus doux mois dans le Midi. Pendant la journée, la chaleur est forte; vers le soir, elle se tempère d'une fraîcheur embaumée. La rue Corail étant située à l'extrémité de la ville, le jardin de M. Godefroy touchait presque à la campagne : on eût dit un parc. Le ciel très bleu, troué d'or, se tamisait à travers les branches d'arbres; une vague lueur glissait dans cette claire obscurité de la soirée d'été. Le silence des objets inanimés parlait. Il arrivait des bouffées d'air chaud imprégnées d'odeurs pénétrantes. C'était l'heure où la nature semble enveloppée d'amour. Les taillis, les flots d'herbes jaunissantes, les grands arbres mélancoliques sont des asiles où s'échangent d'innombrables baisers. Daniel et Édith allaient, gagnés malgré eux par cette molle langueur des choses. Tout leur paraissait amou-

reux comme eux-mêmes. La lueur indécise de la lune et des étoiles enlaçait les bouquets de bois; les herbes se pâmaient sous les baisers d'une brise insaisissable; les branches chargées de feuilles se tendaient les unes vers les autres comme des bras qui veulent s'étreindre; les oiseaux cachés dans les arbres avaient des battements d'aile frémissants; et par moments un grand soupir sortait de tout cela, soupir alangui fait de tranquille désir et de volupté calme. Ils s'assirent sur un vieux banc de pierre couvert de mousse et de lierre, taché par le temps de plaques de rouille brune. Daniel serrait doucement la main d'Edith.

— Je me rappelle la première fois que je vous ai vue. C'était à ce bal. Vous aviez une robe blanche avec des volants de satin blanc; pas un bijou; une seule fleur dans les cheveux, ici à droite. Vous étiez très calme. Plusieurs personnes sont venues vous parler. Vous répondiez d'une façon distraite; on voyait bien que votre pensée était ailleurs. Jusque-là, vous aviez refusé de danser. Je me suis fait présenter à vous, et je vous ai invitée. Vous m'avez répondu : « Oui, plus tard, je vous prie. » Alors nous avons causé. De quoi? je ne sais plus. Je ne faisais pas attention à ce que je disais : je vous regardais, et j'étais heureux. Mon cœur battait plus vite, je me sentais gagné par je ne

sais quel trouble délicieux. Vous m'avez dit que vous aimiez la poésie : j'ai songé que votre voix était la plus divine de toutes. Quand je vous ai quittée ce soir-là, il m'a semblé qu'une partie de moi-même s'en allait. Si quelqu'un m'avait vu, il se serait dit : « Daniel est fou. » Je n'étais pas fou : je vous aimais.

— Moi, j'ai demandé qui vous étiez : on m'a répondu : « C'est lui qui s'est battu si héroïquement sous les murs de Metz. » Alors j'ai songé que vous deviez être bon, puisque vous étiez brave. On parlait de vous à côté de moi. Quelques hommes vous critiquaient; j'ai compris pourquoi : c'est que vous leur étiez supérieur. Vous m'aviez quittée depuis dix minutes; mais je sentais que vous me regardiez de loin. Je vous ai regardé aussi. Vos yeux brillaient. Vous étiez pensif et grave. On a joué la valse de *Faust* : j'ai cru vous entendre encore en l'écoutant. Vous n'avez pas osé me rappeler ma promesse et m'inviter à danser; j'ai été heureuse de voir que vous étiez si timide avec moi, vous si fier avec les autres. Ma tante est venue me chercher pour partir; j'étais toute troublée; mon regard avait croisé le vôtre. Alors elle m'a demandé si j'étais souffrante. J'ai hoché la tête en souriant. Je n'étais pas souffrante : je vous aimais.

Ils se regardèrent une minute, émus, remués jusqu'au fond de l'âme.

— Chose étrange que l'amour ! murmura Daniel. Vous pouviez ne pas être à ce bal ; moi-même, je pouvais ne pas m'y rendre ; je me rappelle que j'ai failli rester chez moi. Et, même y étant ensemble, nous pouvions ne pas nous rencontrer. Si j'avais été à droite, je ne vous aurais pas vue, et c'en était fait, nous ne nous connaissions pas, et cela me paraît impossible quand j'y pense !

Édith releva son front rayonnant, et lentement, mais fièrement :

— C'était impossible en effet, dit-elle. Il était dans nos destinées de se confondre. Je n'ai pas été élevée comme les autres jeunes filles : ma mère est morte lorsque j'étais une enfant, et mon père m'a confiée à ma tante. Elle est bonne, malgré ses allures originales. Elle hait le prosaïsme du siècle. Savez-vous dans quel livre j'ai appris à lire ? Dans un roman de chevalerie. J'ai été bercée avec des histoires de châtelaines enfermées par des tyrans farouches et que délivraient leurs amants. J'aurais pu devenir une petite fille romanesque et bien insupportable. J'espère qu'il n'en est rien. Mais j'avais gardé de tout cela la volonté de ne donner ma vie qu'à l'homme que j'aimerais. Je hais ces unions des êtres que ne sanctifie pas l'union des cœurs. Je m'étais formé un idéal de noblesse, de loyauté et d'honneur : vous voyez que nous devions

nous rencontrer. Quand je l'ai trouvé en vous, cela ne m'a pas étonnée : je vous attendais.

— Chère Édith! quand je pense que votre père a failli me dire non ! Et je vous aurais perdue, et nous nous serions aimés sans pouvoir nous le dire!

Elle hocha la tête en souriant, et, avec une douceur infinie :

— Ma foi est plus entière que la vôtre, mon ami. De même nous devions nous rencontrer, de même nous devions nous appartenir, puisque je vous connaissais... avant de vous connaître. Si mon père vous avait répondu non, je vous aurais attendu.

— Combien de temps?

— Toujours, dit-elle simplement.

— Toujours, Édith? C'est un bien grand mot. L'oubli vient si vite!

Ce fut avec gravité qu'elle lui répondit :

— Un grand mot pour celles-là qui en ont peur et ne se donnent pas tout entières. Quand on oublie celui qu'on aime, c'est qu'on ne l'a jamais aimé. Je puis vous l'avouer maintenant. Si une impossibilité s'était dressée entre nous, c'eût été pour moi la souffrance, mais pas le renoncement. Je vous aurais gardé là, bien vivant, dans mon cœur. Vous auriez appartenu à ma pensée, et ma pensée, nul n'a le pouvoir de la détruire. J'aurais vécu sans cesser de me

souvenir. Je comprends la séparation : je n'admets pas l'oubli, et si je n'avais pas été à vous, du moins je n'aurais été à personne.

Il ne répondit rien. Le trop plein de son cœur l'étouffait. Il mesurait la noblesse, la hauteur de celle qu'il aimait et dont il était aimé. Elle lui tenait le langage élevé des créatures que Dieu a faites d'une argile si fine, qu'elles tiennent plus de l'ange que de la femme. Une joie immense était en lui. Il aurait voulu que ces minutes-là durassent des heures, et qu'après ce fût fini. On s'éveille toujours douloureusement des rêves délicieux. Il lui faudrait rentrer dans la réalité après ces instants presque divins. Hélas! la vie reprend toujours sa proie, et j'ai souvent pensé à l'homme en voyant un oiseau tomber meurtri sur le sol : lui aussi vivait en plein ciel, lui aussi planait dans les espaces, respirant l'air pur, quand le plomb a fracassé son aile. C'est l'image des désillusions qui nous atteignent; on tombe du haut de son rêve ailé, et la seule joie qui nous en reste n'est souvent qu'un souvenir.

Autour d'eux la passion des choses s'était calmée. Un grand apaisement se faisait dans ce coin de nature où ces deux êtres venaient de chanter leur premier duo d'amour. Il semblait que le ciel, les branches, les herbes, voulaient se mettre à l'unisson et qu'ils n'avaient plus

rien à se dire puisque ces deux jeunes gens se taisaient. Le long soupir qui arrivait jusqu'à eux se changeait en ce vague murmure des soirées d'été, murmure si étrange qu'on le croirait formé de gémissements lointains et doux. Édith laissait sa main dans la main de Daniel. Elle eut un léger frisson; puis, comme gênée par leur silence :

— Vous ne me dites plus rien? demanda-t-elle très-bas.

— Je vous regarde. Oh! chère aimée, rien ne nous séparera jamais?

— Rien.

Il y eut de la fermeté virile dans l'accent qu'elle mit en ce mot.

Ce fut la fin. Ils se levèrent. Elle appuya son bras sur celui de Daniel, et tous les deux reprirent lentement l'allée qui conduisait à la maison.

III

Mme Dubois arriva le lendemain à onze heures du matin. A onze heures et quart, toute la « société » le savait. Les deux bonnes langues de Montauban, la vieille Mlle Lecerf et la jolie Mme Patalin, se partagèrent la besogne. Mlle Lecerf se chargea de colporter la nouvelle dans les salons de Ville-Bourbon, Mme Lydie Patalin dans ceux de Ville-Nouvelle. Elle parut chez Godefroy un peu après le déjeuner, ayant déjà fait quatorze visites; et je ne répondrais pas qu'à chacune de ces visites elle n'eût inventé un détail nouveau. Elle donna cependant à Césarine les renseignements les plus précis. Mme Dubois était vraiment une très jolie femme; elle paraissait trente-six ans, au plus; elle était descendue de l'express de Périgueux avec six colis; le conducteur de l'omnibus avait reçu quarante-

cinq sous de pourboire; quant à la toilette! oh! la toilette était d'une originalité charmante. De plus il était avéré que Mme Dubois portait des bandeaux noirs plats, ce qui donnait de la gravité au visage. On voit que Ville-Nouvelle savait à quoi s'en tenir : Lydie, étant jeune et jolie, colportait les renseignements physiques. Mlle Lecerf, étant vieille et fanée, insistait surtout sur « les qualités de l'esprit et du cœur. » Mlle Lecerf était physionomiste, puisqu'au premier coup d'œil elle devinait que Mme Dubois était bonne, pieuse, charitable, instruite, spirituelle, distinguée et généreuse! Personne n'osa mettre en doute la véracité de ces détails. A trois heures de l'après-midi, les nouvelles s'échangèrent entre Ville-Nouvelle et Ville-Bourbon : les élégantes qui se réunissent toutes les après-midi chez le pâtissier de la rue des Carmes ne s'occupèrent pas d'autre chose. Aussi, à quatre heures et demie, Mme Dubois ralliait tous les suffrages. En province, on est toujours disposé d'instinct à admirer les gens riches.

Celle qui agitait tout ce monde causait très tranquillement avec son neveu dans le petit jardin de la rue Ingres. Le portrait que nous avons décrit était d'une ressemblance parfaite. Mme Dubois paraissait beaucoup plus jeune que son âge : mais, de près, on voyait autour des yeux, sur le front, et à la commissure des

lèvres, ces petites rides fines qui ne trompent jamais l'observateur. Elle était plutôt belle que jolie. Ses cheveux très-noirs, son front bas donnaient de la dureté à sa physionomie ; mais cette dureté se tempérait par un regard d'une expression indéfinissable. On y lisait à la fois de l'apaisement et de la passion, mêlés à une sorte d'inquiétude vague. Ces étranges yeux verts avaient de la profondeur : par instants, ils se fixaient avec une sorte d'intention provocante. Le teint de cette femme s'était conservé aussi frais, aussi délicat qu'à vingt-cinq ans, et, chose curieuse, encadré dans ses cheveux noirs, il gardait cette pâleur finement rosée des blondes.

Elle portait le costume des riches fermières d'Auvergne qui prêtait son cachet au portrait de Daniel. A Paris, on suivrait dans la rue une femme qui ne serait pas habillée comme tout le monde. Personne, à Montauban, ne songeait à s'étonner. Les populations du Midi ont conservé les vieilles mœurs d'autrefois. A partir de l'Agenois et jusqu'à Cette, les femmes de chaque province pratiquent les habitudes de leurs mères. Ce costume, simple, mais riche, seyait à Mme Dubois. Je serais bien surpris cependant qu'elle l'eût adopté par coquetterie. La tante de Daniel voulait dire sans doute : « Il faut me prendre pour ce que je suis, pour une pay-

sanne. » Et pourtant elle n'avait rien moins que l'air d'une paysanne. Le moindre geste révélait une femme accoutumée au monde. Les attaches fines décelaient une distinction particulière. La voix, bien timbrée, frappait aussitôt.

— Ainsi, tu l'aimes, et elle t'aime? disait-elle à son neveu. Rien ne pouvait me rendre plus heureuse. J'ai reçu ta dépêche, en route, à Lexos. Il était temps : je ne vivais plus. Je craignais que M. Godefroy n'acceptât pas l'illégitimité de ta naissance. Je t'ai dit tout cela quand tu es venu ces jours-ci à Vic-sur-Cère. Je crois que nous vivons à une époque où, grâce à Dieu, bâtardise n'est plus synonyme d'infamie : mais je redoutais les préjugés d'un homme n'ayant jamais quitté sa petite ville, effrayé à l'avance des commérages de celui-ci et de celle-là. Je prévoyais qu'il faudrait livrer un assaut en règle. Il n'en sera rien : tant mieux. Je désire si ardemment que tu sois heureux, mon cher enfant! Sois tranquille, nous te ferons l'existence que tu mérites.

— Ah! quand tu la connaîtras!...

— Tu l'aimes, elle est donc une perfection reprit Mme Dubois en souriant; mais laissons cela, et causons affaires, si tu veux bien. Ta fortune se monte actuellement à plus de neuf cent mille francs. Comme tu n'entends rien aux choses d'argent, j'ai apporté les papiers néces-

saires à la signature du contrat. Combien a-t-elle de dot?

— Oh ! ne songeons pas à de pareils détails.

— Des détails ! j'entends que tu sois pleinement heureux ; et, crois-moi, le bonheur ne va pas sans l'argent. Combien a-t-elle de dot? Tu ne sais pas? Je te retrouve là tout entier; c'est donc moi qui suppléerai à ton indifférence. Ta fortune est en rentes sur l'État; je n'ai qu'à déposer entre les mains du notaire une simple inscription. Quant à la corbeille, je m'en charge. Ne dis rien. Tu sais que mon mari, le pauvre homme, aimait fort les diamants. J'en ai beaucoup, que je donne à ta fiancée. Tu ne me feras pas l'injure de me remercier.

— Ce serait une injure, en effet, que de te remercier pour cela. Je te dois tant de gratitude pour tout le reste! Je te prie de croire, ma chérie, que je n'ai pas caché à ma future famille la tendresse et la reconnaissance que j'ai pour toi. Édith t'aime déjà. Que sera-ce donc quand elle te connaîtra? Ils nous attendent ce soir.

— Tu m'as parlé à Vic des habitués de la maison. Tu sais, je désire être au courant. Depuis que j'habite la campagne, je suis devenue une vraie paysanne : je ne veux pas commettre une maladresse. Il y a d'abord ce M. Bonchamp, un notaire, n'est-ce pas? C'est lui, sans doute,

qui rédigera le contrat. Puis ce M. de... Quel nom m'as-tu dit?

— M. de Bruniquel.

— Un Parisien échoué en province, n'est-ce pas ?

Elle demeura un instant songeuse. Un éclair passa dans ses yeux; ils reprirent bientôt leur expression accoutumée; elle continua :

— Je cherchais dans mes souvenirs si je ne connaissais pas ce nom-là. Non, il ne me rappelle rien. Il y a si longtemps que je vis retirée du monde que j'aurais pu l'avoir oublié; mais plus je réfléchis, plus je suis certaine de l'entendre pour la première fois. Il courtisait Édith? Bon. Il ne doit pas t'aimer : je me méfierai de de lui.

— Pourquoi? M. de Bruniquel ne peut me faire ni bien ni mal, à toi non plus.

— C'est que je pense à ta naissance, interrompit vivement Mme Dubois. Moi, personnellement, je n'ai rien à craindre. C'est pour toi seulement que j'ai peur. Tu me reproches quelquefois d'être un peu inquiète, cela tient aux préoccupations qui me hantent depuis la mort de ta pauvre mère. Je juge peut-être le monde très mal, mais je redoute ses coups de langue, ses méchancetés gratuites. Tu es jeune, beau, riche: il ne t'en faut pas tant pour susciter les jalousies des envieux. Quel est cet artiste, ton autre

rival, sur lequel tu ne m'as donné que peu de détails? Un Parisien aussi?

— Oui, un musicien, qui a quitté l'harmonie pour la peinture, un fou prétentieux, incapable de nuire à d'autres qu'à lui-même.

— Vers quelle époque habitait-il Paris?

— Je ne sais au juste; mais je me souviens, pour le lui avoir entendu répéter souvent, qu'il n'est à Montauban que depuis sept ou huit ans, tout au plus. Pourquoi cette curiosité?

— Tu dis le mot. Simple affaire de curiosité. C'est notre habitude à nous autres provinciales. Veux-tu me conduire à ma chambre? je suis fatiguée.

La fatigue de Mme Dubois ne devait pas être bien grande, car, lorsqu'elle se retrouva seule, elle passa deux heures à consulter des papiers qu'elle portait précieusement enfermés dans un sac de voyage. L'expression de son visage n'était plus la même. Il y avait en elle comme une détente morale. Elle examina soigneusement toutes ces pièces les unes après les autres. On eût dit qu'elle craignait d'avoir oublié quelque détail. Ce travail terminé, elle s'accouda à la fenêtre et resta pensive, les yeux fixes, enfoncée en une réflexion amère. Un pli se creusait sur son front blanc. Elle ne contemplait ni les arbres du jardin, ni le ciel zébré de rouge, ni les montagnes bleuâtres du Quercy qui se décou-

paient nettement à l'horizon chaudement éclairé. C'était en elle que cette femme voyait. Sa vie contenait-elle donc un mystère, ou bien se ressouvenait-elle d'événements cruels qui l'assombrissaient? Un observateur eût été frappé de la dureté de ce visage au repos. Ce n'était plus la femme qui causait avec Daniel. L'une était une brave fermière, gardant certaines allures de vie mondaine, douce, bonne, aimante, non sans fermeté; l'autre semblait être une créature combattue par des sentiments contraires, plutôt mauvais que bons, et cherchant un ennemi invisible pour l'attaquer en face et le vaincre.

Elle fut arrachée à ses rêveries par Daniel. Le dîner attendait. Elle mangea sans appétit, et parla peu. Plusieurs fois, elle regarda avec une sorte de crainte le grand cartel accroché au mur.

—C'est à huit heures et demie que nous irons rue Corail? demanda-t-elle à son neveu?

— Oui. Te sens-tu trop fatiguée par le voyage ?

— Non pas. Je voudrais qu'ils n'eussent pas beaucoup de monde. Tu sais que je suis une vraie sauvage.

— Si je ne te connaissais pas, dit Daniel en riant, je croirais que tu as peur de cette visite bien simple.

Mme Dubois se troubla un peu; mais elle répliqua vivement :

— Peur? Tu exagères. J'aurais souhaité qu'Édith fût seule avec ses parents; voilà tout. Les autres vont m'examiner comme une bête curieuse. Il n'est pas jusqu'à mon costume qui ne risque de faire rire quelques-uns. Si tu veux, nous irons de bonne heure. Je n'aime pas les entrées solennelles.

Solennelles était bien le mot. Toute la ville savait que la visite officielle de Mme Dubois aurait lieu le soir même. Ce sont de petits événements en province. La réserve même de la tante de Daniel excitait une curiosité qui faillit se trouver déjouée par Bonchamp. Il conseilla à son ami Godefroy de ne recevoir personne; mais il était bien difficile de fermer sa porte en une circonstance pareille. Du moins, il n'y avait que la famille lorsque Mme Dubois parut. Ces premières entrevues ont toujours de la froideur. Il faut que chacun y mette un peu du sien, sans quoi la timidité des uns et des autres établit comme un mur entre des gens destinés pourtant à s'aimer plus tard. Avez-vous remarqué qu'il y a dans cette froideur je ne sais quelle hostilité inavouée? Pendant les dix premières minutes, on a l'air de se mesurer des yeux comme des ennemis. Heureusement le mur fut bientôt renversé. Lorsqu'on annonça Mme Dubois et Daniel, Édith vint droit à eux, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, *ma* tante, dit-elle. Voulez-vous

me permettre de vous embrasser? Vous êtes un peu à moi, puisque vous êtes à Daniel.

Mme Dubois ne devait pas être bien facile à émouvoir. Pourtant deux grosses larmes coulèrent sur son visage pâle; elle serra étroitement Édith dans ses bras en murmurant :

— Soyez bénie, vous qu'il aime... et qui l'aimez!

Césarine n'y tint plus : l'entrevue commençait d'une façon touchante; elle était conquise.

— Ma foi, chère madame, moi je dis toujours carrément ce que je pense. Vous êtes bien jolie, savez-vous? et bonne, ce qui ne gâte rien. Puisque ces enfants se marient, nous aurons l'occasion de nous voir souvent : nous ferons une paire d'amies, si vous voulez.

La glace était rompue. Godefroy déploya toutes ses grâces. Il offrit son bras à Mme Dubois, et tous descendirent au jardin. La tante de Daniel reprenait peu à peu son assurance; le trouble du premier instant disparaissait; elle redevenait une créature simple, naturelle, se laissant aller au charme d'une conversation intime. Bonchamp l'observait. Il estima que les allures s'accordaient mal avec le costume. Cette femme, si distinguée par la tenue et l'esprit, ne tenait en rien de la paysanne. Le notaire aimait assez juger les gens d'après leurs œuvres. C'était Mme Dubois qui avait élevé Daniel : ce que le jeune

homme était devenu, il le devait à sa tante. Or. de même qu'un mauvais jardinier ne saura jamais enter de greffes vigoureuses, une créature malhonnête ou simplement ordinaire ne jettera pas de bonnes semences dans une âme humaine. Il l'écouta parler, la voix le frappa aussitôt; Mme Dubois racontait à ses hôtes quelle vie retirée elle menait à Vic-sur-Cère. quels y étaient ses soins et ses occupations. Que cette femme eût connu d'autres temps plus agités, Bonchamp n'en doutait pas : il devinait sous ce calme un grand apaisement. En lui-même, il riait de la naïveté de Godefroy, qui croyait bonnement que la tante de sa fille serait une grosse campagnarde, bien commune, et n'ayant guère fréquenté que les bestiaux qui l'enrichissaient.

Daniel et Édith marchaient devant : Mme Dubois ralentit le pas, et parla de Daniel. Elle raconta l'existence presque austère de ce jeune homme aussi épris de son labeur que s'il eût été pauvre. Elle dit cette vie courte et bien remplie, toujours dans le droit chemin, depuis ses années de collège jusqu'à l'entrée à l'École. Cette femme d'apparence si énergique avait des larmes dans les yeux en rappelant la glorieuse conduite de Daniel pendant la guerre de 1870.

Il sortait de l'École sous-lieutenant d'artillerie. Enfermé comme les autres sous Metz, il refusa d'être prisonnier sur parole, s'évada, fut

partie de l'armée de la Loire, mérita d'être mis deux fois à l'ordre du jour et enfin gagna la croix à Beaune-la-Rolande. Lorsqu'elle fit allusion à ce bout de ruban rouge, sa voix s'amollit; on eût dit que ces mots « Légion d'honneur » exprimaient pour elle quelque chose de particulièrement grand. Évidemment, Mme Dubois s'abandonnait sans réserve à son émotion; cette émotion disparut subitement lorsque Godefroy lui demanda depuis combien de temps elle était veuve. Elle semblait éviter de parler d'elle, et mettre tout son bonheur à parler de son neveu. En somme, elle plut non-seulement à Godefroy et à Césarine, mais encore à Bonchamp, conquête plus difficile. Malheureusement l'intimité fut troublée par l'arrivée de deux ou trois personnes. C'étaient des habitués de la maison qui remarquèrent avec un malin sourire l'absence de Claude et de Bruniquel, les deux rivaux éconduits. Vers dix heures, il y eut encore d'autres visites ; et je mentirais à la vérité en disant que Mlle Lecerf, Mme Patalin, et quelques autres curieuses eurent la discrétion de ne pas venir ce soir-là.

On était naturellement porté à l'indulgence envers une femme si riche. L'indulgence devint de l'admiration quand on vit cette fameuse tante millionnaire. Mme Dubois était réellement belle ; son teint éclatant ressortait aux lumières

de même qu'un tableau de maître bien placé dans son jour ; elle sentit son succès et s'enhardit, ses magnifiques yeux verts étincelaient. Elle semblait heureuse d'être regardée, elle qui disait quelques heures auparavant à son neveu combien le monde l'effrayait. Il n'y eut pas même une voix discordante au milieu de ce concert d'éloges chuchotés tout bas. Le receveur de l'enregistrement (le même qui avait chanté Édith : A Elle !!!) déclara, avec un soupir profond, que cette femme « tenait de l'ange ou du démon. » Les receveurs de l'enregistrement qui font des vers en sont encore aux comparaisons de 1830. Personne n'aurait cru vraiment qu'une soirée si bien commencée finirait mal; de fait, on ne pouvait prévoir l'incident fâcheux qui se produisit.

M. de Bruniquel s'était promis de rester chez lui. Il souffrait, non dans son orgueil, mais dans son amour. En vérité, ceux-là sont bien mal épris qui mettent de la vanité dans leur passion. Il aimait Édith, et se sentait malheureux à la pensée qu'il la perdait pour toujours. Néanmoins, en y réfléchissant, il comprit qu'il ne pouvait commettre pire maladresse que de se cacher. Le monde soupçonnait sans doute son amour pour Édith ; mais aucune preuve n'existait. Cette preuve, n'était-ce pas la donner que de sembler fuir la famille Godefroy ? Il fut partagé, toute la

journée durant, entre ces deux sentiments contraires. Tantôt il décidait qu'il irait, tantôt qu'il n'irait pas. Le combat continua pendant une partie de la soirée; enfin, vers dix heures, il s'habilla pour courir rue Corail. Il s'imaginait n'être qu'habile, et se démontrait à lui-même qu'il agissait ainsi pour dérouter les soupçons; au fond, il ne résistait pas au désir de revoir encore celle qu'il aimait.

Ce fut une entrée à sensation. Quand le valet de chambre jeta le nom de M. de Bruniquel à la porte du salon, il y eut quelques petits chuchotements étouffés par la curiosité : quelle serait l'attitude du gentilhomme? Mais presque aussitôt on entendit un grand cri, et l'on vit Godefroy se précipiter. Mme Dubois venait de se trouver mal!

Ces incidents produisent toujours des effets curieux à étudier. Les parents ou les amis de la femme qui s'évanouit s'inquiètent, s'empressent et demandent du secours; celui-ci propose des sels anglais, celui-là de l'eau fraîche; les indifférents s'interrogent avec un intérêt simulé : « La pauvre femme! Qu'est-ce qui lui arrive? » ou bien cette phrase niaise : « Est-ce que ça la prend souvent? » Enfin il y a les égoïstes (ce sont les plus nombreux), maugréant tout bas contre la personne qui a le mauvais goût d'être malade et de troubler leur

plaisir. Ces égoïstes firent ce soir-là ce qu'ils font toujours en pareil cas, ils s'empressèrent de s'esquiver. Trois ou quatre amis restèrent seuls. D'ailleurs, l'évanouissement de Mme Dubois ne fut pas de longue durée; elle revint bientôt à elle et s'excusa de son mieux. Elle s'était sentie subitement très-mal à l'aise, sans doute à cause de l'orage qui couvait. Ce ne serait rien; elle avait eu tort de sortir après les fatigues de son voyage, et une nuit de repos la remettrait mieux que tous les remèdes possibles. Godefroy voulait faire atteler pour la reconduire rue Ingres, elle refusa, alléguant au contraire le bien qu'elle retirerait de la marche.

Quelqu'un assistait à cette scène comme frappé de stupeur : M. de Bruniquel. En apprenant que la tante de Daniel se trouvait mal, il l'avait regardée, et le visage de cette femme lui rappelait la créature dont il parlait la veille à Césarine. Il existait une singulière ressemblance entre Mme Dubois et cette Coralie, la fille qui avait consommé sa ruine. Tout d'abord, il crut à un simple rapport entre deux physionomies distinctes, puis, quand elle prit la parole pour s'excuser, il s'émut en entendant cette voix dont le timbre d'or vibrait encore dans son souvenir. Le gentilhomme croyait rêver. Il examina de nouveau et plus attentivement Mme Dubois pendant qu'elle faisait ses adieux à la famille

Godefroy ; c'était bien ce front bas de la courtisane, ces mêmes lèvres rouges et sensuelles, ces mêmes yeux verts si étranges. Il n'eût pas hésité à reconnaître aussitôt Coralie, bien qu'il l'eût quittée depuis douze ans, si la femme qu'il voyait en face de lui n'avait pas été brune. Coralie était blonde, de ce blond fauve, tirant sur le roux, qu'affectionnait Véronèse. Et comment admettre d'ailleurs qu'il pût y avoir le moindre rapport entre la tante du capitaine et une fille célèbre dans la galanterie parisienne? Il salua Mme Dubois quand celle-ci se retira au bras de son neveu ; elle le regarda sans le moindre trouble et ne fit aucune attention à lui.

Dès qu'elle eut disparu, chacun se mit à chanter ses louanges. Césarine devenait lyrique pour célébrer sa distinction ; Godefroy vantait son aménité, sa noble tendresse pour son neveu, Bonchamp l'élévation de son caractère. Il l'avait écoutée avec attention ; ce n'était certes pas une femme ordinaire. Ceux des amis qui demeuraient firent chorus. Édith, elle, ne disait rien ; mais il était aisé de voir que sa future tante lui plaisait infiniment.

La soirée ne pouvait plus se prolonger longtemps après un incident pareil. Les habitués du salon de la rue Corail se retirèrent les uns après les autres, non sans remarquer l'air préoccupé de Bruniquel. Celui-ci était plus que

préoccupé en effet. Des idées extraordinaires s'agitaient dans son cerveau. Au lieu de rentrer directement chez lui, il alluma un cigare et se promena le long des boulevards qui entourent la ville. Il ne pouvait chasser de son esprit la pensée de cette ressemblance. Si c'était une simple coïncidence, elle touchait au miracle. Était-il même possible que deux créatures humaines pussent être si pareilles l'une à l'autre? Le visage et la voix lui rappelaient Coralie à s'y méprendre. Et cependant plus il réfléchissait, plus il devait croire à un caprice de la nature.

D'abord, il était impossible, absolument impossible, que Coralie eût un neveu aussi bien posé dans le monde; puis des quelques paroles dites chez M. Godefroy, il ressortait que l'on connaissait l'origine de Mme Dubois. C'était la veuve d'un industriel qui vivait retirée dans ses propriétés, au fond du Cantal. Il existait une autre preuve dont M. de Bruniquel pouvait seul apprécier l'importance : c'est que Mme Dubois paraissait plus jeune que ne l'était Coralie douze ans auparavant. On ne sait jamais bien au juste l'âge de ces héroïnes de la galanterie; elles ont tant d'intérêt à le cacher! Cependant Coralie, à son idée, devait déjà dépasser de beaucoup la trentaine en 1863; elle aurait donc en 1875 au moins quarante-cinq ans, et Mme Dubois paraissait trente-huit ans au plus. Il est

vrai que certaines femmes ont l'art de ne jamais vieillir. M. de Bruniquel évoqua tous les souvenirs de sa vie d'autrefois; son passé ressuscita. Il revit la belle créature si puissamment séductrice dont il s'était naguère ardemment épris. Une liaison pleine de chocs et de secousses comme celle-là ne s'efface pas aisément de la mémoire. Qu'il était loin le temps où la fille apparaissait presque nue, les épaules frissonnantes, dans une avant-scène, un soir de première représentation! On citait les mots de Coralie. Plus d'une de ses répliques était restée célèbre. Quel rapport pouvait-il exister entre la courtisane hardie, aux propos libres, aux lèvres rouges, à l'allure provocante, au rire endiablé, et cette fermière auvergnate? Les yeux se ressemblaient, mais sans que ce fût le même regard; les visages étaient pareils, mais avec une expression différente; enfin Coralie était blonde, et la tante de Daniel était brune.

La pensée de M. de Bruniquel fit un retour sur elle-même; il s'était consciencieusement prouvé que ses yeux s'abusaient, que son souvenir se trompait, et voici que, semblable à un filet de lumière glissant par la fente d'une porte, une espérance lointaine entrait dans son cœur. Si cependant l'invraisemblable était vrai, si l'impossible était possible, — si Coralie et Mme Dubois n'étaient qu'une seule et même

personne? L'intelligence de M. de Bruniquel venait de plaider le pour; son désir allait plaider le contre. Il se mit à rétorquer logiquement tous ses arguments les uns après les autres. D'abord, des cheveux blonds se changent aisément en cheveux noirs. C'était même une preuve de plus établissant le déguisement cherché par la courtisane. Que Mme Dubois parût plus jeune que ne l'eût été Coralie, cela s'expliquait encore. La vie de ces malheureuses est un enfer : leurs années peuvent compter double. L'existence calme, paisible, menée pendant douze ans dans une retraite provinciale, refait rapidement une santé et donne une seconde jeunesse. Il découlait aussi de ce raisonnement que Coralie s'était sans doute modifiée de toutes les façons. Rien d'étonnant alors dans les discordances remarquées par M. de Bruniquel. Le propos libre, l'allure provocante, le rire endiablé se perdent vite; une campagnarde ne garde ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes qu'une Parisienne. Tout s'enchaînait donc : Coralie a une sœur et un neveu; un beau jour, lassée, dégoûtée de Paris, elle réalise ses honteuses économies et se retire en famille, au fond de la province, pour y faire peau neuve. M. de Bruniquel se rappelait que, dans ce qu'on appelle le monde de la galanterie, Coralie passait pour riche.

A mesure qu'il raisonnait en ce sens-là, le

gentilhomme découvrait des arguments nouveaux. Le costume adopté par Mme Dubois ne prouvait-il pas son désir de dérouter un commencement de soupçon? Deux faits arguaient bien plus encore en faveur de cette thèse. Si Coralie avait su le retrouver à Montauban, certes, elle se serait bien gardée d'y paraître; or douze ans auparavant, M. de Bruniquel s'appelait M. de Montjoye; à supposer que Mme Dubois eût pris des renseignements sur les gens qu'elle rencontrerait dans la maison Godefroy, elle n'aurait pas reconnu le nom de son ancien amant; enfin, si elle s'était évanouie, une heure avant, à l'entrée de Bruniquel, c'est que le passé se dressait subitement devant elle; c'est que, lui, le rival éconduit, dirait au père d'Édith : — « Cette femme n'est pas Mme Dubois; elle s'appelle Coralie; c'est une fille qui a ramassé sa fortune dans la boue; il lui a pris fantaisie de doter richement son neveu, soit qu'elle veuille avoir une vraie famille bourgeoise et bien posée, soit qu'elle aime réellement le fils de sa sœur! » Ce n'était plus seulement un filet de clarté qui passait par la fente, mais bien un flot de lumière!

Une folle espérance entrait dans le cœur de Bruniquel. S'il ne se trompait pas, le mariage d'Édith devenait impossible. Malgré la jalousie née de son amour, il était sûr que Daniel igno-

5.

rait l'origine de sa fortune. Il tenait son rival pour un parfait galant homme. Mais qu'il eût ou non de l'honneur, il ne pouvait plus épouser Mlle Godefroy. On ne donne pas sa fille au neveu riche d'une coquine fameuse telle que Coralie. Cela ne se discutait même pas; Daniel renoncerait à sa fortune infâme qu'il n'en resterait pas moins entaché. Donc on rompait le mariage. Il s'ensuivait un scandale; Édith compromise devenait « *difficile à placer*, » comme on dit dans le trivial langage de certaines bonnes gens. M. de Bruniquel faisait sa demande, et il ne doutait pas qu'elle ne fût sur-le-champ agréée. Il allait donc reconquérir Édith! Le gentilhomme se raccrochait à ce bonheur inattendu; aimer ardemment une femme, la perdre et la retrouver, quel rêve!

Pour que ce rêve se réalisât, M. de Bruniquel devait tout d'abord être bien fixé sur l'identité de Mme Dubois. Ce n'est pas tout de soupçonner, il faut encore prouver. Il voulut un moment partir pour Paris, afin d'y recueillir tous les renseignements nécessaires; mais il réfléchit que mieux valait ne pas quitter la place. On n'a pas mené longtemps l'existence parisienne sans conserver après sa retraite beaucoup d'amis sur le boulevard et dans les cercles. Il écrirait à l'un de ces amis pour savoir ce qu'était devenue Coralie. Si celle-ci n'habitait

plus Paris, il n'avait plus qu'à calculer si la disparition de Coralie du monde galant coïncidait avec l'arrivée de Mme Dubois en Auvergne.

Cette résolution prise, M. de Bruniquel rentra chez lui, se coucha et s'endormit du sommeil du juste, le cœur apaisé et la conscience en repos. En somme, il remplissait un devoir en éclairant M. Godefroy sur la famille de son futur gendre; tout galant homme en aurait fait autant. Il se trouvait, par surcroît, qu'il se rendait service à lui-même; c'était un hasard heureux, voilà tout, et il eût été trop sot de ne pas en profiter. Il aurait averti M. Godefroy même s'il n'avait pas été épris d'Édith; à plus forte raison n'hésitait-il pas en servant à la fois les intérêts d'un ami et ceux de son amour.

Pour inaugurer son nouveau plan de bataille, il demanda dès le lendemain des nouvelles de Mme Dubois en mettant sa carte rue Ingres. C'était un acte de bon goût, qui ne pouvait pas étonner d'un homme tel que lui. Aussitôt après, il écrivit à l'un de ses anciens compagnons de plaisir, en le priant de lui apprendre, courrier par courrier, si Coralie habitait encore Paris; en tout cas si l'on savait ce qu'elle était devenue et à quelle époque remontait l'éclipse de cet astre de la galanterie. En même temps, il envoyait son domestique à Vic-sur-Cère avec ordre de se renseigner sur Mme Dubois. Puis il

attendit, se promettant bien de rester coi pendant deux jours.

Il lui en coûta beaucoup de ne pas voir Édith. Mais il ne voulait rien compromettre. Coralie, — si c'était elle, — pouvait espérer n'avoir pas été reconnue ; il importait de la rassurer ; il ne fallut rien moins que son amour pour lui donner le courage de patienter. Vers le milieu de sa retraite volontaire, il reçut un petit mot de Godefroy l'invitant à dîner pour le lendemain soir. Il calcula que lorsqu'il reverrait Mme Dubois il serait fixé sur son compte.

A mesure que l'heure approchait où il recueillerait les renseignements sollicités, l'anxiété du gentilhomme devenait plus vive. Ses raisonnements lui semblaient subitement absurdes. Confondre la tante d'un homme comme le capitaine Daniel avec une Coralie ! Son amour pour Édith l'égarait, et lui faisait voir, comme on dit, des étoiles en plein jour. Il se rappela un scandale dont Paris s'était beaucoup occupé, une quinzaine d'années auparavant : il s'agissait également d'une ressemblance extraordinaire entre une drôlesse et une grande dame étrangère.

Le valet de chambre et la réponse de Paris arrivèrent presque en même temps. Le domestique ne rapportait qu'une date. Mme Dubois s'était installée à Vic-sur-Cère au printemps de

1864. La lettre contenait plus de détails. Coralie disparaissait du monde galant peu de temps après sa rupture avec M. de Bruniquel, c'est-à-dire vers la fin de 1863. On se souvenait encore rue Drouot de la vente de son mobilier, qui produisit une grosse somme : la fille gardait ses diamants et ses bijoux. Elle comptait, paraît-il, se retirer en Italie et s'y marier. Tant de viveurs ruinés sont de l'avis de Vespasien sur l'odeur de l'argent ! qu'était-elle devenue depuis cette époque ? on ne savait; et, à vrai dire, personne ne s'en préoccupait. Paris est le grand oublieux. Il parle pendant deux ou trois jours de ceux qui s'en vont; au bout d'une semaine il n'en est plus question.

— C'est elle ! pensa M. de Bruniquel.

En effet, les deux dates concordaient bien ensemble, sauf l'écart de quelques mois entre le départ de Paris et l'arrivée à Vic-sur-Cère. Le gentilhomme résolut de mettre son plan à exécution. M. Godefroy lui en fournissait l'occasion en l'invitant à dîner pour le soir même. M. de Bruniquel aurait le temps d'étudier le terrain et de dresser ses batteries en conséquence. Il verrait les allures de Mme Dubois ; il pourrait observer ses mouvements, surprendre peut-être un regard, un geste décelant l'angoisse de cette femme. Elle serait au supplice sans doute; comment admettre qu'elle

assistât paisiblement à l'écroulement de toutes ses espérances? Décidément il ne se montrerait pas ce jour-là encore, afin de ne rencontrer l'ennemie qu'à l'heure du combat. D'ailleurs il reprenait confiance. Édith serait à lui : Godefroy verrait un sauveur en celui qui lui demanderait sa fille, compromise par un scandale pareil.

Tous les intimes de la maison Godefroy étaient reunis à ce dîner de la rue Corail. Dans quelques familles de l'ancien Quercy, on soupe encore assez tard. M. de Bruniquel savait que telle était l'habitude de ses amis. Godefroy ne donnait pas, comme ses compatriotes, de ces repas de Gamache où défilent trente plats de toute espèce. Il estimait que ces grandes mangeailles sont insupportables et disait fréquemment : « Un vrai dîner est celui où l'on vient pour manger peu, mais bien; — pour causer bien, mais beaucoup. » Lorsque M. de Bruniquel entra dans le salon, presque tous les convives étaient au rendez-vous; dans un coin, près de la porte vitrée qui communiquait avec le jardin, il aperçut Mme Dubois dans son costume accoutumé, bien que tous, hommes et femmes, eussent la tenue de soirée. Elle souriait. Le gentilhomme la salua; elle répondit par une gracieuse inclinaison de tête et se remit à causer tranquillement avec Mme Patalin, sa voisine.

Il dit bonjour à tout le monde, expliquant sa retraite de deux jours par une indisposition subite; il feignait de ne pas s'occuper de Mme Dubois; mais il ne la perdait pas de vue. Il ne fallut rien moins que l'apparition d'Édith pour l'arracher à son poste d'observateur acharné.

Jamais elle n'avait été plus jolie. Le bonheur éclatait dans ses yeux. Quelle admirable légende, celle de la Galathée antique! La jeune fille, dans sa chasteté première, ressemble à la statue taillée dans le marbre froid. Elle ne sait rien de la vie, rien de la passion. Le cœur est assoupi, les sens sommeillent; elle reste indifférente, immobile et glacée comme Galathée; l'amour vient et, d'un regard ou d'un baiser, ce Pygmalion anime la vierge et la statue. Depuis qu'elle aimait, Édith se sentait tout autre. Le ciel lui paraissait plus bleu, l'air plus doux, l'horizon plus large. Elle aurait voulu que tout le monde fût heureux comme elle, qui était si heureuse! Sa vie commençait du jour où elle avait aimé. Elle gardait bien le souvenir d'une petite fille qui vivait avant cette heure bénie, mais il lui semblait que ce n'était pas elle. Volontiers elle eût dit : — La pauvre! qu'elle devait s'ennuyer! — Elle ne regardait Daniel qu'avec une tendresse et une reconnaissance infinies. Jamais passion plus chaste ne fit battre le cœur

plus noble. Sa divine ignorance des choses concevait l'amour sans le comprendre. Mais, pour elle, c'était un sentiment bien élevé, presque sublime, celui qui la troublait si délicieusement.

M. de Bruniquel souffrit en la voyant ainsi; il devinait la profondeur de cet amour d'Édith ; pour être métamorphosée ainsi, il fallait qu'elle adorât Daniel. Certes, il pourrait conquérir sa main ; il n'obtiendrait jamais son cœur. Un instant il se demanda si par respect pour ce bonheur radieux il ne se tairait pas; puis l'idée lui vint de l'accouplement de cette vierge et de Coralie. S'il persista dans sa résolution, ce ne fut point par intérêt; non, vraiment, il oublia une minute sa propre cause pour ne plus songer qu'au devoir dicté par sa conscience. Il est des situations dans la vie où l'on n'a pas le droit d'hésiter. Sa pensée se reporta sur Mme Dubois, toujours aussi calme, aussi souriante.

— Et c'est elle, j'en jurerais, pensa-t-il, pendant qu'on gagnait la salle à manger. Tout me le prouve d'ailleurs. Coralie est intelligente; elle a su habilement se transformer, voilà tout.

Le hasard plaça M. de Bruniquel en face d'elle. Plusieurs fois leurs yeux se croisèrent, sans que le regard de Mme Dubois trahît la moindre inquiétude. Elle ne paraissait ni troublée ni même un peu gênée. L'habitude du monde ne

donne pas une telle assurance : M. de Bruniquel se demanda si vraiment la tante de Daniel espérait n'être pas reconnue.

Cependant une place restait vide; celle de Claude Morisseau. On était accoutumé aux inexactitudes de l'artiste, et l'on ne prenait même plus la peine de l'attendre. Il arriverait quand il arriverait, voilà tout : on ne s'occupait jamais de lui. Tous les convives étaient montés d'ailleurs à ce diapason de gaîté où l'on ne songe plus qu'au plaisir immédiat.

Un dîner bien servi, des mets excellents, une conversation alerte et vive, il n'est pas de plus fin régal pour des gens de bonne compagnie. Mme Dubois parlait, ni trop, ni trop peu : Bruniquel l'écoutait avec un étonnement mêlé d'une réelle admiration. Quelle prodigieuse comédienne que cette femme! Et comme il fallait qu'elle fût habile et intelligente pour changer même son esprit! Mme Dubois était spirituelle, on le voyait de reste, mais ainsi que doit l'être une femme du monde. En vérité, elle ne rappelait guère par ce côté la Coralie hardie et licencieuse qui vivait dans le souvenir de M. de Bruniquel. Elle racontait quelques détails de sa vie d'Auvergne avec un certain bonheur d'expression, quand la porte s'ouvrit, et Claude Morisseau parut, dans toute sa gloire.

— Je suis en retard? ce n'est pas de ma faute : je viens de travailler en forêt

Claude n'était pas l'homme des cérémonies : il portait un petit costume gris-clair, à peine propre, qui tranchait de bizarre façon sur les habits noirs et les robes décolletées. Cela produisit l'effet d'une fausse note dans un morceau bien orchestré. Il appelait ces manques de tenue, en son jargon d'atelier, « épaffrer le bourgeois. » Il eut lieu d'être content. Son entrée jeta le même froid qu'un courant d'air pénétrant par une porte ouverte. Il ne s'en aperçut même pas, et alla très tranquillement s'asseoir à la place vide. Son voisin, un bon bourgeois de Montauban, eut l'envie instinctive de s'écarter de lui comme d'un pestiféré. Heureusement la conversation devint presque aussitôt générale; on cessa de s'occuper de Claude, qui mourait de faim et se hâtait de rattraper le temps perdu.

Le dîner s'acheva sans que Bruniquel eût engagé les premières hostilités. Mme Dubois l'émerveillait. Il n'aurait jamais cru que la possession de soi-même pût être aussi complète. Qu'elle se fût résignée à jouer la comédie pour dérouter les soupçons de son ennemi, il l'admettait; mais qu'elle soutînt son rôle si longtemps, avec un talent si ferme, c'était plus que surprenant. Peut-être voulait-il se donner une vraie jouissance d'artiste en retardant ainsi l'heure de l'attaque. Puis, il était nécessaire, pour démasquer Coralie, qu'il dît certains mots, certaines phrases

impossibles à prononcer devant une jeune fille. Mieux valait qu'Édith ne fût plus là.

Les groupes se formèrent bientôt dans le salon pendant qu'on servait le café. Daniel souffrait de la contrainte imposée par tous ces étrangers : il entraina sa fiancée au jardin, laissant Claude Morisseau divaguer à son aise. Son malheureux voisin souffrait, lui aussi, comme Daniel; mais non pour le même motif. Depuis le milieu du dîner, l'artiste entassait les unes sur les autres des théories tellement extravagantes que l'infortuné bourgeois sentait son cerveau éclater. Claude sautait de la peinture à la musique avec une souplesse de gymnasiarque; si bien que l'autre ne comprenait jamais s'il était question d'un opéra ou d'un tableau! La fin du repas ne le délivra point de ce supplice : Claude l'agrippa par le bouton de son habit et le retint prisonnier :

— Voyez-vous, dit-il, j'ai dû renoncer pour un temps à la musique. Ce n'est pas de ma faute! Mais on me volait mes idées à la douzaine (il tournait le bouton de l'habit). Par exemple, j'arrive chez Gounod, je joue une mélodie... et je la retrouve un mois après dans *Gallia.* La même chose pour Ambroise Thomas ou Félicien David. Des voleurs d'idées! oui, monsieur, des voleurs d'idées (et il tournait de plus en plus le pauvre bouton)! Seulement j'ai une force : ma

santé. Je les enterrerai tous, et vous aussi! Quel âge avez-vous? Quarante ans? mais on vous en donnerait cinquante-cinq : vous êtes fini, mon pauvre homme, tandis que moi!... moi, je vivrai cent dix ans parce que je fais de l'hydrothérapie; et à cent dix ans, je serai célèbre!

Parlait-il sérieusement? Certes. Était-il fou? non pas. A force de vouloir prouver sa supériorité aux autres, ce pauvre être, exaspéré par son échec dans la vie, en arrivait à se convaincre de son immense génie. Il ne parlait pas, il décrétait, pour la plus grande joie de quelques-uns, et notamment de Bonchamp, qui ne se lassait jamais de le faire jaser. L'exposition de ses théories amena la fuite de la plupart des convives, qui se retirèrent dans un coin du salon. Mme Dubois, assise près de la porte vitrée, s'éventait doucement : Bruniquel guettait une occasion pour commencer la bataille. Elle lui fut offerte par Godefroy, qui proposa à la tante de Daniel de se promener dans le jardin.

— Merci, dit-elle; même en été je crains l'air du soir.

— C'est une sage prudence, répliqua Bruniquel. Avec vos robes de gaze, mesdames, vous ne vous méfiez pas assez. Il est vrai que le Seigneur Dieu vous a bâties bien plus solidement que nous. J'ai vu des femmes décolletées ris-

quer vingt fois la mort en souriant ; des femmes du monde, s'entend, car pour les autres il est des grâces d'état.

— L'endurcissement du vice! prononça gravement l'antiquaire.

— Oh! le vice ne durcit pas la peau. J'ai connu pour ma part une demoiselle très jolie, qui, après un bal échevelé, se plongeait dans un bain d'eau glacée. Cette bonne Coralie! Je l'ai bien aimée!

Bruniquel la regardait en face. Elle ne fit pas un mouvement; aucun geste ne trahit son émotion; mais son œil vert s'éclaira d'une lueur fauve. Elle releva la tête comme le soldat à l'approche de l'ennemi. Césarine parut en ce mament, tenant Édith par le bras.

— Tu auras le temps de te promener avec ton mari; tu peux bien quitter ton fiancé pendant un quart d'heure. J'ai besoin de toi pour servir le café.

La jeune fille sourit à Daniel; cela signifiait : « Vous voyez, ce n'est pas moi qui vous quitte; mais on m'enlève. » Il s'assit auprès de sa tante.

— Qu'est-ce que c'est que cette Coralie dont vous parliez, monsieur? demanda Mme Dubois très-froidement.

Le gentilhomme jeta un coup d'œil à droite et à gauche; puis :

— Mlle Édith n'est pas là, je peux continuer. Coralie a été l'une des grandes passions de ma vie. Oh! mon Dieu! je ne m'en cache point. Tout homme, à une heure donnée, peut faire et fera une bêtise. Elle appartenait à la grande famille des Manon Lescaut, mais des Manon Lescaut qui ont réussi. Ses mots défrayaient les petits journaux parisiens ; on décrivait ses toilettes; ses diamants étaient célèbres; en un mot, une cocotte.

— Une courtisane, dit Godefroy; je préfère courtisane, c'est plus distingué. Et vous avez aimé une de ces filles-là? Cela m'étonne de votre part.

— Je connais peu la vie de Paris, répliqua Daniel, mais je suis de l'avis de M. Godefroy. L'amour est un sentiment divin qui s'accommode mal des misères humaines; qu'on ait un caprice pour l'une de ces femmes, soit; mais de l'amour... je proteste.

Mme Dubois pâlit. Elle cacha une seconde son visage derrière son éventail; quand elle le ferma, négligemment, la pâleur avait disparu : elle souriait.

— Vous en parlez bien à votre aise, continua Bruniquel. On voit, capitaine, que vous n'avez jamais approché d'une de ces puissantes séductrices. Leur amour, c'est la robe de Nessus. J'en parle sciemment. J'ai adoré Coralie pendant

quatre mois, soit : quatre cent mille francs.

L'énormité du chiffre stupéfia Godefroy; il se leva tout scandalisé :

— Cent mille francs par mois! Elle allait bien, la gaillarde! Mais que faisait-elle donc de votre argent? Des petits cailloux?

— Non pas : des rentes.

— Des rentes? Je croyais qu'elles finissaient toutes à l'hopital.

— C'est le vieux jeu. Aujourd'hui les Coralies font fortune. Elles économisent pour l'avenir. Au besoin les fourmis emprunteraient de l'argent à ces cigales corrigées par La Fontaine. Je les aimais mieux autrefois. Leur jeunesse disparue, elles disparaissaient elles aussi. Aspasie devenait ouvreuse de loges, et Laïs marchande des quatre saisons. Maintenant elles ont maison de ville et maison des champs, un compte courant à la Banque et des actions de chemin de fer. Elles vieillissent tout doucement sans se presser, et, un beau jour, elles marient leur fils ou leur neveu dans une bonne famille.

Mme Dubois écoutait avec une attention ardente. A demi soulevée, les lèvres frémissantes, elle regardait M. de Bruniquel bien en face. Sa prudence accoutumée la trahissait. Elle oubliait son rôle. Ainsi qu'une actrice lassée, elle déposait le masque menteur. La fille prête à la lutte réparaissait sous la bourgeoise apaisée. Bruni-

quel soutint sans se troubler l'éclat de ce regard fulgurant. Après tout, il remplissait un devoir de galant homme, car c'était bien Coralie, il en était sûr; elle venait d'ajouter une preuve de plus aux preuves qu'il possédait déjà. La vie a des cruautés implacables : ce fut Daniel qui porta le dernier coup.

— Riches ou pauvres, elles n'en finissent pas moins méprisées. N'est-il pas vrai, ma tante? Et je ne sais vraiment pas si elles méritent autre chose : mépris d'autant plus grand qu'elles l'ont plus audacieusement bravé. M. de Bruniquel a raison. Elles feraient mieux de disparaître en pleine jeunesse, laissant à quelques-uns le souvenir de leur beauté. L'expiation involontaire pourrait leur mériter le pardon; mais la courtisane vieille et riche... quelle honte et quel dégoût!

C'en était trop. Le visage de Mme Dubois trahit une douleur atroce. La figure livide, les traits décomposés, les yeux hagards, elle épouvanta Césarine.

— Vous souffrez, chère madame? demanda-t-elle.

— Moi!

Douleur, haine, colère, désespoir, audace : elle mit tout en ce mot, dernier défi jeté par elle à celui qui la condamnait à un tel supplice. Elle aurait peut-être supporté la prolon-

gation de son épreuve épouvantable; mais elle pliait sous l'anathème lancé par l'être qu'elle adorait. Il était impossible que ce drame intime ne fût pas soupçonné. Chaque coup porté blessait trop profondément. Heureusement un incident détourna tout à coup l'attention. Assis au piano, Claude attaquait les premières notes de la *Damnation de Faust*, l'une des plus merveilleuses pages musicales qui existent : Berlioz s'est inspiré du fameux hymne, la *Marche hongroise*. D'abord un appel de trompettes aigu et prolongé : puis soudain un chant joyeux et martial, répété deux fois, soutenu par des modulations qui montent, descendent, et remontent, pour aboutir au même chant triomphal et guerrier qui reparaît sous toutes ses formes. Cependant les trompettes deviennent plus graves; l'esprit de l'auditeur conçoit le décor du drame : une vaste plaine couverte de neige, bordée de forêts sombres et désolées par l'âpre hiver. La colonne des patriotes s'avance; les pas deviennent plus sonores; la sainte émotion croît dans ces cœurs résolus; les plus jeunes se mettent à parler gaîment de la bataille prochaine. Les commandements des chefs volent de rang en rang, et les mots d'ordre s'échangent; puis, à travers ces bruissements tantôt tristes, tantôt joyeux, le chant primitif se mêle sur un mode plus doux. C'est alors

qu'éclatent les notes sinistres, au loin le canon tonne ; pour la quatrième fois, le même chant recommence, cette fois cuivré, grimaçant, affolé, au milieu d'une marée montante de sons qui se mêlent, s'enchevêtrent et résonnent, perdus dans des roulements de tambours, comme des sanglots dans des éclats de rire.

Tous écoutaient. Seule, Coralie n'entendait que sa pensée. Deux fois elle se tourna du côté de Bruniquel ; deux fois elle hésita. Enfin, frissonnante, les yeux pleins d'éclairs, elle se pencha vers lui, et, d'une voix brève :

— Ce soir... chez toi ! dit-elle.

IV

J'ai ouï dire qu'un chat poursuivant une souris fut bien étonné de voir la souris s'arrêter, et lui donner chasse. M. de Bruniquel ressemblait au chat. Non-seulement Coralie ne battait pas en retraite, mais elle se disposait à engager la lutte. Et quelle lutte! Il était encore ébloui par le regard de cette femme. Celle-là ne se laisserait pas vaincre facilement qui redressait si hardiment la tête. « — Ce soir, chez toi... » Elle viendrait provocante et séductrice comme autrefois. D'un seul regard, Coralie réveillait tous les souvenirs de leur liaison pleine d'orages.

Pendant que M. de Bruniquel pensait à cette étrange situation, Coralie retournait rue Ingres avec Daniel. Le jeune homme aurait été épouvanté s'il eût pu voir le visage de sa tante: il

exprimait l'abattement et l'angoisse. Elle refusa le bras de son neveu, craignant qu'il ne le sentît trembler. Elle marchait silencieuse, le front courbé, répondant distraitement aux paroles de Daniel.

— Est-ce que tu es souffrante ? demanda-t-il inquiet.

— Non... non... ne te tourmente pas, un peu de fatigue.

— Je suis bien heureux, et c'est à toi que je le dois. Quelle bonne chose que la vie ! Aimer et être aimé ! Je réalise ce rêve. Tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas ?

Ces paroles torturaient Coralie, et il lui fallait cacher sa souffrance, retenir ses larmes, sourire à Daniel ; enfin on arriva rue Ingres.

— Je suis brisée et je monte dans ma chambre, dit-elle pendant qu'il l'embrassait.

Daniel l'accompagna jusqu'à la porte, toujours gai, toujours joyeux, prolongeant à son insu le supplice de cette malheureuse. Enfin, elle était seule ! Elle se laissa tomber sur un fauteuil, et songea. Bruniquel était son ennemi : d'un mot, il pouvait tout perdre. Elle ne s'occupait pas d'elle ; peu lui importait en vérité qn'on sût à Montauban que Mme Dubois s'appelait Coralie. Elle ne pensait qu'à Daniel, à Daniel dont le mariage serait rompu si Bruquinel parlait. Elle

n'hésitait plus et livrerait bataille le soir même. Mais de quelle manière ?

Coralie était la fille d'un petit négociant de Thiers dans le Puy-de-Dôme. Il fit faillite et se tua lorsqu'elle avait quinze ans. Sa veuve réunit quelques billets de mille francs, et vint à Paris avec son enfant, à Paris où toutes les épaves échouent. Elle y mourut de chagrin au bout de deux mois. Que pouvait devenir la jeune fille, livrée à elle-même, n'ayant ni parents ni argent ? Le monde de la galanterie se recrute de plusieurs façons : il ne contient pas seulement celles que la débauche, les convoitises malsaines, les séductions du luxe ont conduites si bas ; on y trouve aussi des créatures viciées plûtot que vicieuses, ayant cédé moins au mal qu'aux circonstances. C'était l'histoire de Coralie.

Elle avait reçu une certaine éducation ; avec l'instruction convenue des pensionnats de quatrième ordre, elle en savait trop pour descendre, pas assez pour monter. Elle ne connaissait pas de métier. En apprendre un ? Il fallait du temps, et le temps c'est l'obstacle insurmontable quand on n'a pas de quoi vivre. En pareille occurrence, neuf fois sur dix une jeune fille tournera mal. J'estime que ces malheureuses méritent sinon moins de blâme, peut-être plus de pitié.

J'admire celles qui résistent et restent pures,

je plains celles qui tombent, surtout lorsque, semblables à Coralie, elles peuvent mesurer la profondeur de la chute. Elle eut des espérances de salut et des nausées de dégoût ; elle passa par toutes les phases des vies de hasard, jusqu'au jour où elle fit la fortune banale de quelques-unes des catins d'aujourd'hui. Elle était belle, intelligente, à peu près instruite, trois qualités rares parmi ces créatures ; c'était suffisant. Si peu de gens sout capables de gratter le vernis pour voir ce qu'il y a dessous ! C'est presque une curiosité qu'une fille comme elle, causant bien et sachant qu'Henri III n'est pas le père d'Henri IV. Un banquier la remarqua et la lança, comme on dit. Elle avait dix-sept ans.

Son esprit vieillit vite; elle comprit qu'on l'estimait d'autant plus que son amant était plus riche. A force de voir les hommes plats devant elle, elle méprisa l'Homme. Ne rencontrait-elle pas souvent des fils volant les diamants de leur mère pour les lui apporter, ou des maris mangeant impudemment avec elle la dot de leurs femmes ! Comment la gangrène morale n'eût pas rongé ce cœur ? Depuis la première heure, elle assistait au spectacle du vice souriant et triomphant. Elle devint âpre et capricieuse ; sa nature ardente à la fois et concentrée perdit complètement la notion du juste et de l'injuste.

Elle afficha un luxe inouï, dépensant des somme folles sans compter. Elle causa deux ou trois scandales qui firent assez de bruit pour que sa réputation augmentât d'autant. Les petits journaux s'occupèrent d'elle ; un très haut et très officiel personnage désira la connaître ; elle fut une puissance parmi les désœuvrés, les corrompus et les imbéciles, trois sortes de gens qui se ressemblent ; on redouta ses mots à l'emporte-pièce et ses insolences calculées. Pourtant, de même qu'elle se distinguait des autres par des qualités d'esprit, elle éprouva aussi des sentiments que ses pareilles ignorent : elle eut parfois des indignations et des révoltes.

Après deux ans de cette splendeur, Coralie disparut un beau jour au grand ébahissement de ses adorateurs, et pendant quelques mois on n'entendit plus parler d'elle. Le bruit courut qu'elle s'était enamourée d'un chanteur célèbre, et que tous les deux se cachaient dans un coin de la Savoie. Elle revint à l'improviste, comme elle était partie, sans daigner donner une explication, se contentant de sourire aux questions qu'on lui adressa. Elle reprit sa même existence perdue. De vingt à vingt-cinq ans, elle continua d'être la fille « folle de son corps » dont parle l'Écriture. Brusquement, après une courte absence qu'elle fit alors, on remarqua que son

caractère se modifiait; il y avait en elle comme une sorte d'apaisement; elle eut des tristesses qu'on ne lui connaissait pas, suivies de gaîtés nerveuses et forcées.

En même temps son train de vie changea. Tout en restant à la mode, elle cessa de jeter l'argent par les fenêtres. Cette nouvelle existence dura dix ans. C'est alors qu'elle rencontra M. de Bruniquel. Il lui plut non à cause de sa fortune, mais par son esprit. Enfin, elle trouvait donc un homme qui essayait de se faire aimer d'elle, au lieu de vouloir l'acheter comme les autres ! Ce fut peut-être l'un des rares sentiments sincères de cette femme. Cette courte liaison fut traversée de violences peu communes. Après trois semaines de passion, Coralie se lassa; son caprice n'existait déjà plus que Bruniquel l'aimait autant qu'au premier jour. Elle mesura combien il lui serait difficile de rompre avec lui; plusieurs fois elle le rebuta : il revint toujours plus soumis, tendant lâchement le cou à ce joug indigne, se ruinant pour la conserver plus longtemps. Un soir, elle lui interdit sa porte. Entraîné par sa passion, Bruniquel essuya de tous les moyens que lui suggérait sa folie. Elle ne voulut pas le revoir. D'ailleurs, peu après, elle vendit son hôtel, sa maison de campagne, son mobilier, et s'éclipsa, cette fois pour ne plus reparaître.

Et voilà qu'au bout de douze ans elle retrouvait M. de Bruniquel! Le même homme dont elle n'avait pas eu pitié disposait du sort de Daniel, du seul être qu'elle aimât au monde! Coralie attendit que tout bruit se fût éteint dans la maison. Elle s'enveloppa la tête et les épaules de sa mante brune et descendit lentement l'escalier. Si on l'entendait? Si on la surprenait sortant furtivement à cette heure de nuit? Elle allait défendre le bonheur de Daniel, et elle tremblait comme si elle eût commis une vilaine action. Elle se rappela tout à coup qu'au fond du jardin une petite porte donnait sur une rue latérale. Elle se glissa entre les arbres; dès qu'elle fut à quelques pas de la maison, elle se mit à courir. Enfin, elle était dehors. Quel chemin prendre? Elle ne connaissait pas la ville; elle savait seulement que le gentilhomme demeurait près de là. Elle s'orienta tant bien que mal, s'égarant, revenant sur ses pas, cherchant le nom de la rue, n'osant interroger les rares passants qui rentraient chez eux. Et pendant qu'elle frôlait les murs, inquiète, nerveuse, angoissée, mille pensées confuses s'agitaient dans son cerveau. Que dirait-elle? Comment s'y prendrait-elle? Une idée fixe la hantait : sauver Daniel; mais comment obtenir que M. de Bruniquel se tût?

L'esprit humain est fait de contrastes. Depuis

douze ans cette femme, à la suite d'un événement ignoré de tous, menait l'existence calme et apaisée d'une bourgeoise; elle n'était certes plus la même créature qu'autrefois, et cependant il lui venait en tête des idées comme elle en aurait eu lorsqu'elle était en pleine boue. Le vice est incurable : c'est une plaie qui se rouvre toujours; aux heures critiques, l'être qui a vécu dans le mal a recours au mal, même pour faire le bien. Bruniquel l'avait adorée : elle était aussi belle qu'autrefois, si elle essayait de le séduire? Puis elle repoussait cette pensée-là comme indigne. Elle sentait vaguement qu'on ne défend pas un homme d'honneur avec les armes d'une Coralie. Mais alors, que faire? Implorer? Et s'il restait insensible? Menacer? De quelle manière? Elle se voyait bien réellement sans force dans ce combat qui allait commencer. Tantôt elle perdait la tête, cherchant vainement une branche où se raccrocher; tantôt, avec sa nature passionnée, elle concevait des moyens de lutte extrêmes, sans se douter qu'à cette même heure Bruniquel était aussi troublé qu'elle.

En sortant de la maison Godefroy, la première question qu'il s'adressa fut celle-ci : « — Quel intérêt Coralie a-t-elle à marier son neveu avec Édith? » En cherchant, il n'en trouvait qu'un : l'affection qu'elle éprouvait pour Daniel, son

désir qu'il fût heureux; mais cela n'expliquait point pourquoi elle tenait tant à ce mariage. Daniel n'était que son neveu; elle l'aimait donc bien passionnément! Au fond du cœur de Bruniquel couvait une curiosité inquiète; il savait Coralie ardente, impérieuse avec des retours de douceur. Quelle serait son attitude? Par quelles paroles entamerait-elle l'entretien? Si l'aventure conservait encore des parties mystérieuses, du moins, il sentait que l'avantage était pour lui. Ne tenait-il pas Coralie par son secret?

Dès qu'il fut rentré, il congédia son valet de chambre; il voulait avec raison que rien ne dérangeât cette entrevue. Après une heure d'attente, quand il croyait déjà qu'elle ne viendrait plus, il entendit sonner à la porte. C'était bien elle, pâle, émue, frémissante. Comme elle ressemblait peu à l'altière créature d'autrefois, cette femme qui entrait craintivement chez lui! Il la guida dans son salon, largement éclairé par deux lampes, comme si, n'ayant lui-même rien à cacher, il voulait que la figure de Coralie fût en pleine lumière et ne lui déguisât rien.

Elle s'assit, regardant Bruniquel avec un effroi visible; leur silence réciproque les gênait; cependant ni l'un ni l'autre ne trouvait de paroles. Enfin, quand elle se sentit plus calme, elle dit, très-émue :

— Comme je suis heureuse de te voir !

Quand tu es arrivé l'autre soir, je me suis évanouie ; c'est que le passé dont je suis si loin ressuscitait soudainement en toi. Nous nous sommes si ardemment aimés ! J'ai revu Paris, mon hôtel des Champs-Élysées où nous passions tant d'heures de joie ! Je me suis souvenue des moindres détails ; tu les as oubliés, toi! Dans ma solitude, notre amour a été ma consolation ; de ma vie de désordres, il me restait un sentiment vrai, sincère, profond. C'était comme un point lumineux dans un ciel sombre. Je me demandais souvent ce que tu étais devenu ; j'aurais voulu te rencontrer, désir bien naturel, puisque c'est à cause de toi que j'ai renoncé au monde et que je me suis enfermée dans un désert. Il m'avait fallu tant de courage pour te quitter ! Mais tu te rappeles mes cruautés, et tu ne comprends pas ! N'as-tu donc pas deviné que je voulais te sauver de la ruine ? J'ai souffert autant que toi de notre rupture, mais sans cela tu étais perdu. J'ai accepté le sacrifice quoi qu'il m'en coutât ! Du moins n'ai-je pas voulu rester là où nous nous étions connus. On a dû te le dire, j'ai quitté Paris presque aussitôt, et me suis condamnée à vivre comme une paysanne, emportant ton souvenir en moi. Comment ai-je eu tant d'énergie ? Je ne sais. J'étais soutenue peut-être par la douloureuse

fierté de ma bonne action, puisque j'avais arrêté sur la pente fatale le seul homme que j'eusse aimé !

J'imagine que la femme de Loth fut moins étonnée d'être métamorphosée en statue de sel que Bruniquel d'entendre un pareil discours. Coralie parlait avec un art si admirable qu'il crut un moment à sa sincérité. Comme elle savait grouper tous les arguments nécessaires ! Sa mante brune était tombée ; sous la lueur accusée des lampes, elle lui apparaissait comme une créature nouvelle qu'il ne connaissait pas encore. Coralie aussi belle, aussi désirable que naguère, et si changée qu'elle avait dans la voix comme une douceur attristée ! Il y eut un temps d'arrêt dans la résolution de Bruniquel, mais les hommes tels que lui connaissent trop la vie pour se laisser prendre du premier coup : d'ailleurs elle se perdit elle-même. Il vit remuer au fond des yeux de cette femme je ne sais quelle curiosité anxieuse ; il se sentit guetté ; cela suffit pour le rappeler à la réalité de la situation. Il prit une chaise, s'assit tranquillement près d'elle, et d'un ton ironique où perçait une vague admiration :

— Quelle merveilleuse comédienne tu fais !

Elle se dressa brusquement, ses yeux étincelèrent.

— C'est vrai, j'ai joué la comédie ; mal, à ce

qu'il paraît, puisque je ne vous ai pas trompé. Que voulez-vous? je tiens à ce que vous ne divulguiez pas mon secret : je m'y suis prise comme j'ai pu.

Il la regarda bien en face. Coralie était très pâle, mais résolue; il devina qu'elle s'armait de toute son énergie pour la lutte; elle continua sur le même ton :

— Soyons brefs : la situation est bien nette. Vous êtes le rival de Daniel; si vous racontez mon passé, son mariage est rompu, et il ne supporterait pas ce coup. Donc rien ne me coûtera pour vous écarter de son chemin.

L'âpreté qu'elle mit dans ces paroles frappa Bruniquel; il sourit d'une façon un peu railleuse :

— Tu l'aimes donc bien, ton neveu?

Coralie eut un mouvement superbe; ses yeux s'allumèrent et d'une voix vibrante, elle poussa ce cri passionné :

— Si je l'aime!

Ce fut assez. Bruniquel comprit. Son sourire s'éteignit; il se leva, fit quelques pas dans le salon avec une gêne visible, et très-bas il dit :

— Je *vous* demande pardon... Je n'avais pas deviné qu'il était *votre* fils.

Il ne la tutoyait plus. Un vague sentiment de déférence naissait en lui, car il mesurait soudainement l'intérêt de Coralie à conclure ce ma-

riage. C'était une mère qui voulait que son fils fût heureux. Il ne pouvait pas s'y tromper. Le visage de la courtisane exprimait une résolution douloureuse, mais implacable. Il sentit que cette femme lutterait jusqu'à la fin, qu'elle ne se laisserait abattre ou décourager par rien.

Elle était debout, les bras croisés; elle reprit avec force :

— Oui, Daniel est mon fils ! Son bonheur est entre vos mains : je ne vous laisserai pas le briser, dussé-je me supprimer pour que mon enfant ait la route libre. Je suis une misérable; soit. Nous sommes des drôlesses, nous autres, c'est convenu. On nous écrase sans pitié dès que nous ne sommes plus une machine à plaisir; mais mon fils est un homme d'honneur, lui ! Je ne veux pas qu'il souffre.

— Malheureusement il est millionnaire, et ce n'est pas moi qui vous apprendrai d'où sort cette fortune.

— Scrupules d'amoureux éconduit ! Daniel écarté, vous n'avez plus de rival.

Phrases et ripostes étaient lancées vigoureusement. Coralie ne se contentait plus de se défendre : elle attaquait. Bruniquel répliqua assez froidement :

— Écoutez-moi avec calme; vous me connaissez, donc vous savez que je suis un galant homme, incapable de céder à un sentiment

malhonnête. Certes, je n'ai jamais fait grand' chose de bon : du moins n'ai-je à me reprocher aucune mauvaise action. Ma vie a été celle des oisifs de tous les temps, qui gaspillent bêtement leur jeunesse et leur santé. Il est possible que le sens moral se perde à la longue dans cette galère ; cependant il m'en reste assez pour ne pas vouloir qu'une honnête fille achète des diamants et roule carrosse avec de l'argent gagné de certaine façon !

Elle garda la tête haute, comme si les paroles brutales de Bruniquel ne l'atteignaient pas. A son arrivée, elle ne savait trop comment elle s'y prendrait pour combattre cet ennemi inattendu. D'instinct sa première tentative avait été la séduction ; ayant échoué, elle essayait de payer d'audace, espérant intimider le rival de son fils. Elle s'écria presque insolemment :

— Je comprends ! Il vaut mieux que cette honnête fille épouse un gentilhomme ruiné, n'est-il pas vrai ?

— Il vaut mieux qu'elle épouse le premier venu que le fils de Coralie ! Un ouvrier vivant du travail de ses mains serait encore un parti plus sortable et moins indigne d'elle !

Il s'arrêta, comme regrettant cette sortie violente. Il voyait Coralie frémir sous son regard. Il savait cette femme orgueilleuse ; il se rendait compte de la double blessure qu'il faisait à son

amour-propre et à son cœur. En somme, elle souffrait. Par pitié, il ne voulut pas prolonger une scène lancée en pleine brutalité. Il dit d'une voix plus douce :

— Vous avez tort, je vous le jure, de me traiter en ennemi. J'ai pu vous parler tout d'abord sur un ton mal poli; j'ai changé quand j'ai su que vous étiez une mère qui défendait le bonheur de son enfant. Soyez convaincue que je suis dirigé par ma conscience, non par mon intérêt. Vous en doutez? A votre aise. J'ai le sentiment que je remplis un devoir, et cela me suffit, je l'avoue, car je me contente de ma propre estime; aussi pourrai-je prévenir M. Godefroy sans me reprocher rien.

Coralie eut un éblouissement :

— Vous lui raconteriez!...

— La vérité tout entière!

Elle retomba assise sur son fauteuil. Énergie, audace, disparaissaient. Elle se voyait nettement en face de cette réalité : le mariage de son fils rompu, malgré la démarche qu'elle tentait, malgré ses efforts. Oh! elle ne jouait plus la comédie. Sa douleur vivait. Son visage pâle avait des tressaillements nerveux : Bruniquel se sentit ému; de nouveau il se reprocha sa dureté. Après tout, cette courtisane était une mère; la courtisane méritait le mépris, la mère la pitié. Un galant homme ne chasse jamais bien

complètement le souvenir d'un amour défunt. Coralie ne vit pas que son désespoir remuait le gentilhomme; elle ne pensait plus ni à guetter son ennemi ni à ruser avec lui. Elle était sincère puisqu'elle souffrait. Elle murmura, comme se parlant à elle-même :

— Daniel en mourra.

Bruniquel hocha la tête :

— On ne meurt pas d'amour.

Coralie retenait en vain ses larmes. Sa douleur triomphait. Elle dit d'une voix suppliante :

— Vous ne le connaissez pas : il en mourra! Vous ne savez pas quelle tendresse, quelle passion, couvent dans cette âme robuste. Il ne vit que pour elle, que par elle. Depuis deux mois, j'ai mesuré la puissance de son amour. Il a rêvé ce bonheur, il y touche; si on le lui arrache...

Elle s'arrêta : les pleurs l'étouffaient; après une minute de silence :

— Écoutez, je ne suis pas intéressante, moi, je le sais bien. Je suis une femme perdue, ma vie est pleine de hontes; je ne vous parlerai donc pas de ce que je souffre, ce n'est que juste. Mais Daniel! qu'a-t-il fait de mal? A-t-il commis une seule faute qui mérite un châtiment? C'est un homme d'honneur. Il a dans le cœur toutes les noblesses, toutes les hauteurs, toutes les loyautés que je n'ai jamais connues. Le hasard a greffé sa

vertu sur mon vice, on l'estime et on l'aime. Il s'est conquis une large place au soleil ; pendant la guerre il a été un héros, il a donc bien gagné le droit d'être heureux. Pourquoi briser sa vie? pourquoi le désespérer? Je vous en supplie, ayez pitié de lui ! Moi, je ferai ce que vous ordonnerez ; je disparaîtrai, s'il le faut; Édith ne me verra plus, la courtisane ne salira pas la vierge. Vous ne me répondez rien? Vous êtes trop cruel! Vous voyez pourtant combien je souffre!

Bruniquel se promenait de long en large, impressionné par cette douleur sincère. Cette femme qui sanglotait devant lui le bouleversait : il oubliait la créature perdue enrichie par la honte, il oubliait même que jadis elle n'avait pas eu pitié de ses larmes; il ne voyait plus que la mère. Après tout, elle disait vrai en un point : Daniel était irresponsable. Le gentilhomme luttait contre des sentiments opposés ; il craignait de céder à l'intérêt : son amour pour Édith pouvait, sans qu'il s'en doutât, lui dicter un acte peu généreux; les consciences loyales sont toujours chatouilleuses. Coralie se calmait lentement l'énergie de sa nature reprenait le dessus après cet accablement momentané :

— Vous feriez un acte héroïque! continua-t-elle. Pouvoir perdre son rival, et le sauver... Les hommes tels que vous sont seuls capables

d'un pareil sacrifice. Je vous ai menti, j'ai essayé de vous tromper, j'ai joué une comédie infâme; voulez-vous que je m'humilie?... Je me mets à vos pieds... Vous craignez que je ne tienne pas mes promesses? Jurez-moi de ne rien dire... et je me tue!

Elle parlait d'une façon saccadée; elle s'était jetée à genoux, pleurant, suppliant. Bruniquel la releva. Il souffrait réellement de cette souffrance.

— Vous tuer!... C'est dans les romans que la mort arrange tout. Dans la vie, ce n'est pas un dénoûment; ce n'est qu'un incident. Franchement je vous plains; vous m'avez ému, et puis je suis le rival de votre fils. Je sais bien qu'en avertissant la famille Godefroy, je remplis un devoir, mais j'ai beau me raisonner, je suis un peu mécontent de moi.

Coralie jeta un cri de joie; elle saisit vivement la main de Bruniquel : s'il n'avait résisté, elle l'eût embrassé! Il ne lui promettait rien, mais elle le sentait ébranlé.

— Que puis-je faire pour vous? dit-il doucement.

— Garder le silence!

— Je n'en ai pas le droit.

— Que reprochez-vous à mon fils?

— Eh! vous le savez bien!

La phrase l'atteignit en plein cœur et lui arracha un sanglot.

— Vous lui reprochez d'être mon fils..., ce n'est pourtant pas sa faute!

— Ah ! s'il était pauvre!

— Oui,... oui, je comprends. Vous ne voulez pas qu'il apporte en dot les amours de Coralie? Je ne pensais pas à cela! C'est naturel : comment pourrais-je avoir le sentiment de ce qui est honnête? Et cependant je me révolte à cette idée que ma honte rejaillirait sur lui. Il me semblait que tout son honneur suffisait à racheter toute mon infamie... Je vous en supplie, aidez-moi à chercher, à trouver quelque chose.

— C'est bientôt dit. On ne sort pas facilement d'une pareille impasse. Répondez-moi en toute franchise : Daniel se croit votre neveu?

— Oui. J'ai entassé les mensonges : je lui ai raconté que notre famille était riche et que j'avais géré sa fortune; j'ai inventé un roman, je lui ai montré de fausses lettres, de faux témoignages. J'aurais fait pis, s'il l'avait fallu : il m'a cru, étant un honnête homme.

— Eh bien, le seul conseil que je puisse vous donner, c'est de lui révéler tout. Avouez-lui que vous êtes sa mère, il souffrira beaucoup en apprenant la vérité; mais il comprendra que ce mariage est impossible, il se retirera de lui-même, il n'y aura pas de scandale, et l'on ignorera toujours que Mme Dubois s'est appelée Coralie.

Elle écoutait avec stupeur, se demandant si Bruniquel parlait sérieusement.

— Que j'aille lui avouer!.. s'écria-t-elle enfin. Vous ne savez donc pas les ruses dont je me suis servie pour qu'il me vénérât à l'égal d'une sainte ! Je me suis retirée au fond de l'Auvergne, j'y ai vécu seule; mes uniques joies étaient de connaître ses succès. Quand il a reçu son ruban rouge, je me suis dit : — Ce héros, c'est à moi, à moi Coralie ! — comme s'il en rejaillissait quelque chose sur moi-même! Pendant la guerre, je le savais loin, dans ces plaines couvertes de neige, au milieu des balles, des obus, souffrant de la faim, souffrant du froid, exposé à des dangers toujours nouveaux; certes, j'endurais mille morts à la pensée de le perdre! mais j'avais une âpre joie de la rude tâche qu'il accomplissait. Il se gagnait de l'honneur! Dieu sait si je l'aime ; eh bien, je surveille mes regards, j'épie mes baisers; s'il devinait à ma tendresse que je suis sa mère! Ce serait briser le premier anneau de ma chaîne de mensonges. Et soudainement j'irais lui confesser!... Vous voyez bien que c'est impossible ! Mon Daniel apprendre qu'il est le fils de Coralie !... Vous ne songez pas à cela. Il croit que sa mère n'a commis qu'une seule faute, qu'elle est morte en le mettant au monde. La tendresse qu'il n'a pu avoir pour elle, il l'éprouve pour moi; après la

vie que j'ai menée, je réalise ce rêve d'être aimée, respectée par mon fils, et je renoncerais d'un coup à cet amour et à ce respect! Mieux vaudrait que je me tuasse tout de suite : au moins je serais pleurée par lui!

Dans le cours de sa vie galante, M. de Bruniquel avait songé plus d'une fois à cette histoire de la courtisane amoureuse, histoire devenue banale à force d'être racontée. Plus d'une fois, il s'était demandé, en contemplant une de ces belles créatures qui passent insouciantes dans la vie : « Sont-elles capables d'une passion sincère?». Comme tous les sceptiques, il s'était répondu : Non. Or, par la fatalité de l'existence, il se trouvait en face d'une passion autrement vraie, autrement respectable que l'amour, c'est-à-dire la maternité. Coralie était mère; elle défendait son enfant avec une âpreté farouche. Il la regardait : ce visage pâle, ces yeux terrifiés, ces lèvres frémissantes prouvaient l'immense douleur de cette malheureuse. La fille perdue se transformait Elle était là, attendant anxieusement comme le condamné qu'un mot va tuer ou laisser vivre. En somme, il était élevé, le sentiment qui inspirait cette femme. Ce n'était ni de l'égoïsme ni de la personnalité. Elle combattait désespérément pour le bonheur de son enfant : or, tout amour vrai mérite le respect, toute souffrance réelle mérite la pitié. Du respect pour

une Coralie? non : pour la mère de Daniel. De la pitié pour celle qui s'était montrée impitoyable? M. de Bruniquel oubliait le mal pour ne plus se souvenir que du bien.

Elle demeurait toujours là, immobile, secouée par la surexcitation nerveuse des émotions trop violentes. Tour à tour séductrice et menaçante, elle descendait à la supplication. Quel homme ayant le cœur bien placé résisterait à la prière d'une femme aimée jadis? Il se sentait à demi vaincu :

— Raisonnons froidement, reprit-il. La question peut se résumer ainsi : dois-je permettre que votre fils entre dans une honnête famille pour y apporter la honte de sa fortune et de sa naissance? Pardonnez-moi si je me sers d'expressions qui vous semblent cruelles ; loin de moi la pensée de vous insulter. Votre fils pauvre pourrait-il épouser Édith? C'est ce que je me demande dans la sincérité de ma conscience. J'ai peur d'être mauvais juge dans le procès. J'aime celle qu'il aime. Qui sait si je ne me laisse pas influencer à mon insu par mon intérêt? En tout cas, j'ai besoin de réfléchir ; je suis trop troublé en ce moment. Cependant j'ai un conseil immédiat à vous donner. D'autres que moi peuvent vous reconnaître ; pensez à la honte qui retomberait sur votre fils, si on apprenait quelle est la source de sa fortune.

— Je ne peux pas la lui arracher cependant !

— Il le faut. C'est dur, n'est-ce pas ?

— Moi qui le rêvais l'un des puissants de ce monde !

— Mais, malheureuse femme, vous n'avez donc pas réfléchi à ce qui arriverait si Daniel découvrait un jour la vérité ! Lui, un homme d'honneur, vivre avec un argent gagné... oh !... songez qu'un hasard comme celui qui nous réunit, une rencontre fortuite, un mot imprudent, une ennemie d'autrefois, peuvent éveiller ses soupçons, troubler son esprit, lui révéler tout ! C'est alors que vous souffririez ! Vous l'aimez ? Il vous prendrait en haine. Il vous mépriserait, lui qui vous respecte, car en lui imposant la moitié de l'argent, vous lui imposez la moitié de la honte !

Ce dernier coup acheva de meurtrir la pauvre femme. Elle cacha sa tête entre ses mains et pleura. Qu'eût-elle répondu à cette épouvantable vérité ? Les paroles de Bruniquel faisaient naitre en elle des pensées qu'elle n'avait jamais eues. C'était vrai pourtant, elle associait Daniel à son infamie !

Le gentilhomme lui saisit la main et la serra affectueusement :

— Croyez bien que je ne suis pas votre ennemi. C'est tout ce que je puis vous dire pour le moment. Je vous le répète : je vais réfléchir ;

réfléchissez aussi de votre côté. Je ne vous promets rien, et vraiment je n'ai rien à vous promettre, car je ne sais pas encore ce que je ferai. Il y a deux heures, j'étais décidé à prévenir M. Godefroy. J'avoue que j'hésite maintenant. Que vous ou moi nous trouvions le moyen de sortir de l'impasse, et je suis tout à votre service.

Coralie balbutia un remercîment; elle essuya lentement ses yeux et ramena sur ses épaules la mante brune qui en était tombée. Elle était brisée de lassitude; on ne supporte pas impunément de pareils assauts. C'était déjà beaucoup d'avoir obtenu de Bruniquel une telle concession : elle ne se sentait plus la force de lutter encore pour obtenir davantage. D'ailleurs elle restait sous le coup des dernières paroles qu'il avait prononcées.

— Voulez-vous que je vous accompagne? lui demanda-t-il.

— Non, non, je vous remercie.

Elle était sortie furtivement de la petite maison de la rue Ingres, certaine que Daniel la croyait endormie dans sa chambre : donc peu lui importait qu'on la rencontrât avec Bruniquel; mais elle voulait être seule. Du reste, à une pareille heure de nuit, les rues de Montauban sont plus désolées que les ruines de Palmyre; elle alla devant elle, le front courbé,

perdue dans ses rêveries sombres, marchant lentement, poursuivie par cette idée lancinante:

— Daniel me mépriserait s'il savait la vérité !

Bien souvent elle s'était dit que sa vie passée, sa vie de hontes et de désordres, serait peut-être un jour révélée à son fils; toujours elle avait chassé cette cruelle pensée. Était-ce possible qu'une heure vînt où son fils la méprisât ? Le jeune homme s'était exprimé plusieurs fois sur le compte de ces femmes qui vivent en pleine boue; il en parlait sans colère, mais avec dégoût. Il était à l'âge où les jugements revêtent une implacabilité particulière; à vingt-cinq ans, un homme d'honneur, sachant peu de choses de la vie, est sans pitié et presque sans pardon. On ne devient indulgent que lorsque l'on a souffert. Certes, il la mépriserait! Bruniquel avait raison. Daniel lui demanderait de quel droit elle lui imposait la solidarité de son argent ramassé dans l'alcôve. Sa nature ardente et chevaleresque ne résisterait pas à un coup pareil. Il se tuerait peut-être !

Il se tuerait...

Coralie chancela. Elle s'appuya à la muraille pour ne pas tomber. La pensée humaine a des cruautés inexorables. Elle retourne la douleur dans l'âme, comme le bourreau retournait le fer dans la plaie du patient. La malheureuse femme entrevit ce drame : son fils tué par elle. L'éner-

gie de sa nature se révolta. C'était inadmissible. Il y a certaines solutions horribles que l'intelligence humaine repousse d'instinct. Elle reprit sa marche, éloignant violemment une pareille idée, essayant de se rassurer. Après tout, la situation n'était pas désespérée. Daniel ignorait encore la vérité; il l'ignorerait peut-être toujours. Le secret de cette vie infâme n'était connu que de Bruniquel. Un galant homme comme celui-là se ferait hacher en morceaux plutôt que de dire au fils : — « Ta mère est une misérable ! » Quant à Daniel, il ne soupçonnait rien : pour lui Coralie n'existait pas. Il ne voyait en elle que Mme Dubois, la femme tendre et dévouée. Restait la question du mariage. Bruniquel le laisserait-il s'accomplir ? Non-seulement, il aimait Édith, mais encore il considérait que son honneur l'obligeait à parler. Il le lui avait dit ! Coralie sentit que là gisait le vrai danger. Sa colère se réveilla à la pensée qu'un mot dit par Bruniquel perdait tout : et ce mot, rien ne pourrait le retenir sur les lèvres du gentilhomme, s'il croyait de son devoir de le prononcer : ces honnêtes gens se soutiennent toujours les uns les autres ! Elle eut la vision de ce qui arriverait : M. Godefroy retirant sa parole, Édith refusée à Daniel, et son fils, voulant savoir la cause de cette rupture, l'interrogeant, elle, la mère, l'unique cause de cette honte ineffaçable ! Elle

était l'obstacle. Coralie supprimée, Daniel n'était plus qu'un bâtard comme les autres...

Le hasard voulut qu'elle traversât en ce moment l'immense pont jeté sur le Tarn. La nuit, délicieusement fraîche, berçait la ville endormie : pas un bruit ne sortait de cet entassement de maisons étagées de façon irrégulière; la lune plaquait sa lueur immobile sur les murs peints de mille couleurs; on n'entendait même pas la brise passer entre les arbres, qui, semblables à des géants, s'inclinaient lentement les uns vers les autres comme pour se parler tout bas. Coralie s'accouda au parapet; au fond, le fleuve jaune d'ocre reflétait les milliers d'étoiles qui tranchaient sur l'eau ainsi que des points d'or piqués dans une tapisserie. Elle n'avait qu'à fermer les yeux et à se laisser glisser : ce serait fini...

L'idée de la mort effleura ce cerveau surexcité par la lutte douloureuse; puis elle se rappela la phrase de Bruniquel, phrase cruelle, mais vraie : « La mort n'est qu'un incident, ce n'est pas un dénoûment. » Elle se trompait tout à l'heure : elle n'enlevait pas l'obstacle. Elle morte, son passé vivrait encore. Pour la première fois, cette femme comprit qu'il est des actes irrémédiables. Rien ne pouvait empêcher que Daniel ne fût son fils; rien ne pouvait faire que ce qui était n'existât pas. Si elle se tuait,

elle léguait à Daniel un héritage de honte. Et cependant, il ne portait pas son nom, et cependant elle ne l'avait pas reconnu ! mais il suffirait que quelqu'un dît : « C'est le fils de Coralie ! » pour attacher un écriteau d'infamie sur cet homme d'honneur. Elle ne sauverait rien en se noyant : toutes les eaux du fleuve n'effaceraient pas une heure de sa vie passée !

Elle sentit qu'au contraire, en vivant, elle pourrait lutter. Sa sollicitude serait là, toujours anxieuse et vigilante. Le besoin d'espérer est tellement nécessaire à l'être qui souffre qu'elle se demanda si elle n'exagérait pas la situation. Elle parviendrait peut-être à émouvoir Bruniquel assez pour qu'il gardât le silence. Édith aimait Daniel ; le gentilhomme considérerait sans doute qu'en parlant il faisait le malheur de trois personnes. Au pis aller, elle était là, elle, Coralie, avec ses ruses de fille, ses mensonges et son arsenal d'autrefois. Rien ne lui coûterait ! Elle connaissait assez la vie pour savoir que le monde n'a pas de rigorismes impitoyables. Elle reprit le chemin de la rue Ingres avec plus de calme ; la sérénité de la nuit l'apaisait à son insu ; elle se vit dans une situation difficile, mais non inextricable. Elle se promit de jouer la comédie avec Bruniquel, assez bien cette fois pour le duper. Comme il arrive souvent, sa pensée refaisait lentement tout le chemin qu'elle

venait de parcourir; elle repassa dans son esprit tous les périls d'une révélation; elle les trouva réels, mais loin d'être aussi énormes qu'elle le croyait deux heures, une heure, vingt minutes, cinq minutes auparavant. Avant tout il fallait empêcher que Bruniquel ne parlât, et, s'il parlait, que Daniel ne sût la vérité. Elle sourit dédaigneusement en se rappelant que le gentilhomme lui conseillait de ruiner son fils. Sa nature de fille reprenait le dessus. L'argent, c'est l'argent; ne le méprisent que ceux qui n'en ont pas. Comment avait-elle pu admettre un instant l'idée de déposséder Daniel de sa fortune? Est-ce qu'un homme pauvre est heureux? Non, Daniel épouserait Édith, il resterait riche. D'ailleurs, à supposer que les millions de Coralie fussent mal gagnés, l'honneur de l'officier épurait leur source honteuse. En vérité, ce Bruniquel n'était qu'un niais : il se tairait; s'il ne se taisait pas, eh bien, elle aviserait. Toutes ces pensées traversaient une à une son esprit; l'état d'âme de cette femme aurait pu se comparer à un tableau à deux faces; elle voyait l'une après avoir vu l'autre.

Coralie rentra dans la maison de la rue Ingres par la porte du jardin; son fils ne s'était pas aperçu de son absence. Un profond silence enveloppait la demeure où Daniel reposait, rêvant à son pur et noble amour, sans se douter de l'orage qui

grondait. Elle se glissa dans le petit salon du rez-de-chaussée, rassurée, calmée, et s'imaginant qu'elle aurait facilement raison de tout. Elle ne se disait pas que le hasard le plus futile suffit à déjouer tous les calculs et que le premier coup de tonnerre éclaterait du côté où le ciel était le plus serein.

V

Quelques jours se passèrent sans amener rien de nouveau. Daniel allait beaucoup rue Corail; Mme Dubois l'y accompagnait toujours. Elle semblait prendre à tâche de conquérir chacune des personnes qui vivaient dans l'intimité des Godefroy. Son flair intelligent devina qu'elle n'aurait pas de meilleur allié que Me Bonchamp.

Un notaire ressemble toujours à un notaire, a dit un jour un fantaisiste. Il ne connaissait pas notre personnage. Me Bonchamp avait beaucoup d'esprit, comme la plupart de ses confrères : par un heureux effet de caractère, il se plaisait à ne voir des choses que leur bon côté. Le notaire est initié par profession à beaucoup de vilenies et de malpropretés morales ; c'est lui qui assiste à ce drame des testaments : le père qui veut frauder l'un de ses fils, ou le fils qui

veut détourner à son profit une partie de l'héritage du père, s'empressent d'aller trouver l'officier ministériel; ils lui demandent naïvement conseil et sont tout étonnés de la froide mine qu'il leur fait. A force de mesurer les petitesses et les vices, les notaires en arrivent à ce qu'on peut appeler le scepticisme permanent. Mᵉ Bonchamp était bien sceptique comme les autres, mais il avait une certaine confiance dans l'honnêteté de ses contemporains pris en masse. Il ne gardait de sa profession que l'habitude de vouloir descendre au fond des choses.

Dès la première entrevue, il s'était attaché à Daniel. D'abord Édith l'aimait, et cela suffisait pour qu'il jugeât favorablement le jeune officier : « Je crois, disait-il souvent, que les nobles cœurs ont une attraction inévitable les uns pour les autres ! » Théorie un peu paradoxale, en ce sens qu'il n'y aurait jamais de trahison en amitié; paradoxe ou non, Bonchamp tenait à son idée. Plus tard il étudia soigneusement Daniel, et le temps confirma une sympathie née spontanément. Nous savons déjà que Mᵐᵉ Dubois lui plut. Pendant les quelques jours qui suivirent son arrivée à Montauban, il observa la future tante de sa filleule, non sans une certaine curiosité. Quelques points l'étonnaient dans la vie de cette femme. Évidemment elle n'avait pas toujours vécu dans ses montagnes

de l'Auvergne; il devinait un orage à la suite duquel cette existence détruite s'était refaite dans la solitude. De nouveau il se dit qu'en dépit de l'affectation de son costume de paysanne Mme Dubois connaissait le monde et ses usages. En somme elle l'intéressait; ce n'était pas la première venue.

Dans tout mariage, il est des questions d'intérêt qu'il est indispensable de discuter; d'ordinaire ce sont les parents qui s'acquittent de ce soin ennuyeux. Quelle jolie comédie on pourrait écrire avec les questions que les parties s'adressent, les méfiances naïves qu'elles se témoignent, et la crainte d'être volées qu'elles ne se cachent pas réciproquement! Je ne crois pas qu'il existe au monde quelque chose de plus cynique qu'un contrat. Faites la supposition invraisemblable d'une bande de galériens se constituant en société anonyme et rédigeant un acte : j'imagine qu'ils ne prendront pas plus de précautions que les honnêtes gens. Dans le cas présent Me Bonchamp n'avait pas à agir de même. Il n'ignorait pas les intentions de son ami. Godefroy donnait à Édith deux cent mille francs de dot; elle était fille unique; de plus, Césarine s'engageait à lui laisser toute sa fortune : voilà qui diminue beaucoup les paperasses et les articles méfiants. Restait la situation de Daniel. Il s'en ouvrit un soir à Mme Dubois.

— Excusez-moi de vous parler d'affaires d'intérêt, dit-il; mais puisque nous tenons tous à ce que ces enfants soient mariés le plus tôt possible, il faut nous hâter. Quand pourrai-je causer avec vous?

— Demain, cher monsieur, si cela vous convient, répliqua-t-elle.

— Parfaitement, et je demande à Mme Dubois l'autorisation de t'accompagner, ajouta vivement Godefroy. Ma présence sera peut-être utile.

Coralie commençait à se rassurer; elle n'entendait pas parler de M. de Bruniquel. On racontait dans la ville que le gentilhomme voyageait : les malins trouvaient ce voyage-là tout simple. Il était si naturel que Bruniquel fût dépité de ce qui arrivait! Elle seule savait à quoi s'en tenir. Sans doute, après réflexion, il se décidait à garder le silence. Une fois le contrat signé, elle pouvait être tranquille : comment admettre que Bruniquel permît aux choses d'aller si loin pour intervenir au dernier moment? Quant au désir exprimé par Godefroy d'accompagner Me Bonchamp, il s'expliquait très-naturellement. On prit donc rendez-vous pour le lendemain, et l'on se sépara ce soir-là comme d'ordinaire.

Deux êtres que les questions d'argent laissaient absolument froids, c'étaient Daniel et

Édith. Leur amour les possédait entièrement. En eux commençait et finissait l'univers. Ils ne concevaient pas que quelque chose pût les intéresser en dehors d'eux-mêmes. Ils goûtaient les pures délices de ces premières heures d'intimité dont on garde l'impérissable souvenir. Daniel arrivait le matin; Édith partait avec lui sous la surveillance peu rigide de la tante Césarine. Ils s'en allaient à travers les prés semés de fleurs et les bois épais remplis de murmures, se tenant par le bras, tantôt graves et recueillis, tantôt pris d'une gaîté exubérante; Césarine suivait de loin, en répétant sa phrase favorite : « Quel bonheur! un roman dans ma famille ! » Les deux jeunes gens lisaient ce roman avec un ravissement infini. Édith menait Daniel dans des chemins qu'elle avait parcourus vingt fois. Ils lui semblaient nouveaux parce qu'elle y passait avec lui. Tel paysage très ordinaire lui apparaissait magnifique; tel coin de forêt bien simple revêtait pour elle une poésie particulière. C'est que les champs, les bois, les montagnes, les rivières n'ont qu'une beauté relative, celle que leur prête notre imagination. Les amoureux ne voient pas la nature du même œil que ceux dont le cœur est indifférent : ils logent des souvenirs partout; ils attachent une importance presque superstitieuse à la plus petite chose. Ces deux êtres jeunes, sincères, aimants, chantaient l'é-

8

ternelle chanson de la tendresse, que l'humanité a toujours eue sur les lèvres. Ils étaient si pleinement heureux qu'ils auraient voulu que leur joie fût partagée par tout ce qui les entourait.

La vie d'Édith ne commençait qu'au jour où elle avait connu Daniel, de même que celle de Daniel commençait au jour où il avait connu Édith; tous deux s'imaginaient qu'ils étaient nés à la lumière en naissant à l'amour. Pour eux, il n'existait pas même un « auparavant. » Ils comptaient pour rien les choses antérieures, mais ils prêtaient un prestige énorme au plus petit fait qui concernait leur amour. Ils marchaient confiants et joyeux, ce matin-là, sans deviner les malheurs dont ils seraient victimes, car l'une des bontés de la Providence est d'enlever le pressentiment aux êtres pleinement heureux, comme si elle ne voulait pas assombrir les quelques heures de rare bonheur qu'elle accorde.

Ils savaient bien, l'un et l'autre, qu'au moment où ils se promenaient, Godefroy et Bonchamp s'occupaient de leur contrat de mariage. Mais cela les touchait si peu! C'était une formalité nécessaire, voilà tout. Édith vit son père partir tout guilleret, et, à la vérité, Godefroy daignait ne pas se plaindre de l'existence. Il confessa son contentement au notaire pendant

que tous les deux s'acheminaient chez Mme Dubois. Le seul point noir qui existât pour lui, c'était la bâtardise de Daniel ; il n'avait pas encore osé avouer ce secret à Bonchamp, craignant, avec ses idées provinciales, que son ami ne fît un haut-le-corps trop accentué. Aussi se plaisait-il à souligner tous les avantages d'une pareille union pour qu'au moment critique le notaire glissât aisément sur les inconvénients d'une naissance irrégulière.

— Plus j'y réfléchis, plus je suis satisfait de mon futur gendre, disait-il en traversant la rue du Moustier. Un avenir superbe, de la fortune, une tante charmante... car elle est charmante, sa tante. Je suis bien obligé d'en convenir, je n'aurais jamais osé espérer pour Édith un aussi beau parti.

Me Bonchamp répliqua bonnement :

— Je ne sais pourquoi tu me chantes cette antienne. On croirait, ma parole, que je n'ai pas toujours été de cet avis-là. Le vrai mérite de Daniel, c'est, à mes yeux, moins sa fortune que sa personne. Il est intelligent, loyal et droit ; je le crois incapable de mensonge ; enfin il adore Édith. Serait-il pauvre et sans position que j'applaudirais à ton choix des deux mains. Tu vois qu'il était pour le moins inutile de te mettre en frais d'éloquence. Tiens ! nous sommes arrivés.

Coralie les attendait, non sans une secrète appréhension. Elle était inquiète, sans savoir pourquoi; les pressentiments qui épargnaient Daniel et Édith s'abattaient sur elle. Elle s'efforçait vainement de les chasser. Pourquoi cependant s'effrayait-elle de ce projet de contrat qu'on allait discuter? Ses précautions étaient prises.

— Il est bien entendu, chère madame, dit Godefroy, que nous traiterons toutes ces questions de la manière la plus amicale Je m'entends peu aux affaires d'argent, et j'ai peur que vous ne soyez pas plus avancée que moi. Je ne suis guère qu'un pauvre savant de province.

Il se gonflait tout naturellement en avançant qu'il n'était qu'un pauvre savant de province. Le brave homme n'en pensait pas un mot. Bonchamp connaissait trop son ami pour lui permettre de s'engager sur un terrain si étranger à l'entrevue; il prit une feuille de papier, un crayon, et s'adressant à Mme Dubois :

— Abandonnons Godefroy à ses méditations scientifiques; je suis au courant pour tout ce qui concerne Édith. Son père lui donne une somme ronde de deux cent mille francs : il est de plus spécifié qu'elle sera l'unique héritière de sa tante, demoiselle Césarine Godefroy. Vous voyez, chère madame, que de notre côté il n'y aura pas beaucoup d'écritures. Du vôtre...

— Il n'y en aura pas beaucoup davantage.

Mon neveu a une fortune personnelle qui se monte à neuf cent mille francs environ. Je vous remettrai le détail complet, désignant les coupons de rente qu'il possède. Il sera spécifié de plus, que moi aussi je m'engage à lui laisser toute ma fortune.

— Parfaitement. Voilà qui supprime bien des difficultés. Nous adoptons, je suppose, le régime de la communauté? C'est le plus sage et le plus logique.

— Le régime de la communauté me convient à merveille.

— Alors, chère madame, je n'ai plus qu'à rédiger le contrat selon la coutume; pour en finir tout de suite, je vous demanderai les nom, prénoms et lieux de naissance des père et mère de votre neveu.

La phrase était bien simple. Il était tout naturel, en vérité, que Bonchamp fît une pareille demande. Pourtant, elle gêna Coralie : elle y vit comme une menace cachée. Godefroy, lui, toussa légèrement; pour un savant, il était pris au dépourvu. Le notaire s'aperçut vite du trouble de son ami.

— On dirait que ma question t'offusque? s'écria-t-il en riant.

— Elle ne m'offusque pas. Seulement elle m'oblige à te confier un secret fort délicat, puisque j'ai cru devoir te le cacher jusqu'à présent. Comme

il concerne uniquement Daniel, tu comprendras ma discrétion.

Bonchamp regarda Godefroy de son œil clair et fin; celui-ci reprit :

— Mme Dubois ne pourra pas te donner les nom, prénoms et lieux de naissance des père et mère de son neveu, attendu que Daniel est enfant naturel.

Le notaire ne broncha pas. Il se contenta de prononcer un : « Ah! » très philosophe, indiquant qu'il ne se préoccupait pas outre mesure d'une naissance irrégulière.

— Comprends-tu? poursuivit timidement Godefroy. Très-loyalement Daniel est venu me faire part de cette circonstance avant de demander officiellement la main d'Édith. Je t'avoue que sur le premier moment j'ai été désagréablement surpris; j'ai même commencé par déclarer à Daniel que je ne pouvais consentir au mariage. C'est ma sœur qui a insisté. Elle m'a révélé l'amour d'Édith; elle a fait valoir un tas de raisons... bref, j'ai cédé, et si tu m'en blâmes...

— Te blâmer, moi? Tu es fou. Daniel est-il, oui ou non, un honnête homme? Oui ou non, est-il aimé d'Édith? C'est la seule chose que j'examine : le reste m'importe fort peu; la bâtardise, en ce temps-ci, n'est qu'un malheur! ce n'est plus une tache.

Le visage de l'antiquaire exprimait un ébahissement comique; il avait envie d'embrasser son ami pour le remercier d'être si coulant. Bonchamp remuait son crayon entre ses doigts; il était visiblement gêné. On sentait qu'il désirait adresser à Mme Dubois une question brûlante, et qu'il cherchait les expressions dont il se servirait.

— Diable! diable! voilà qui change mes idées, dit-il enfin. Loin de moi la pensée de vouloir être indiscret, chère madame, mais j'ai besoin d'être fixé. De qui Daniel tient-il sa fortune, de son père ou de sa mère?

Coralie ne se troubla pas. Elle entrait en plein danger prévu. En ces moments-là, elle se retrouvait tout entière. Elle répondit très-tranquillement :

— De sa mère, qui était ma sœur. Je vous saurai gré de ne pas m'interoger trop longuement sur un passé qui m'est toujours douloureux. Notre famille habitait Paris. Mon père possédait une belle fortune. Ma pauvre sœur eut le malheur de se laisser séduire par un de nos cousins qui était marié; elle mourut en mettant son fils au monde. Quand je devins veuve, je me rattachai à cet enfant, le seul parent que j'eusse encore. Vous savez le reste, et je n'ai plus rien à vous apprendre.

Elle débita son mensonge avec un calme im-

perturbable. Pourquoi le notaire n'eût-il pas été trompé? Coralie ne racontait rien d'impossible ou d'invraisemblable.

— Je comprends, chère madame, tout ce qu'une pareille conversation doit avoir de pénible, mais vous me permettrez d'insister sur un point. Votre neveu n'a pas de nom, car, sans doute, il a été déclaré de père et mère inconnus. Votre sœur n'étant pas sa mère, légalement parlant, ne lui a donc pas laissé sa fortune par voie d'héritage naturel. Il a dû intervenir un testament. Il faudra que vous me donniez le nom du notaire chez qui il a été déposé. De plus, votre neveu a eu un tuteur; ses intérêts ont évidemment été mis en bonnes mains, j'en suis sûr; mais veuillez remarquer que j'agis ici autant comme officier ministériel que comme ami. Par conséquent, il ne m'est pas permis de négliger un seul détail. Vous annoncez l'intention de léguer toute votre fortune à Daniel; c'est une idée généreuse, qui ne m'étonne nullement de vous; encore faut-il que nous puissions établir votre droit à faire une pareille libéralité : pour cela, j'ai besoin de l'acte de décès de monsieur votre mari.

Coralie ne perdait pas une seule des paroles de Bonchamp. Le notaire s'exprimait avec une clarté et une logique telles qu'elle eût été mal venue à se formaliser de ses demandes. Néan-

moins elle était surprise qu'il exigeât tant de pièces pour la rédaction d'un contrat; surprise et inquiète. Il lui était facile de satisfaire à quelques-uns de ces désirs; une femme comme elle savait prendre ses précautions; elle avait prévu qu'on lui demanderait l'acte de décès de son mari, mais non un testament fait par sa sœur en faveur de Daniel. Néanmoins, elle répondit, sans se déconcerter :

— Mon Dieu, cher monsieur, ma pauvre sœur n'a pas fait de testament; j'étais son héritière naturelle, la fortune de mon père se partageait donc entre nous deux; à son lit de mort, elle m'a chargé de veiller sur les intérêts de son enfant, et de lui remettre purement et simplement la part qui lui reviendrait. C'est ce que vous appelez, je crois, un fidéicommis en termes de droit. De même pour la question du tuteur : Daniel n'en a pas eu. Quant à l'acte de décès de mon mari, je l'ai apporté pensant en effet qu'il serait nécessaire.

Bonchamp continuait à tourner nerveusement son crayon entre ses doigts; il hocha la tête avec un ennui évident, et d'un ton assez mécontent :

— Il est regrettable, très regrettable qu'il n'y ait pas eu de testament. Certes, en réfléchissant, je comprends tout l'avantage d'un fidéicommis. Comme vous le dites fort bien, vous étiez l'héritière de votre sœur; donc sa fortune se trans-

mettait tout naturellement à son fils. Ce qui me contrarie, c'est la nécessité où nous serons de remonter plus haut. Monsieur votre père est mort à Paris, chère madame? Veuillez me donner le nom du notaire de votre famille, je lui écrirai pour qu'il m'envoie copie du testament par lequel vous avez hérité.

Cette fois Coralie perdit pied. Elle s'attendait peu à une pareille exigence. Depuis quand descend-on à de pareils détails? Godefroy lui-même ne comprenait pas.

— En vérité, mon cher ami, tu me confonds, dit-il un peu agacé. Pourquoi fais-tu intervenir le père de Mme Dubois à propos du contrat de Daniel?

— J'avoue que j'excuse ton étonnement et celui de Mme Dubois, mais je crois être dans la sagesse et la raison. Quand tu m'as annoncé la naissance illégitime de Daniel, j'ai haussé les épaules, parce que je suis un philosophe, qui estime les gens à leur valeur réelle, non à leur valeur de convention. Seulement il faut toujours tenir compte de l'opinion des autres, surtout quand elle est bête. Or, le pire mal des choses irrégulières, c'est qu'elles prêtent à gloser à tout le monde. Il sera impossible de déguiser la vérité; si tu l'as espéré un moment, tu n'es qu'un naïf; la publication des bans est une petite machine très simple, mais très indiscrète.

Le premier venu pourra lire : « Promesse de mariage entre demoiselle Édith-Jeanne Godefroy, fille légitime de... et le sieur Daniel, capitaine d'artillerie, fils de personne. » Sois bien persuadé que les cancans iront bon train. De Ville-Nouvelle à Ville-Bourbon s'étendra un long murmure formé de mille voix diverses, bienveillantes, malveillantes, ou simplement indifférentes. Or les unes et les autres font le même tapage; comme on ne pourrait pas te blâmer sans ridicule de donner Édith à un honnête homme dont le seul tort est la faute de ses parents, la médisance se rabattra sur sa fortune. J'entends ces braves gens d'ici : « — Il est bien riche pour un bâtard. » — « Eh! eh! qui sait ce qu'aura fait mademoiselle sa mère? » Le second jour, une âme charitable insinuera que ladite fortune est d'origine douteuse; le troisième, ce doute deviendra une certitude; le quatrième, on fournira les détails les plus inattendus. Allons donc! cela me révolte par avance! Avoue franchement la situation. La franchise est le sauf-conduit de l'honneur. Tu inviteras tout Montauban à la signature du contrat; il est nécessaire que chacun lise que les choses se font honnêtement, entre honnêtes gens que nous sommes. « Le capitaine Daniel apporte neuf cent mille francs, laissés par demoiselle X..., sa mère, laquelle avait hérité de

ses père et mère, ainsi qu'il appert de tel testament déposé chez Me X..., notaire à Paris. Il apporte en outre la fortune à venir de sa tante Mme Dubois, veuve de M. Dubois, etc., etc. » De cette façon les commérages tomberont d'eux-mêmes. On saura que la fortune de ton gendre est de source pure, que la famille de sa mère était riche, que le mari de sa tante était riche; les plus malveillants seront condamnés au silence, car nul n'osera dire qu'étant né en dehors du mariage, Daniel est riche en dehors de l'honneur!

Les paroles de Bonchamp eurent le double effet d'atterrer Coralie et d'enthousiasmer Godefroy. Comme tous les esprits droits, l'antiquaire sentait que son ami était dans le vrai. Le raisonnement du notaire était inattaquable. Il battit des mains, et remercia vivement Bonchamp de cette idée lumineuse qui sauvait le côté périlleux de la situation.

Coralie, elle, était écrasée. Elle avait tout prévu, excepté ce qu'il était impossible de prévoir. Ses efforts avaient porté sur sa personnalité, à elle, Coralie. Elle s'était ingéniée à se construire une existence de bourgeoise bien honnête; elle possédait un acte établissant le décès d'un sieur Dubois, son mari. Elle pouvait prouver, pièces en main, qu'une partie de sa fortune, titres, valeurs, coupons de rente ou

biens au soleil venaient dudit sieur Dubois, mais de là à penser qu'on remonterait jusqu'à son père, il y a loin. Le pis c'est qu'elle comprenait la difficulté d'opposer un argument à celui du notaire. D'abord, elle ne savait lequel invoquer, puis elle craignait d'éveiller des soupçons.

— Godefroy m'approuve, mais vous, chère madame, quelle est votre opinion.

— Mon opinion est, au contraire, d'éviter le bruit. Moi, je serais d'avis de n'inviter personne à la signature du contrat. Quant à retrouver le testament de mon père, je crois que c'est bien difficile, sinon impossible.

— On voit que vous êtes peu ferrée sur les questions de droit. Ce n'est ni impossible, ni même difficile. Les testaments sont de trois sortes : olographes, mystiques ou par acte public. Ceux qui sont olographes ou mystiques doivent être remis tout d'abord, avant même leur exécution, au président du tribunal de l'arrondissement; le président du tribunal dresse procès-verbal du dépôt, de l'ouverture et de l'état du testament. Si, au contraire, monsieur votre père a fait un testament par acte public, il a été conservé par le notaire de votre famille. Vous voyez que dans les trois cas rien n'est plus simple que de se procurer cette pièce.

L'épouvante gagnait Coralie. Elle se heurtait à des obstacles qu'elle ne soupçonnait même pas. Comment se fût-elle doutée de tout cela ? Il lui fallut sa présence d'esprit, son énergie, sa tendresse maternelle pour qu'elle demeurât calme en apparence. Mais quelle tempête au fond de son cœur ! Elle eut la force de sourire. Elle répondit avec une affectation d'indifférence :

— Je suis, alors, obligée de vous demander quelques jours ; car, en vérité, je ne m'attendais pas à ces difficultés. Le temps d'écrire à mon notaire...

— Donnez-moi son nom, interrompit Bonchamp. Ces démarches-là nous regardent, nous autres. C'est moi qui écrirai.

Elle se leva. Donner le nom de son notaire ? Jamais. Me Bonchamp apprendrait la vérité tout de suite. Elle était au supplice ; tout s'écroulait. Espérances, échafaudages habiles, papiers faux, pièces préparées, ruses adroitement machinées, tout s'évanouissait, comme il arrive souvent, devant le scrupule de conscience d'un honnête homme. Elle était dans l'impasse : impossible d'en sortir. Refuser de répondre éveillerait une méfiance qui n'existait pas ; hésiter ferait naître un doute. Elle ne vit qu'une chance de salut : gagner du temps. Les femmes comme elles ne s'avouent jamais vaincues ; elles tiennent tête

au danger, comme ces oiseaux de mer qui ne volent jamais si bien qu'au milieu de l'orage.

— Votre conversation de jurisprudence m'étourdit un peu, dit-elle. N'importe; je vous porterai ce soir tous les renseignements que vous désirez. Je n'ai d'autre notaire, maintenant, que celui de Vic-sur-Cère. Celui de ma famille est mort depuis que je suis retirée en Auvergne, et je n'ai jamais vu son successeur, dont le nom m'échappe en ce moment. Je ferai des recherches et tout ira pour le mieux.

Elle répondit trop naturellement pour que Godefroy ou Bonchamp répliquassent. Coralie eut une minute l'idée de dire que son père était mort *ab intestat ;* mais le partage d'une succession n'exige pas moins les soins d'un notaire. D'ailleurs, elle aurait dû le révéler plus tôt. Non, l'important était de gagner du temps ; après, elle verrait. Il lui resterait la ressource d'essayer d'agir sur l'esprit de Bonchamp pour qu'il changeât d'idées, ou de préparer d'autres papiers faux ; qui sait même s'il ne lui serait pas possible d'intéresser son notaire de Vic-sur-Cère à sa cause, sans qu'il se doutât de rien ?

Elle laissa Bonchamp rédiger un projet de contrat, puisque aussi bien on écartait jusqu'à nouvel ordre la question qui venait d'être soulevée. Elle essaya de paraître attentive à des détails indifférents, de sourire à des réflexions

narquoises de Bonchamp, dont elle devinait les intentions spirituelles sans les entendre, de répondre alors même qu'elle n'écoutait pas ! Un voile descendait sur ses yeux. Elle ne voyait plus que confusément ce qui lui semblait si clair auparavant. Plus l'entrevue se prolongeait, plus elle s'enfonçait dans la résolution de lutter jusqu'au bout, et moins elle se sentait d'énergie pour cette lutte. Ses forces trahissaient sa volonté. Deux assauts violents en quelques jours la mettaient à bout : d'abord Bruniquel, ensuite Bonchamp ; c'était trop. Elle pouvait triompher du premier en l'émouvant, en le gagnant, en le faisant taire ; elle ne triompherait pas du second. Là ce n'était plus la volonté d'un homme qu'il fallait réduire ; c'était un obstacle matériel à renverser, et de telle nature qu'elle échouerait fatalement.

L'entrevue prit fin. Elle respira. Elle avait besoin d'être seule. Godefroy et Bonchamp sortirent ; heureusement ils ne concevaient encore aucun soupçon ! Le valet de chambre de Daniel remit presque aussitôt à sa maîtresse la carte de Bruniquel. Il s'était présenté pendant la conversation au sujet du contrat ; ayant trouvé porte close, il s'était retiré. Coralie frissonna. Pourquoi cette visite ?

VI

A peu près à la même heure, Édith et Daniel revenaient de leur promenade, gais, confiants, radieux. La matinée était chaude. Les deux jeunes gens suivaient la route poussiéreuse de Cos. A côté d'eux les champs à perte de vue plaquaient leurs couleurs disparates les unes sur les autres; après le jaune doré du blé mûr, le gris verdâtre de l'avoine, tranchant sur le fond rouge des bois écrasés sous le soleil. Des bouffées de chaleur passaient, et l'air, très-diaphane, avait des profondeurs vagues. Midi approchait. A cette heure, les perdrix se taisent, tapies dans les sillons, et les cailles ne se lancent plus leurs appels mouillés; une sorte d'engourdissement envahit tout ce qui respire : les arbres et les champs ont eux-mêmes des lassitudes, ils semblent haletants et fatigués. Édith allait, le visage animé, remuant la poussière de

son pied fin, écoutant Daniel qui lui parlait de ses travaux. Derrière, à deux cents mètres, la tante Césarine soufflait, n'en pouvant plus, trouvant que le roman est une belle chose, mais que cette belle chose est plus agréable à l'ombre qu'au soleil ! Ce Daniel et cette Édith ! Ils étaient fous de rentrer si tard et à l'heure la plus chaude. Il fallait être amoureux pour ne pas succomber sous la température.

—J'avoue que vous me révélez des aperçus bien nouveaux, dit Édith. Je vous écoute, et je vois que j'aurai fort à faire plus tard si je veux vous comprendre.

Daniel n'était rien moins que pédant, mais il mettait Édith trop haut dans son esprit et dans son cœur pour ne pas l'associer d'avance à ce qui l'intéressait. Quel que soit son talent, un homme a toujours un collaborateur inconscient en sa femme, lorsqu'il a su la choisir intelligente. Entre les êtres bien organisés, le mariage n'est pas seulement l'alliance de deux corps et deux âmes ; les cerveaux s'unissent aussi, et presque toujours, avec son tact exquis des choses, la femme sait se hausser au niveau intellectuel de son mari ; puis, il n'est pas de plaisir plus rare que d'initier celle qu'on aime à ses travaux et à ses espérances, que de lui ouvrir l'esprit aux questions dont on est possédé. C'est un peu une création nouvelle dont on a la

joie et l'orgueil. Édith ne comprenait pas toujours ce que lui disait Daniel; elle l'avouait simplement, se plaisant à l'interroger sur ce qu'elle ignorait.

La conversation avait des tours particuliers, passant d'un sujet à un autre, car inévitablement ils en revenaient toujours à parler de leur amour, de cette commune tendresse qui les liaît si étroitement. Il fallut une circonstance, assez comique d'ailleurs, pour les arracher à ce qui leur était personnel.

A un kilomètre environ de Montauban se dresse un petit bouquet de bois qu'on dirait égaré dans les champs. Il y a solution de continuité entre les blés et les maïs. Un millier d'arbres épais ont poussé dru dans la plaine, mêlés de roches brunes où frétillent des lézards. C'est une sorte d'oasis pour le piéton fatigué, qui peut se reposer à l'ombre avant d'entrer dans la ville. Des hêtres centenaires, des chênes énormes entre-croisent leurs branches qui forment un couvert délicieux. La mousse épaisse tapisse le sol, et çà et là courent des genêts pointillés d'or qui trouent la masse de verdure.

De loin les deux jeunes gens aperçurent un être bizarrement accoutré qui gesticulait en tournant le dos à la route; il se tenait presque à la lisière du bouquet de bois, se livrant à des

manœuvres qui le faisaient aisément prendre pour un fou. Tantôt il se roulait par terre, tantôt il jetait en l'air son énorme chapeau de paille, ou bien il se croisait les bras et demeurait immobile, dans l'attitude d'un santon à la porte d'une mosquée. Daniel et Édith éclatèrent de rire à la vue de cet étrange personnage; bientôt ils le reconnurent. C'était Claude Morisseau. Devant le peintre étaient posés un chevalet et une étude à demi ébauchée. L'artiste portait une blouse bleue maculée dont il tirait vanité; plus il y avait de taches sur la blouse, plus il était content. Sur tous les troncs d'arbres voisins s'étalaient les raclures de sa palette. Il y voyait ce désordre inséparable du génie. L'étude n'était qu'un entassement de couleurs crûment posées sur la toile; il avait prodigué la terre de Sienne, la terre d'ombre et le bitume, croyant obtenir un fond très-corsé sur lequel se détachaient des arbres d'un bleu criard. Naturellement, il se pâmait à la vue de ce chef-d'œuvre. Il se roulait sur la mousse, il jetait son chapeau de paille en l'air, il se croisait les bras uniquement à cause de l'admiration que lui inspirait son tableau. Il débordait d'enthousiasme, et, comme il aurait sans doute trouvé égoïste de ne le communiquer à personne, il se précipita vers Édith sitôt qu'il l'aperçut. Il lui prit la main et, sans même lui dire un bonjour bien

sec, sans même se souvenir qu'il était soi-disant amoureux d'elle, l'entraîna devant le chevalet :

— Hein! est-ce *assez ça?* Quelle pâte, mes enfants? C'est le tableau du siècle!

Et comme Édith et Daniel se taisaient, s'efforçant de garder leur sérieux :

— On dira ce qu'on voudra, s'écria-t-il les yeux étincelants, la nature est bleue!

Et après cette phrase extraordinaire il se rassit sur son pliant, saisit sa brosse d'une main fiévreuse, et se mit à recommencer son entassement de couleurs, sans plus se soucier des deux jeunes gens que s'ils n'existaient pas. Ils reprirent le chemin de Cos en riant aux éclats, accompagnés cette fois de Césarine, qui put les rejoindre grâce à la station devant le tableau de Claude Morisseau. Il fallut expliquer à Césarine ce qui motivait l'hilarité de sa nièce et de Daniel. « On dira ce qu'on voudra, la nature est bleue! » eut le don d'égayer à tel point la vieille fille qu'elle dut s'appuyer sur le bras du jeune homme. Il lui dit alors comment de bons fous, très-inoffensifs du reste, veulent mettre du bleu partout, sous prétexte que, par un fort soleil, l'ombre portée est de cette couleur. Ils riaient encore tous les trois, lorsqu'ils firent une nouvelle rencontre à l'entrée de Montauban : M. de Bruniquel se promenait sur la route.

Depuis son entrevue avec Coralie, ce parfait galant homme était fort troublé. Il redoutait de n'être pas impartial, et d'écouter son intérêt plutôt que sa conscience. S'il avertissait Godefroy, il remplissait son devoir au point de vue des lois du monde; à son point de vue à lui, il manquait presque à la délicatesse. Il se rappelait qu'après avoir reconnu Coralie en Mme Dubois, il se réjouissait comme d'une victoire de cette découverte inattendue. Partagé entre ces idées contraires, toujours hésitant, il se décida à prendre Daniel pour juge dans sa propre cause, non qu'il voulût lui révéler le passé de Coralie : c'eût été une infamie; mais il pouvait demander au jeune homme son opinion, sans que celui-ci se doutât du but des questions qui lui seraient posées.

Bruniquel se rendit donc rue Ingres; Daniel n'était pas chez lui; Mme Dubois ne recevait pas. En réfléchissant, Bruniquel s'applaudit de sa visite inutile. Mieux valait que cette conversation n'eût pas l'air d'être préparée. Il savait qu'Édith et Daniel sortaient chaque matin ensemble; il lui suffirait de les guetter sur la route. Dès qu'il les aperçut, il vint à eux, offrit son bras à Césarine et dit quelques-unes de ces phrases banales qu'on prononce en pareil cas. Il s'excusa de n'avoir point paru rue Corail depuis plusieurs ours, en alléguant un voyage; il s'efforça d'être

naturel et y réussit. En vérité, rien dans sa conduite n'autorisait Édith ou Daniel à lui faire mauvais visage. Depuis que leur mariage était officiellement annoncé, Bruniquel ne s'était pas départi de la tenue correcte, des façons convenables d'un homme qui est du monde et sait vivre. Certes, Daniel n'éprouvait pas de sympathie pour lui, mais il aurait eu mauvaise grâce à se montrer froid pour un rival dont il triomphait. Il ne fut donc pas choqué de voir M. de Bruniquel les escorter jusqu'à la rue Corail. Son étonnement commença lorsqu'on fut arrivé. D'habitude Daniel quittait Édith à la porte de sa maison, et rentrait déjeuner avec sa tante.

— Permettez-moi de vous accompagner un bout de chemin, lui dit Bruniquel. Nous allons dans la même direction, et puisque je vous ai rencontré, donnez-moi un conseil.

Daniel le regarda avec une certaine surprise. Celui-ci eut un sourire.

— Ne soyez pas trop étonné; depuis ce matin (je suis revenu cette nuit de voyage) j'ai de l'inquiétude, même une sorte de remords. Je crains d'avoir cédé à un mouvement irréfléchi dans une action que j'ai commise, et je veux vous demander votre avis, tout comme je l'aurais demandé à M. Godefroy si je l'avais rencontré.

En somme, M. de Bruniquel était toujours d'une courtoisie parfaite. Jamais il ne laissait

deviner la jalousie qui le possédait Puisqu'il le prenait sur ce ton d'affabilité polie, le moins était que Daniel ripostât de la même manière. D'ailleurs il s'agissait d'un conseil à donner, et, entre honnêtes gens, ce sont de ces services qui ne se refusent pas.

— Je suis tout à vos ordres, monsieur.

— Voici. Je vous ai dit que je revenais de voyage. J'ai dû m'absenter pour quelques jours afin d'empêcher un événement très grave de se produire. L'un de mes amis de Marseille a une fille qui lui fut demandée en mariage par un jeune homme riche et qu'on croyait de bonne maison. Or, je connaissais des détails très tristes ignorés de tous; le père de ce jeune homme est au bagne. Je n'ai pas hésité; je suis parti pour Marseille, j'ai révélé ce secret, et le mariage a été rompu. Vous voyez que jusqu'à présent l'affaire pour laquelle je vous consulte n'a guère que les proportions d'un fait divers. Par malheur, la suite n'est pas aussi simple que le commencement. Les deux jeunes gens s'adorent et sont très malheureux de la rupture de ce mariage. Cela m'a fait réfléchir; je me demande si j'ai bien agi en parlant. Ma conscience est tatillonne et me cherche noise : j'aurais peut-être été plus sage en me taisant; après tout, les fautes sont personnelles, et parce qu'un individu est au bagne, il ne s'ensuit pas

que son fils soit un malhonnête homme. Voilà où j'en suis; ai-je eu tort? ai-je eu raison? Votre réponse ne changera rien; mais elle me mettra en paix avec moi-même.

Il était impossible de parler plus naturellement. Daniel ne devait pas plus s'étonner de la question que de la manière dont on la lui posait. Il arrive tous les jours qu'une simple connaissance vous interroge sur un cas pareil. Il répondit très franchement :

— Je crois que vous avez eu raison.

Bruniquel eut le cœur serré. Daniel se condamnait lui-même! Celui-ci reprit :

— J'estime qu'en toutes circonstances, il faut être très soucieux de l'honneur de ses amis.

— Alors, à ma place, vous eussiez agi comme moi?

— Sans hésiter. Vous avez rempli votre devoir, et vous n'êtes pas responsable des conséquences de votre action. Si ce mariage a été rompu, la faute n'en revient pas directement à vous. Le père de la fiancée pouvait fort bien pardonner à son futur gendre le crime dont il n'était pas coupable.

— Certes, mais je ne dois regarder qu'au résultat de ma révélation.

— Qu'importe, si elle vous a été dictée par votre conscience?

Pauvre Daniel! Sa franchise, sa loyauté, de-

venaient des ennemies. Il plaidait contre lui; sa nature droite approuvait par avance la conduite de Bruniquel. Celui-ci s'en voulut d'avoir tendu ce piège au jeune homme, et cependant Daniel ne faisait que répéter ce que lui-même s'était déjà dit.

— Au point de vue général, vous êtes dans le vrai, mon cher capitaine. En est-il de même au point de vue particulier où je me place? Ces deux jeunes gens s'aiment : voici deux cœurs brisés par ma faute.

— Si leur amour est profond et immuable, leur séparation n'aura qu'un temps. Soyez en paix avec votre conscience. Quoi qu'il arrive, on n'a rien à se reprocher lorsqu'on a obéi à sa conscience.

— Vous reconnaîtrez au moins qu'il est bien douloureux de rejeter sur un honnête homme le poids de la faute commise par son père.

Daniel sourit; à Bruniquel l'interrogeant sur une circonstance de sa vie, il avait répondu comme il croyait devoir répondre. La question se plaçait maintenant sur un autre terrain.

— Remarquez, continua-t-il, que vous avez bien voulu me demander d'abord mon avis sur un cas spécial. Je vous ai dit en toute loyauté ce que je pensais. A présent, la conversation dévie; vous vous en prenez à la grande théorie de la responsabilité. Permettez-moi de garder le

silence, car j'ai là-dessus des idées tellement particulières qu'elles vous sembleraient un peu trop paradoxales.

— Pas du tout! répliqua vivement Bruniquel. J'attache la plus grande importance à connaître votre opinion tout entière.

— Eh bien, je vous dirai que j'ai étudié le système de Darwin sur la filiation des êtres, et que j'en ai tiré des conclusions cruelles, mais logiques. L'illustre naturaliste anglais a bouleversé la science un peu à la façon de Cromwell mettant le parlement à la porte. Vous savez qu'il a divisé tout ce qui vit, l'homme, l'animal ou la plante, en deux grandes familles : celle des vaincus, celle des vainqueurs. Telle espèce sera vaincue parce qu'elle est dénuée de moyens de défense, telle autre sera victorieuse parce qu'elle est constituée pour triompher. L'une, faible dès l'origine, a transmis sa faiblesse aux descendants; l'autre, forte, a transmis sa force. Est-ce que nous n'apprenons pas dans la zootechnie que les animaux héritent les uns des autres leurs qualités ou leurs vices? Le petit de l'hyène sera fatalement lâche, le lionceau fatalement brave. Je crois, pour ma part, que ce que la science a reconnu exact au point de vue physique est vrai au point de vue moral. On hérite non-seulement la beauté ou la laideur des formes, mais encore les vertus et les vices. Il y a

bien des chances pour que le fils d'un honnête homme soit un honnête homme, pour que le fils d'un coquin soit un coquin. Le principe héréditaire de la noblesse n'a pas d'autres fondements, et même dans notre bourgeoisie contemporaine, où l'idée d'honorabilité a remplacé l'idée de noblesse, vous ne verrez presque jamais une famille sans reproche s'allier à une famille tarée. C'est injuste, c'est épouvantable; d'accord. Vous ne nierez pas l'évidence. Je vois que ma théorie vous surprend beaucoup ; n'y attachez, si vous voulez, que l'importance d'une fantaisie philosophique originale.

Bruniquel n'était pas seulement surpris. Daniel l'émouvait profondément. Il ne disait pas un mot qui ne fût sa propre condamnation. Le gentilhomme était trop peu versé dans l'histoire naturelle pour connaître bien à fond les théories de Darwin ; il ne songeait pas davantage à suivre le capitaine sur ce terrain bizarre de la filiation des êtres. Il ne retirait de cette conversation que la conséquence humaine, sociale. « Une famille sans reproche ne s'allie pas à une famille tarée. » Et c'était le fils de Coralie qui parlait ainsi !

— Je vous remercie, dit-il à Daniel. Grâce à vous, me voici en paix avec ma conscience.

Ils se quittèrent à la porte de l'officier, et Bruniquel s'en alla rêvant à cette loi mystérieues

qui fait éternellement peser le crime du coupable sur le front de l'innocent. Au général, elle était vraie. L'héritier d'une famille illustre ou simplement honorable a toutes les voies ouvertes devant lui. Il ne rencontre que des protecteurs ou des amis. La société croit facilement à la transmission du talent et des vertus; comme le disait Daniel, la noblesse héréditaire ne s'expliquerait pas autrement. De même, le fils d'un criminel, d'un voleur, se heurte à des obstacles sans cesse renouvelés. « Préjugés! » disent quelques-uns. Bruniquel se demandait si les préjugés ne sont pas des vérités obscurcies qui subsistent à l'état vague dans l'âme des peuples. Cette conversation avec Daniel éveillait en lui des réflexions inattendues. Dans le cas spécial qui le préoccupait, il n'hésitait plus. Il préviendrait Godefroy le jour même; mais, s'il envisageait la question de plus haut, il mesurait la cruauté ironique de la vie. Le fils de Coralie poussé par ses études, par ses croyances philosophiques, à s'exclure de la vertu et de l'honneur! L'antiquaire romprait le mariage d'Édith, et tout serait dit. Daniel ignorerait toujours, heureusement, qui était sa mère; avec ses idées, il souffrirait trop. D'ailleurs, n'était-il pas lui-même la condamnation vivante de ces idées? Tout le monde l'estimait; sa réputation était sans tache : il était généreux, délicat, expansif,

bon, aimant. Coralie, une femme perdue, avait mis au monde un fils digne d'appartenir à une famille illustrée par une longue tradition d'honneur. Il est vrai qu'il pouvait avoir hérité des vertus de son père; mais Bruniquel n'était pas homme à s'enfoncer bien longtemps dans des réflexions d'un ordre aussi spéculatif.

Il avait un devoir à remplir, selon la propre expression de Daniel; c'est ce qu'il voyait de plus clair. Malgré le soleil ardent qui dardait sur le pavé ses rayons implacables, il se promena de long en large dans les allées des Acacias, se demandant comment il aborderait un pareil sujet de conversation. Il est assez difficile d'aller chez quelqu'un et de lui dire : « Vous savez, monsieur, que votre futur gendre est le fils d'une coquine!... » Bruniquel s'apercevait de plus en plus que rien n'est aussi compliqué que de se mêler des affaires des autres. Tout d'abord cela paraît très-simple ; quand on réfléchit, on en arrive presque à trouver que les égoïstes n'ont pas tout à fait tort.

— Ma foi, tant pis! pensa-t-il; ma conscience est en repos, grâce à ce pauvre Daniel; c'est assez m'occuper de moi. Godefroy le prendra mal s'il le veut.

Bruniquel s'arrêta court. En vérité, sa conscience n'était pas chatouilleuse ! Certes, Daniel lui dictait sa conduite mais était-il sûr de ne

pas retirer un profit de tout cela ? Il en revenait tout doucement à ses premiers calculs. Le mariage rompu, il s'ensuivrait fatalement un esclandre, et l'on serait trop heureux de le rencontrer à point, lui, Bruniquel, pour épouser une héritière compromise ! Eh bien ! non, il voulait n'avoir rien à se reprocher. Dès ce moment, il abdiquait tous droits sur la main d'Édith. Il partirait après avoir accompli sa triste mission ; de cette façon, sa conscience n'aurait même plus sujet de bavarder. Restait la manière d'entamer la conversation avec Godefroy. Bruniquel se frappa le front. Il dirait tout à Bonchamp. Comment n'avait-il pas pensé à cela ? C'était si simple !

Le notaire demeurait au centre de la ville. Il occupait une vieille maison. Au rez-de-chaussée, l'étude avec trois pièces sombres, très-hautes, aux fenêtres garnies de treillages, derrière lesquels on apercevait les visages blêmes et ennuyés des clercs. Celui-ci, la plume à l'oreille, compulsait un dossier ; celui-là écrivait avec cette inattention attentive qui est le propre de l'état. Au-dessus de l'étude, au premier, c'était l'appartement particulier de Mᵉ Bonchamp : « un appartement de province ; » comme description, cela suffit. Il faisait sa sieste lorsqu'on lui annonça M. de Bruniquel. Il répéta deux fois le nom du visiteur en se frottant les yeux. Depuis

des années, c'était la première fois que le gentilhomme se présentait chez lui. Ils se voyaient en moyenne six fois par semaine chez Godefroy tous les deux s'en contentaient.

— J'espère, dit-il, en lui tendant la main, que vous avez besoin du notaire, non de l'homme. Est-ce que vous auriez l'intention de devenir propriétaire à Montauban ?

Il lut sur le visage de Bruniquel une résolution fermement arrêtée, et il comprit, avec son flair des hommes et des choses, que le motif de la visite était important. Il poussa deux ou trois « hum ! hum ! » puis, lui indiquant un fauteuil :

— Commencez par vous asseoir, car, si je ne me trompe, notre conversation sera longue. Ne vous étonnez pas de ma perspicacité : habitude de notaire.

— Vous avez deviné, mon cher monsieur, et votre perspicacité, comme vous dites, me met à l'aise pour aborder le sujet délicat dont je veux vous entretenir. Il s'agit du mariage de Mlle Godefroy. D'abord une question : vous savez que j'aime Mlle Édith ?

Me Bonchamp sourit ; le sourire est souvent une réponse. Bruniquel comprit et poursuivit :

— J'espère que vous me connaissez assez pour avoir conçu de l'estime, sinon de l'amitié pour moi. Vous me supposez donc incapable de tout ce qui ressemblerait à une insinuation ? Je

me hâte de vous déclarer qu'en me résolvant à cette démarche j'abdique toutes prétentions à la main de Mlle Godefroy. Les hommes tels que moi veulent bien avertir, non pas dénoncer. Votre filleule ne peut pas épouser le capitaine Daniel.

Bonchamp resta impassible en apparence, mais il n'aurait pas fallu l'examiner bien à fond pour voir son trouble. Une telle phrase prononcée par un tel homme était grave.

— Mme Dubois ne s'appelle pas Mme Dubois. Je l'ai rencontrée jadis dans la vie parisienne sous un autre nom ; elle s'appelait alors Coralie. Vous vous souvenez peut-être de m'en avoir entendu parler ? La fortune que cette femme possède a été ramassée dans la boue ; Daniel n'est pas son neveu, mais son fils. L'amour maternel a refait une vie nouvelle à cette malheureuse ; j'ai reçu ses douloureux aveux, j'ai assisté au drame poignant de cette mère voyant crouler par sa faute le bonheur de son enfant. Depuis plusieurs jours, j'hésite, je me consulte. Mon premier sentiment a été la révolte ; je n'acceptais pas aisément cette idée d'une jeune fille comme Édith épousant le fils de Coralie ; puis l'amour de ces deux enfants m'a donné à réfléchir. J'ai craint de céder à un sentiment intéressé ; j'ai rendu Daniel juge dans sa propre cause, sans lui révéler la vérité ; il s'est condamné lui-même. Je suis venu tout vous dire. Décidez.

Bonchamp était fort pâle. Une pareille révélation le bouleversait. Il ne trouva pas tout d'abord une seule parole à prononcer. Il se leva et se promena avec agitation, les mains derrière le dos, hochant la tête; Coralie et Mme Dubois! Il associait mal ces deux noms. L'idée qu'il se formait d'une courtisane célèbre, d'une fille à la mode, n'était pas du tout celle-là. Puis avec la rapidité qu'acquiert la pensée aux heures critiques, il se rappela la conversation tenue le matin même. Mme Dubois s'était refusée à nommer son notaire, même à donner aucune indication sur sa vie passée. Elle jouait si admirablement son rôle que, sans cette circonstance, il n'eût pas été convaincu par les paroles de Bruniquel. En effet, elle n'avait produit ou promis de produire qu'une seule pièce, l'acte de décès de son mari. Ce sont des faux qu'il est facile de commettre. A tout le reste, elle opposait des réponses dilatoires. Il se souvint du trouble de Mme Dubois à propos du testament de son père. Là encore elle s'était empressée de répondre que c'était impossible. Il devina les secrètes terreurs de cette femme.

— Je vous remercie, au nom de Godefroy et au mien, mon cher monsieur de Bruniquel, dit-il enfin. Je comprends tout ce qu'une pareille démarche a eu de pénible pour vous. Une seule question : qu'a-t-elle fait en vous reconnaissant?

Bruniquel raconta au notaire tout ce qui s'était passé depuis cette soirée où Coralie s'évanouissait à son entrée dans le salon; comment elle était venue chez lui, la nuit, le supplier de se taire au nom du bonheur de son fils. Bonchamp écoutait terrifié. Sans la présence de Bruniquel à Montauban, Édith devenait la belle-fille d'une Coralie. Les difficultés même soulevées le matin à propos du contrat n'eussent pas été un empêchement. Une femme comme celle-là était de taille à tout aplanir. Je ne répondrais pas que le notaire ne fût pas très-vexé de s'être laissé prendre à ces pièges. Coralie lui avait plu, et beaucoup. Cette fois sa fameuse perspicacité était bien en défaut.

— Et Daniel, croyez-vous qu'il se doute de quelque chose?

— Le malheureux! Je me demande s'il survivra à la découverte d'un pareil secret.

Bonchamp entrevit alors les désastres qui allaient s'accumuler. D'abord et avant tout, le mariage d'Édith était impossible; la jeune fille souffrirait d'autant plus qu'on ne pourrait pas lui dire pourquoi elle ne devait plus épouser Daniel. Le notaire connaissait la nature ardente et calme en même temps de sa filleule. Elle avait donné son cœur; elle ne le reprendrait pas. Est-ce que l'amour raisonne? Est-ce que la passion discute? Toutes les phrases qu'on

lui débiterait ne l'empêcheraient pas de souffrir, puisqu'elle aimait. Qui sait même si elle accepterait d'être séparée de son fiancé? Autant de graves problèmes qui se posaient. La première chose à faire, c'était d'avertir Godefroy; tous les deux aviseraient ensuite.

— Merci, encore une fois, cher monsieur. J'avoue que votre révélation me trouble singulièrement. Vous avez agi en galant homme; à notre tour d'agir en honnêtes gens. Je crains bien que nous n'évitions pas un scandale qui me paraît, hélas! inévitable. Enfin, Dieu nous assiste!

VII

Coralie commençait son expiation. Depuis le départ de Godefroy et de Bonchamp, elle se demandait comment elle pourrait satisfaire aux demandes du notaire. Cette femme se trouvait prise dans ses mensonges, embarrassée dans ses ruses, comme un oiseau qui a donné tête baissée dans les filets. Elle ignorait qu'à l'heure même où elle cherchait à mentir et à ruser encore, la situation se dénouait brutalement.

Elle attendait Daniel pour le déjeuner. Assise sous les arbres au fond du jardin, elle réfléchissait. Comment se procurer la copie d'un testament qui n'existait pas? Elle eut le pressentiment que son édifice allait crouler, et la pensée lui vint, cette pensée atroce, que Daniel apprendrait tout peut-être. Cette seule idée l'affolait. Si elle ne faisait pas ce que le notaire voulait,

Godefroy reprendrait sa parole, il faudrait donner une explication à Daniel; laquelle? Le jeune homme irait sans doute au fond des choses. Elle le vit revenir de sa promenade matinale, un rayon dans les yeux, la joie sur le front : l'amour mettait sur son visage l'expression radieuse du bonheur complet. On devinait en lui un ravissement contenu.

— Il faut que je t'embrasse, lui dit-il gaîment; je suis trop heureux. Elle m'aime! Croirais-tu que je me répète ces trois mots toutes les minutes, comme si toutes les minutes je m'apercevais de quelque chose de nouveau? Il est étrange que l'homme qui accepte si facilement une douleur ait tant de peine à s'accoutumer au bonheur. Je ne suis pas encore habitué au mien. Par moments, je me mordrais volontiers le doigt, comme ce héros du conte arabe, pour être bien sûr que je ne suis pas endormi. C'est que chaque jour je lui découvre une qualité nouvelle; chaque jour je m'aperçois un peu plus combien elle mérite d'être adorée. Je fais, pour ainsi dire, un voyage d'exploration dans cette âme.

— Ah! je suis bien oubliée, moi, dans tout cela!

Daniel prit la tête de Coralie entre ses mains et l'embrassa à pleines lèvres.

— Toi! Je serais plus qu'un ingrat si je t'ou-

bliais jamais. Tu crois donc que le bonheur présent efface le bonheur passé? Je m'imagine, au contraire, que mon amour pour Édith ne peut qu'augmenter ma reconnaissance et ma tendresse pour toi. N'est-ce pas à toi que je dois de l'épouser aujourd'hui? Sans les soins de toute espèce que tu m'as prodigués, je ne serais qu'un pauvre bâtard bien dédaigné dont ne voudrait aucune famille. Tu as été tout pour moi; mon père, ma mère, mon amie, même mon homme d'affaires! J'ai souvent songé à tout cela, et je me suis dit qu'il fallait que ta tendresse eût été bien grande, puisqu'elle a rempli tant de places vides!

Coralie se laissa aller à l'exubérante joie de son fils; elle chassa ses tristes pressentiments. Elle sortirait victorieuse des difficultés qu'on lui suscitait. Après tout, ce n'était pas impossible. Ils déjeunèrent gaîment en face l'un de l'autre; la conversation roula presque uniquement sur Édith : quel autre sujet aurait pu intéresser Daniel? Il raconta avec verve cette apparition quasi ridicule de Claude Morisseau sortant du bouquet de bois et se roulant d'admiration devant son propre tableau. Coralie riait de bon cœur, lorsque son fils ajouta :

— A propos, j'ai rencontré aussi M. de Bruniquel.

Le rire se glaça; elle eut un battement de

cœur. Daniel reprit sur le même ton enjoué, et continua son récit; il dit comment Bruniquel l'avait abordé le premier, et très-courtoisement s'était plu à lui demander un conseil, comme pour bien lui montrer que leur rivalité passée ne devait pas empêcher de bons rapports d'exister entre eux à l'avenir. Il fallut à Coralie toute son énergie, toute sa présence d'esprit pour cacher à son fils l'émotion qui la poignait. Elle dit, avec une affectation d'indifférence :

— Quel conseil t'a-t-il donc demandé?

Daniel résuma sa conversation avec M. de Bruniquel; à mesure qu'il parlait, l'émotion de Coralie se changeait en épouvante. Elle comprenait! Elle comprenait les scrupules de conscience du gentilhomme et comment il essayait de s'y soustraire en invoquant la décision de Daniel qu'il rendait juge de sa propre cause. Sa pâleur était si grande que Daniel s'inquiéta:

— Décidément, tu ne te portes pas bien, dit-il en se levant.

Elle prétexta la chaleur très-forte de la journée; ce n'était rien, un malaise subit qui n'aurait pas de suites. Elle ne voulait pas que Daniel se préoccupât : il devait se rappeler que quelques jours auparavant elle s'était trouvée mal chez les Godefroy. Elle parvint à écarter toute idée de rapprochement entre son trouble évident et le récit de Daniel. Elle conserva son

sourire calme, son visage serein ; mais quand elle fut seule dans sa chambre, loin des regards de son fils, un changement effrayant se fit en elle. Son visage pâle devint livide ; elle fut prise de tremblements nerveux, et enfin elle fondit en larmes. L'espérance de sa vie s'évanouissait. C'était fini, bien fini. Bruniquel allait parler. S'il avait été invisible pendant quelques jours, c'est qu'il réfléchissait. Elle ne pouvait plus douter. Le récit de Daniel lui était un sûr garant de la résolution du gentilhomme. Que pouvait-elle tenter ? Rien. Courir chez Bruniquel, essayer de l'attendrir ? Que lui dirait-elle qu'elle ne lui eût déjà dit ? Qui sait même s'il n'avait pas déjà parlé ? Elle se voyait sans ressources, sans moyens de défense. Elle s'était enfermée pour être seule. Elle tressaillait au moindre bruit qui retentissait dans la maison. L'heure s'écoulait sans qu'elle osât se décider à rien. Volonté, courage, énergie, n'existaient plus ; ainsi de la créature qui, après avoir beaucoup lutté, se résigne, vaincue.

Pendant ce temps-là, de bien autres événements s'accomplissaient rue Corail. Bruniquel parti, le notaire n'hésita par une minute ; il courut chez Godefroy, pour lui tout révéler. L'antiquaire était dans le ravissement ; il venait d'acheter un casque « ayant sûrement appartenu à un légionnaire romain. » C'était un in-

forme morceau de cuir, d'une malpropreté repoussante, et d'une origine plus que suspecte.

— Arrive! s'écria Godefroy avec triomphe dès qu'il aperçut son ami. Vois-tu ça? C'est le *galea* des Romains. Regarde : voici encore la trace du cimier où on attachait l'aigrette de plumes ou la crinière de cheval. Quelle merveilleuse trouvaille!

Bonchamp aurait pu répondre que depuis Camille les Romains se servaient de casques en fer, nommés *cassis*; que, par conséquent, il y avait beaucoup de chances pour que son morceau de cuir n'eût pas l'origine qu'il lui attribuait; mais en ce moment le notaire n'était pas plus disposé à la raillerie qu'à la discussion. Il envoya carrément promener le galea, le cassis, Camille et les Volsques, et, tout chaud, raconta ce qui se passait.

Un homme auquel on applique un vigoureux coup de bâton commence par crier; après quoi il se frotte les membres pour bien s'assurer qu'il n'a rien de brisé. Les coups de bâton qu'on reçoit au moral produisent un effet opposé : on se frotte d'abord, on crie après. Godefroy tomba sur un fauteuil, anéanti. Daniel, cette perle des gendres, était le fils d'une Coralie! Après quoi il éprouva la plus violente colère qu'il eût jamais ressentie. Sans l'autorité de Bonchamp, il se

serait livré à des actes extrêmes ; il voulait appeler Césarine et Édith, leur déclarer que Daniel était un misérable et leur signifier qu'à l'avenir... Le notaire eut toutes les peines du monde à lui démontrer que le tapage ne prouve jamais rien, que le capitaine n'était pas responsable de ce qui arrivait, puisqu'il ignorait tout, enfin que le mieux était de rompre le mariage en douceur et sans bruit.

— Édith ne peut plus l'épouser, dit-il en achevant ; ceci n'est pas sujet à discussion. Maintenant, avant tout, évite le scandale qui éclatera sûrement.

Le scandale ! ces deux mots suffirent à réveiller l'exaspération de Godefroy. Ainsi sa fille serait compromise ; il y aurait autour d'elle tout ce bruit que suscite un mariage manqué. Daniel avait été le point de mire de toutes les mères possédant une fille à établir ; la jalousie aidant, on se ferait un méchant plaisir de glisser quelques-unes de ces petites insinuations qui, par leur perfidie même, ont une apparence de vérité. Le visage rouge, le geste brusque, il prit son chapeau et se précipita au dehors. Bonchamp essaya de le contenir.

— Ah ! laisse-moi tranquille, à la fin ! Je n'en voulais pas, moi, de ce garçon ; j'avais la vague intuition qu'il nous arriverait quelque chose de désagréable ! Mais vous avez tous poussé à la

roue ! C'était à qui chanterait le plus haut ses vertus et son mérite !

— Godefroy, je t'en supplie, calme toi...

— Me calmer ! Tu le prends bien à ton aise. Laisse-moi, ou je me fâche !

Et il partit tout courant, décidé à mener les choses bon train. A sa colère, se mêlait une très sincère indignation, dont nul ne pouvait railler la loyauté. Cet honnête homme se révoltait à la seule idée de l'alliance qui avait failli se contracter. Le fils d'une Coralie apportant à sa fille, à lui, Godefroy, une fortune honteuse ! L'exaspération de ce bourgeois prenait sa source dans un sentiment très noble qui en effaçait le ridicule. Il voulait tout uniment aller droit à cette femme et la traiter comme elle le méritait. Il arriva rue Ingres dans un tel état que le domestique de Daniel fut épouvanté :

— Où est Mme Dubois ? dit Godefroy.

— Mais, monsieur...

— Où est Mme Dubois ? Je veux lui parler tout de suite ! tout de suite, vous comprenez ? Faites-moi donc le plaisir d'aller la chercher, et plus vite que ça !

Le domestique hésitait, interloqué, lorsque la porte s'ouvrit et Coralie parut. Elle avait entendu l'arrivée furibonde de l'antiquaire, elle qui guettait le moindre bruit. Avant tout, elle voulait prévenir une révélation à son fils. Elle s'arma

de courage et descendit. Mais Daniel avait tout entendu, lui aussi; il entra dans le salon avant qu'un mot n'eût été échangé entre sa mère et Godefroy.

Il y eut un moment de silence. Les trois acteurs de ce drame se regardaient avec des sentiments opposés. Le seul ignorant de la terrible gravité des choses, Daniel, se demandait pourquoi cet homme, relativement bon, paisible à coup sûr, se présentait dans sa maison avec des apparences furieuses. Godefroy lui-même, en dépit de sa colère, ne savait trop comment entamer le débat. Instinctivement, il sentait que devant le fils il devait mesurer son langage et atténuer son indignation.

— Monsieur, dit-il enfin, je viens remplir une triste mission; un mariage entre ma fille et vous n'est plus possible, et je vous prie de me rendre ma parole.

Bien qu'il s'efforcât de mettre des formes à sa déclaration, Godefroy parlait d'un ton bref, dur, saccadé. Tout d'abord, Daniel ne comprit pas pourquoi son mariage devenait brusquement impossible. Puis, sans chercher plus longtemps à trouver ce motif qui lui échappait, il ne retint des paroles de l'antiquaire que la résolution qu'elles indiquaient. Il perdrait Édith! Cette seule pensée le désola; sa figure exprima une telle douleur, que Godefroy fut ému. Après tout,

ce garçon n'était pas coupable ; en même temps, Coralie le regarda avec une telle angoisse, qu'il n'eut pas le courage de leur jeter cruellement la vérité au visage. Le silence pénible qui régnait ne pouvait pas durer bien longtemps. Si de ces trois personnages deux connaissaient la vérité, le troisième ignorait tout ; il exigerait une explication. Daniel se tourna vers sa mère qui balbutia :

— Ce matin, au sujet de la rédaction de ton contrat de mariage, M. Godefroy, M. Bonchamp et moi, nous nous sommes trouvés en désaccord sur un point très important.

C'était la branche tendue à l'homme qui se noie ; Daniel dit naïvement :

— Quel qu'il soit, je te supplie de céder ! Tout mon bonheur en dépend.

— Madame votre tante croirait devoir céder que ma résolution ne serait modifiée en rien, repartit Godefroy. Je vous le répète, j'ai le regret de vous redemander ma parole.

— Il est impossible que vous ne reveniez pas sur cette résolution, reprit Daniel d'une voix très-émue. Je devine que vous l'avez prise après l'entrevue de ce matin. Sans doute ma tante aura prononcé quelques mots qui vous auront blessé. Je puis vous affirmer, monsieur, que c'est bien à son insu ; sinon elle m'aurait parlé de cette difficulté inattendue, lorsque je suis rentré.

Coralie passa rapidement entre son fils et Godefroy. Elle aussi entrevoyait une chance de salut.

— Je ne t'ai rien avoué afin de ne pas t'inquiéter, dit-elle. Il s'est élevé entre ces messieurs et moi un différend assez grave. J'espérais qu'il s'aplanirait de lui-même. Je vois maintenant que c'est impossible et qu'il n'y faut pas songer. C'est moi, mon cher enfant, qui te supplie de renoncer à ce mariage.

— Ne pas épouser Édith ! Comment as-tu pu espérer que j'y consentirais? Pour que tu me parles ainsi, il faut en effet que ce différend ait une importance capitale. Tu comprendras que je ne veuille pas l'ignorer, puisque le bonheur de ma vie est en jeu, et je vous supplie tous les deux de me le faire connaître.

— C'est inutile, monsieur Daniel, poursuivit Godefroy. Vous semblez croire qu'il s'agit seulement d'un de ces empêchements qui disparaissent à un moment quelconque. L'obstacle dressé entre ma fille et vous est au contraire de ceux qu'on ne renverse pas. Ne sollicitez pas une explication qu'il serait pénible à moi de donner et à vous d'entendre. Brisons là. Cela vaut mieux.

La question prenait pour Daniel des proportions imprévues, il se sentit en face d'une catastrophe quasi mystérieuse. Ce mystère, Gode-

froy et sa tante semblaient d'accord pour ne pas l'éclaircir.

— Ainsi, s'écria-t-il, vous me refusez absolument la main d'Édith?

— Oui.

Ce mot tomba sur Daniel comme une massue.

— Et rien ne vous fera revenir sur votre décision?

— Rien.

Il chancela. Les réponses nettes de l'antiquaire indiquaient une résolution vigoureusement arrêtée. Le jeune homme réfléchit une minute, puis, le regardant en face, il dit ce simple mot :

— Pourquoi?

Et comme Godefroy ne répondait que par un geste d'impatience, Daniel reprit :

— Oui, pourquoi? Comment! je vous avoue toute la vérité, je vous demande la main de votre fille, vous me l'accordez, vous me laissez le temps de m'habituer à mon bonheur, et au moment où je m'y attends le moins, quand je suis en pleine joie, vous brisez cruellement mon espoir! Un homme tel que vous n'agit pas ainsi sans en avoir le droit. C'est pourquoi je vous interroge, c'est pourquoi je vous supplie de me répondre. J'aime Édith; elle m'aime; nous ne pouvons désormais être heureux que l'un par l'autre, et ce serait pour une misérable question d'intérêt...

— Je n'ai pas dit que ce fût une question d'intérêt.

Le débat changeait de face. Daniel s'agitait dans le vide. L'angoisse le prenait :

— Alors, monsieur, je ne comprends plus. Une seule chose reste claire pour moi : votre refus. Quant à la cause qui l'a dicté, elle m'échappe. Ce n'est pas une question d'argent, vous venez de me le dire; ce ne peut être ma naissance illégitime, puisque je vous l'ai avouée.

— Soit; c'est cette bâtardise qui est l'obstacle. J'ai changé d'avis.

— On ne change pas d'avis si promptement quand le bonheur de deux êtres est en jeu! Avez-vous eu peur soudainement des commérages de la province? En ce cas, monsieur, permettez-moi de croire que votre opinion première reprendra le dessus, que vous regretterez vos paroles, que vous réfléchirez.

— Jamais!

Godefroy prononça ce mot avec une telle énergie, que Daniel perdit tout espoir. Sa douleur se raviva, plus cruelle. En un tableau rapide, il revit ses longues journées de bonheur, de joie et d'amour; il revit sa promenade du matin avec Édith; comment était-ce déjà si loin ce qui était si près! Il aurait peut-être plié sous son désespoir, s'il n'eût deviné soudainement une partie de la vérité. Il comprit que le

refus violent de Godefroy cachait un outrage : il eut le sentiment de l'affront brutal qu'on lui infligeait; il pressentit une infamie quelconque. Il existait un mystère qu'on voulait l'empêcher de sonder, et sa tante voyait clair dans cette obscurité qu'on épaississait volontairement autour de lui; il lui suffisait, pour en être sûr, de regarder Coralie, debout, immobile, muette, blanche.

— Voyons, monsieur, reprit-il, raisonnons froidement. Pour vous emporter ainsi, vous avez dû être surexcité par un événement ou par un homme. M'a-t-on calomnié auprès de vous? Je vous adjure de me l'apprendre. Suis-je victime d'une accusation mensongère? Dites-moi laquelle?

— Vous vous trompez; personne ne vous a calomnié, personne ne vous a accusé.

— Alors, répliqua Daniel avec fermeté, vous me forcez à exiger l'explication catégorique que je me bornais à solliciter. Ma dignité est atteinte, car j'estime qu'on ne repousse un homme tel que moi que si son honneur est entaché!

— Je ne dis pas cela, mais...

— Vous ne le dites pas, mais vous le pensez! En vérité, je deviens fou! Je vous somme de vous expliquer.

— Ah! vous le prenez sur un ton!...

— Sur le ton qui convient à un homme dont on suspecte l'honneur!

La colère de Godefroy se réveillait peu à peu. Il aurait voulu ne rien révéler à Daniel, éviter au fils l'atroce souffrance qui l'attendait; mais devant l'attitude presque menaçante du capitaine, l'irritation de l'antiquaire domina son désir.

— Vous me feriez sortir de mon caractère, à la fin! s'écria-t-il violemment. Si je ne parle pas, monsieur, c'est que je ne peux parler, c'est qu'il est certaines choses que je voudrais vous taire!

— Mais vous ne voyez donc pas que je ne me contiens plus! Après cet aveu, vous n'avez plus le droit de garder le silence. Je vous somme de me répondre comme un honnête homme doit répondre à un honnête homme! C'est une question d'honneur qui me sépare d'Édith?

— Oui.

Daniel baissa la tête : le malheureux défaillait. Il ajouta :

— Une tare sur moi?

— Oui.

— Laquelle?

— Eh! monsieur, vous êtes là à me soutirer les mots les uns après les autres... Je ne sais que faire, moi. Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire, à savoir que je reprenais ma

parole et ne pouvais plus vous donner ma fille.

— Soit; mais cela ne me suffit pas. Vous osez affirmer que mon honneur est entaché!

— Oui, monsieur, j'ose l'affirmer. Si vous ne me croyez pas, interrogez votre... votre tante. C'est elle qui doit vous répondre, non pas moi!

Et sans attendre une nouvelle réplique de Daniel, Godefroy sortit brusquement, laissant en face l'un de l'autre ces deux êtres si étroitement liés, la mère obligée de révéler sa honte à son fils obligé de l'entendre!

Coralie était toujours là, sombre, muette. Ses yeux seuls vivaient dans sa figure blanche. C'était la fin. Elle touchait à l'épouvantable catastrophe. Pourquoi eût-elle essayé de résister encore? Tous ses efforts auraient été vains. Elle ne pouvait pas se soustraire à l'effrayante explication. Il fallait qu'elle satisfît la dignité de son fils qu'on outrageait. Elle aperçut comme dans un éclair sa vie entière de désordres et de hontes; elle mesura ses infamies; l'abjection de son existence lui apparut. Et elle allait se confesser à Daniel! Impossible de fuir. Elle était acculée. Jamais créature humaine ne souhaita plus ardemment la mort. Elle aurait voulu que la foudre l'écrasât, que la terre s'entr'ouvrît pour l'engloutir et l'arracher à ce supplice!

— Ma chérie, balbutia Daniel à voix basse, est-ce vrai ce qu'a dit cet homme? Est-ce vrai

que c'est à toi de me répondre, de me révéler...

— Oui.

— Il ment, n'est-ce pas? Il ment... ou on l'a trompé?

— Non. Tu ne peux pas épouser Édith. L'obstacle est invincible. Tu souffriras beaucoup dans les premiers temps, mais tu te consoleras par l'oubli; l'oubli vient toujours.

— Toi aussi tu parles de cette façon! C'est donc réel? Je suis donc déshonoré? Tu courbes le front, tu ne réponds rien? Je suis déshonoré! moi! Comment? par qui?

Coralie eut un frisson. Elle dit d'un ton rauque :

— Par ta mère.

Daniel recula, épouvanté. La moitié du voile se déchirait. Cependant il ne comprenait pas encore. Il répéta machinalement, comme un homme égaré :

— Par ma mère?

— M. Bonchamp, M. Godefroy, ont découvert le secret redoutable que j'espérais cacher à tout le monde, même à toi.

— Quel secret? En vérité, tes réticences me tuent. Parle!

— Je t'ai menti, je ne pouvais pas faire autrement. Ta mère n'est pas morte en te mettant au monde. Elle a eu une existence honteuse : c'était une femme perdue.

Un lourd silence régnait. Daniel était sans voix, écrasé sous la révélation. Les paroles de sa tante sonnaient lugubrement à ses oreilles. Coralie n'avait pas bougé de place : il lui semblait qu'elle s'arrachait le cœur de la poitrine. Et pourtant une vague espérance luisait : si elle pouvait lui persuader que sa mère était morte en effet! Le jeune homme s'assit, anéanti, la tête baissée, l'œil sans regard, le cerveau sans idées. Il était le fils d'une femme perdue! Cette pensée intolérable lui rongeait le cœur; brusquement, il se leva, fit quelques pas en chancelant, puis il prit les deux mains de sa tante, et avec une violence contenue :

— Tu as cru devoir me cacher la vérité jusqu'à présent, peut-être as-tu bien fait. Je ne veux pas discuter ton silence, seule ta tendresse pour moi a pu te dicter tes pieux mensonges; mais tu comprends que je dois tout savoir. Si tu te taisais, je m'adresserais à d'autres; au besoin, je forcerais M. Godefroy à parler. Il vaut mieux que ce soit toi qui parles que des indifférents ou des ennemis. Comment se nommait ma mère? Qu'a-t-elle fait? Qu'est-elle devenue?

— Un mot t'apprendra tout. Elle s'appelait Coralie.

Daniel resta le bras tendu, immobile. Non-seulement sa mère avait eu une existence hon-

teuse, mais encore c'était une fille de joie qu'on paie, qu'on achète comme une bête de somme. Brutalement il comprit la source de sa fortune. Son honneur eut des nausées. Il s'écria violemment :

— Je suis le fils de cette drôlesse, moi !

Ce fut le dernier coup. Le mot foudroya Coralie. Elle tomba agenouillée, la poitrine soulevée par les sanglots Alors le voile se déchira entièrement, Daniel comprit tout. Il dit très-bas :

— C'est toi qui es ma mère, c'est toi qui es Coralie.

Elle ne répondit même pas. A quoi bon! Nier, mentir encore? c'était impossible. Daniel la regardait; elle l'avait élevé; il revoyait le jour où elle était venue s'asseoir à son chevet, lorsqu'il était malade, longtemps auparavant. Jusqu'alors, il la connaissait à peine. Il se savait seulement orphelin, n'ayant d'autres parents que sa tante. Elle payait exactement sa pension et lui envoyait de l'argent; leurs rapports se bornaient là. Une fièvre cérébrale compliquée d'une angine couenneuse le prit; on le coucha, et on écrivit à cette tante. Elle arriva le surlendemain. Pendant trois semaines, elle l'avait veillé avec un dévoûment acharné, le disputant à la mort. Que de fois, au sortir de son délire, il s'était éveillé sur la poitrine de cette femme qui le

serrait étroitement pour mieux le garder ! Daniel se rappelait tout cela. Il apercevait, de loin, dans la pénombre du souvenir, ce long dortoir de collège, avec ses rideaux blancs aux franges rouges, puis sa pensée suivait le cours des ans. A dater de sa guérison, elle ne voulut plus le quitter. Elle partit pour Paris, lui disant : « J'ai des affaires à régler, mais ce ne sera pas long ; je reviendrai bientôt. » En effet, elle revint bientôt. Elle s'installait en Auvergne, près de lui ; elle se dévouait à son bonheur ; elle exaltait son courage aux heures de succès, et le relevait aux heures de défaillance. Depuis lors, il n'avait pas eu une joie ou une douleur qui ne leur fussent communes. La guerre déclarée, elle ne versa pas une larme, elle lui dit : « Pars, et fais ton devoir ! » Après la capture de Metz, ce devoir était rempli. Il pouvait s'en aller en Allemagne comme les autres, elle fut la première à lui écrire : « Tu as eu raison de t'évader. Retourne te battre. » Dans ses lettres, jamais une plainte, jamais une terreur ; elle ne voulait pas que rien le détournât de sa mission héroïque. Et cette femme qu'il mettait si haut s'appelait Coralie ! Elle avait vécu du désordre ; c'était une fille célèbre, une de celles que les débauchés se montrent du doigt en riant ! M. de Bruniquel parlait encore d'elle quelques jours auparavant ; elle avait été

sa maîtresse, à lui et à bien d'autres. Il la regardait, agenouillée dans sa prostration; il se sentit juge; il pesa dans sa conscience le bien et le mal, et ses larmes coulèrent. Il s'approcha d'elle, et simplement, doucement, il lui dit :

— Tu es ma mère. Relève-toi.

Elle se releva d'un bond; elle le regarda à son tour ; elle murmura :

— Daniel...

— Quoique tu aies fait, reprit-il, je suis forcé de t'absoudre.

Une folle joie anima les traits de Coralie. Elle craignit d'avoir mal entendu; elle lui demanda timidement, ayant peur de sa réponse :

— Tu ne me maudis pas !

Daniel sourit, de ce sourire navré des êtres qui se résignent :

— Je ne peux pas te maudire, puisque je suis ton fils... Tu n'es pas une femme pour moi, tu es la *mère*, l'être sacré qui a pris soin de mon enfance, qui m'a élevé, qui m'a aimé, moi qui étais seul au monde. Que d'autres t'accablent; moi, je te pardonne. Que d'autres te méprisent; moi, je te respecte. J'en ai le droit, puisque tu as brisé mon bonheur à jamais. Mais j'estime que, m'ayant donné la vie, tu peux bien la reprendre.

— C'est vrai? c'est vrai? Tu me pardonnes?

Gravement, il répondit :

— Je fais mieux que de te pardonner : j'oublie.

Elle osa le saisir entre ses bras ; elle osa le couvrir de baisers.

— Tu es bon, tu es grand, tu es noble, tu es clément comme Dieu ! Et je te condamne à la souffrance ! Et tu l'as dit toi-même, je brise ton bonheur ! Ah ! si tu voyais le martyre que j'endure !...

— Je le vois, mais sois courageuse comme je suis fort. Tu comprends que nous sommes en face d'une redoutable aventure. Je laisse de côté, pour l'instant, ce que dira le monde et ce qu'il pourra penser, afin de ne songer qu'à notre situation présente. J'adore Édith ; elle m'aime, et je la perds pour toujours. C'est non-seulement ma naissance qui me sépare d'elle, mais encore ma pauvreté, car tu te doutes bien que ni toi, ni moi nous ne pouvons garder notre fortune. Il est inutile que tu me répondes, je sais d'avance que tu acceptes. Sache bien cependant qu'à partir de cette heure, une existence nouvelle commence pour nous deux. Après ton aveu, je n'ai pas à t'interroger ; de ton passé, je ne veux, je ne dois savoir qu'une chose...

Il s'arrêta, comme s'il lui fallait faire une provision de courage, puis :

— Qui estmon père ?

Coralie se tut. Daniel lut dans ses yeux. Il éclata en sanglots, meurtri de nouveau par cette honte nouvelle.

— Elle ne sait même pas !

Coralie se dressa, l'œil plein d'éclairs, assoiffée de sacrifice :

— Je refuse ton pardon ! Renie-moi, chasse-moi, je suis une misérable ! Il serait odieux que l'existence d'un homme d'honneur tel que toi fût brisée par une Coralie ! Tout à l'heure, quand j'étais agenouillée, je sentais ton regard peser sur moi, je devinais tes pensées. Tu as mesuré ce que j'avais fait de bien et ce que j'avais fait de mal. Tu t'es souvenu de ma tendresse, et tu m'as pardonné... Tu crois que je t'ai aimé tout de suite ? Ce n'est pas vrai. Je n'ai même pas eu cette vertu. Quand tu es né, je t'ai mis en nourrice, au hasard, comme tu étais venu. Et j'allais te voir, une fois, deux fois par an, quand je m'ennuyais, comme j'aurais fait une partie de campagne ! Mais tu ne peux pas te rappeler, tu étais trop petit. Tu as grandi, tu devenais beau, je t'ai mis au collège pour me débarrasser de toi. Un jour on me dit que tu étais intelligent, cela m'a fait plaisir ; je t'ai aimé parce que tu flattais mon orgueil : la courtisane se retrouvait sous la mère ! Je n'ai changé que plus tard, quand je t'ai vu le premier de tous par l'intelligence, par le travail, par le succès. T'imagines-

tu par hasard que tu me doives quelque chose? C'est moi qui te dois tout. D'habitude c'est la mère qui met de nobles sentiments dans l'âme de son fils : c'est toi au contraire qui mettais lentement comme une vague idée d'honneur dans la mienne. Plus je pensais, plus je rougissais de moi. J'aurais voulu te ressembler puisque par bonheur tu ne me ressemblais pas. J'aurais voulu me recréer à ton image. C'était impossible, l'habitude du mal est un cancer qu'on ne guérit pas. En vain je me suis retirée au fond de l'Auvergne. Quelques années de retraite n'effacent pas toute une vie infâme. Tu sais tout : décide. Tu te trompais tout à l'heure quand, après avoir jeté le bien et le mal dans la balance, tu faisais pencher le plateau en ma faveur. Ce n'est pas ta justice qui a prononcé, c'est ta reconnaissance. Je la répudie, j'en suis indigne. La seule grâce que je te demande, c'est de me maudire, de me chasser, de me renier, et de continuer ta route comme si je n'existais pas!

Rien ne saurait peindre l'âpreté qu'elle mettait à s'accuser elle-même. C'est qu'elle ne luttait plus pour elle, elle luttait pour son fils. Elle sentait tout ce que le noble pardon de Daniel lui coûterait à l'avenir, elle serait un boulet rivé au pied du malheureux. Elle aurait voulu qu'il la repoussât avec dégoût. Le jeune homme sourit encore, et fermement :

— Je te répète ce que je t'ai dit. Tu ne me quitteras jamais.

— Rien ne te lie à moi!...

— Tu te trompes. Il y a mon sang. Malheur au fils qui frappe le ventre qui l'a porté!

— Daniel, Daniel, je ne veux pas de ton sacrifice. Je suis le seul obstacle à ton bonheur. Quoi que tu penses, aucun lien légal n'existe entre nous. Si tu me renies, si tu dis : « Je ne connais pas cette femme, » tu peux épouser Édith, puisque tu ne portes pas mon nom.

Il la regarda longuement, et avec une douceur infinie

— C'est vrai, je ne porte pas ton nom; eh bien! je te donne le mien. Tu ne m'as pas reconnu à ma naissance, mais tu es ma mère et tu m'as aimé : aussi, je te légitime. Embrasse-moi.

Elle jeta un grand cri et tomba dans les bras de son fils, vaincue par cette bonté surhumaine, par la résignation de ce sacrifice sublime. Il se dégagea doucement de cette étreinte en disant à voix basse

— Laisse-moi, je me sens défaillir.

Son énergie, sa force, étaient à bout En présence de Coralie, il ne voulait plus pleurer; il avait cette délicatesse exquise de ne pas lui laisser voir son désespoir et sa honte. Il sortit, ayant toujours sur les lèvres son sourire rési-

gné, mais à peine dehors, il s'enfuit, affolé, brisé, éperdu.

VIII

Où allait-il? Il ne savait. Devant sa mère, il s'était contenu. Le noble pardon tombé de ses lèvres ne pesait pas à sa conscience. Il ne regrettait pas d'avoir été bon et généreux ; mais en lui-même une honte douloureuse s'éveillait. Toute sa vie était brisée; il n'épousait plus Édith, il avait pour mère une Coralie, une fille perdue, une « drôlesse! » Il était de lui, ce mot féroce. Le malheureux traversa le faubourg de Ville-Neuve et entra dans la campagne. Plusieurs personnes le rencontrèrent et regardèrent avec stupeur ce visage livide, ces yeux égarés, cette démarche chancelante. Daniel cherchait à voir clair dans son âme : tout lui paraissait trouble. S'il pouvait calmer l'ardente fièvre qui le consumait! Il eut conscience de son état moral ; son cerveau affolé, ses nerfs surexcités ne lui permettaient plus de raisonner. Et cependant il sentait l'impérieuse nécessité du sang-

froid. Un homme frappé par une pareille catastrophe doit réfléchir au courant nouveau de sa vie; il espéra que la fatigue dompterait ses nerfs, que la fraicheur du soir apaiserait son cerveau. Il s'interdit de penser; il marcha, le front haut, chassant les idées sombres qui le hantaient, s'imposant de contempler le paysage, essayant d'oublier pendant une heure. Par instants, le sentiment de la réalité le reprenait, le souvenir doux et cruel d'Édith rentrait en lui; l'infortuné retenait un sanglot et continuait sa route. Il avait besoin de solitude. Il voulait être seul avec sa souffrance afin d'avoir l'amère jouissance de la disséquer mieux à son aise.

Il alla ainsi pendant trois grandes heures, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât fatigué par cette course violente. Il était loin de Montauban; la soirée avançait, l'air plus frais baignait son front trempé de sueur. Daniel, épuisé, se laissa tomber sur le rebord d'un fossé. Cette marche rapide lui faisait du bien; une sorte d'apaisement était en lui; sa force physique le trahissait, mais le sang, circulant plus vivement dans ses veines, lui redonnait la force morale. Il croisa les bras, regarda devant lui, et là, en pleine nature, loin des hommes, il se répéta : « Raisonnons froidement : je suis le fils de Coralie; que dois-je faire? »

Il ne se trompait pas : le calme de la plaine boisée, l'air libre des champs, la tranquillité du ciel bleu, agirent sur lui. Sa fièvre diminua, et il envisagea résolûment sa situation nouvelle. C'était l'heure paisible où le soleil décline, drapant de son manteau rouge l'immobile horizon; de l'autre côté de la route se dressait un bois de chênes où le gui poussait entrelacé aux branches : dans le pré, un laboureur piquait, vers la ferme, un grand bœuf au flanc solide, dont le regard luisant semblait réfléchir; au fond, une mare jaune couverte de demoiselles, où se miraient les minces peupliers avec leurs feuilles lacées de fils de la Vierge. La brise se mit brusquement à fraîchir, et il sortit de la campagne un insaisissable murmure qu'on eût dit formé par les gémissements des arbres, des plantes et des herbes : tapis dans les buissons, les bouvreuils, les pinsons et les chardonnerets se querellaient amoureusement; puis le soleil déclina encore, la pourpre des nuées s'assombrit, des bandes bleuâtres s'étagèrent dans le ciel : peu à peu l'horizon se rétrécit, confondant le champ et la forêt, mêlant la plaine et le coteau. C'est alors que les grillons commencèrent à chanter, alternant leurs accents traînards avec le cri des cigales réveillées : quelques minutes s'écoulèrent encore: un rayon d'abord craintif tomba d'en haut; la

lune parut couchée à demi nue sur le firmament, et le silence se fit lentement à mesure que sa cour d'étoiles se rangeait autour d'elle.

Daniel songeait. Il avait cru jusqu'alors que sa mère était morte en le mettant au monde; souvent, lorsque sa rêverie s'enfonçait dans le passé, il évoquait son image. Il se la représentait pâle, douce, triste, séduite à l'âge où une femme n'a pas d'armes pour se défendre. Son respect filial lui prêtait toutes les beautés; elle revêtait pour lui cette poésie mystérieuse des êtres qu'on a vus souvent avec sa pensée; il savait qu'elle avait aimé et souffert; c'était pour lui comme la plaintive héroïne d'un roman ignoré. Et il apprenait brutalement que sa tendresse se trompait, que son respect s'abusait. Sa mère vivait, riche de ses amours vénales! Bien plus, sa tante ne se séparait pas de sa mère dans sa pensée. Il voyait en l'une l'héritière des beautés et des vertus de l'autre. Encore une illusion sainte qu'il dépouillait. Il perdait d'un coup ses deux tendresses : celle du rêve, celle de la réalité. Respect, culte, adoration, tombaient; cette femme avait vécu comme ses pareilles : ruinant celui-ci, grugeant celui-là, se vendant à tous. Il eut cette atroce vision : Coralie à demi nue dans ses orgies, tutoyée par ses amants, se livrant à ceux qui la payaient, et

faisant fortune ainsi pour son fils, pour lui, lui Daniel !

Un frisson secoua le malheureux. Plus il réfléchissait, plus l'horreur de sa situation se retraçait devant lui. Depuis sa naissance jusqu'à cette heure, il avait grandi portant au front la tache originelle de l'argent infâme. Il se revoyait, enfant, au collège, la bourse bien garnie, au milieu de ses compagnons, moins riches ou moins gâtés. Et c'était la prostitution de sa mère qui payait tout cela ! Devenu homme, on aime à se rappeler les plaisirs insouciants d'autrefois. Daniel ne pouvait plus s'en souvenir sans honte ; ils étaient empoisonnés par leur source ignoble. Même ses études, même cette science, qui l'enorgueillissaient naguère, avaient été soldées de la même façon. Dans toute sa vie passée, pas une heure qui ne fût flétrie !

Sa fièvre redoublait, et au milieu de cette fièvre restait une sorte de lucidité cruelle qui lui permettait de comprendre l'irréparable des choses. Il pardonnait à Coralie ; c'était bien. Il ne se reconnaissait pas le droit de chasser cette femme qui l'aimait, qui s'était dévouée à lui, mais sa colère s'éveillait en songeant qu'elle avait ainsi décidé de son sort. De quel droit lui imposait-elle la solidarité de sa fortune honteuse ? Quoi ! son fils était un homme d'honneur, et elle le condamnait à rougir de tout ? Il

se rappelait les paroles de Mme Dubois à sa sortie de l'École : « Tu es riche, sois heureux! » Heureux? quelle ironie! Ses plaisirs d'homme salis par la prostitution de sa mère, comme l'avaient été ses plaisirs d'enfant! Depuis le fils de famille jusqu'au viveur imbécile, combien avaient apporté leur écot pour que lui, le capitaine Daniel, fût riche et vécût dans ce luxe relatif d'un officier millionnaire! Ses camarades l'accuseraient peut-être de connivence, de complicité tacite, quand ils sauraient la vérité. Sans doute, le capitaine Daniel s'était toujours montré bon camarade, ami généreux : ce lui était facile, l'argent lui coûtait si peu!

Le vertige le gagnait lentement. Évidemment, on ne voudrait pas admettre qu'il ignorât l'origine de cette fortune, et, peu à peu, il s'avouait qu'on aurait raison de l'accuser. Vraiment, il avait été trop naïf. Tant de choses auraient dû l'éclairer, à commencer par sa naissance illégitime! Il se blâmait d'avoir cru sa tante, il se demandait si sa confiance ne venait pas de l'intérêt qu'il avait eu à la ressentir; dans son état de folie raisonnée, il s'exagérait naturellement la portée des choses. A force de se reprocher ce qu'il appelait sa crédulité, il douta de lui. Était-il sûr d'être un homme d'honneur? Est-ce qu'un véritable homme d'honneur aurait accepté si aisément une position fausse? Comment, il se

savait bâtard, et il ne s'était pas étonné de se trouver riche! Il ne s'était pas dit que les fortunes d'un million ne courent pas les rues, et qu'il était facile de sonder ce mystère! Il se souvint d'avoir interrogé plusieurs fois Mme Dubois sur leur famille. Quand il témoignait sa surprise de n'avoir ni cousins, ni parents, elle lui répondait en alléguant sa naissance illégitime, que les siens ne lui pardonnaient pas. A toutes ces explications, quelles qu'elles fussent, Daniel n'avait jamais rien répliqué; il acceptait les mensonges de sa tante comme paroles d'Évangile, et il se disait encore que cette facilité à la croire, causée par son intérêt propre, était un crime.

C'était absurde; mais rien ne déraisonne comme le vertige qui raisonne. Dans l'état de délire, les objets décuplent de taille; de même les pensées. Elles grandissent démesurément, et peuplent la folie comme des fantômes. Il ne voulait ni rester riche ni garder ses épaulettes; un officier doit être au-dessus du soupçon. Mais quelle carrière suivrait-il pour nourrir sa mère et lui-même? Dans l'état ordinaire des choses, un ancien élève de l'École polytechnique n'est jamais embarrassé. Il a devant lui dix chemins ouverts pour un : il peut être ingénieur ou professeur; mais lui, Daniel, n'était pas dans ce cas-là. La science qu'il possédait, avait-il le

droit de s'en servir? N'était-elle pas souillée dès l'origine, ainsi qu'il le pensait tout à l'heure? Il serait donc forcé d'imiter le premier venu qui vit du travail de ses mains, d'apprendre un métier, de devenir un ouvrier?

Tout sombrait. L'amertume de ses pensées croissait avec son délire. Les incidents de la journée se reproduisirent devant lui. Sa rencontre avec Bruniquel fut un trait de lumière. Il eut conscience de ce qui s'était passé. Avant de révéler la vérité à M. Godefroy, le gentilhomme avait voulu prendre conseil de Daniel. Les deux jeunes gens qui s'aimaient, c'étaient Édith et lui. Et en même temps Daniel se souvint de son implacable réponse. Il approuvait Bruniquel d'avoir parlé. Alors, le corps brisé du malheureux eut une effroyable secousse. Le matin même, il doutait de l'honnêteté de ce fils dont le père était au bagne. Il se fit en Daniel un détraquement complet; il s'était déjà demandé : « Suis-je un honnête homme? » D'après sa propre théorie, il devait se répondre : « Non! »

La folie grandissait. Les études, les réflexions de toute sa vie avaient porté sur le système de Darwin. Jadis, quand il travaillait à son mémoire sur l'hérédité des êtres, il était resté, pendant de longues nuits de veilles, grave, songeur, devant ces problèmes posés par le naturaliste anglais.

Il pensait, il disait encore, quelques heures auparavant, que le fils d'un honnête homme a bien des chances pour être un honnête homme, que le fils d'un coquin est menacé d'être un coquin. Et lui, de qui donc était-il l'héritier? De Coralie! Sa mère était une fille de joie. Elle n'avait jamais eu qu'un bon sentiment : sa tendresse pour son enfant. Encore était-ce moins un sentiment qu'un instinct. La brute aime son petit. Pour tout le reste, elle était une misérable. Depuis douze ans, elle mentait, de parti pris, sans la moindre honte, sans même une hésitation; il fallait que le sens moral fût nul chez cette femme, pour qu'elle eût osé lui dire : « Mon mari m'a donné de beaux diamants; ce sera pour Édith. » C'était hideux, tout cela! La vierge s'attachant au cou les mêmes bijoux que la drôlesse! Et Coralie n'avait même pas senti le côté répugnant de ce partage; pas un éclair ne luisait dans cette nuit morale, pas un rayon d'en haut n'éclairait cette boue. Oh! certes, toute pudeur, toute honnêteté étaient bien mortes chez Coralie! Autrement, elle aurait eu des nausées, elle n'aurait pas su mentir si bien et si longtemps. Donc, à quelque époque qu'il regardât l'existence de sa mère, il ne voyait que le vice audacieux et il était le fils, lui! Ou les études de toute sa vie mentaient, ou il était, lui aussi, un être menteur, corrompu, vé-

nal et sans pudeur. Le malheureux entreprit de raisonner encore avec lui-même : il lui venait à l'esprit des lambeaux de ses labeurs passés. Il n'y a pas seulement la mère, la femelle, dans ce principe de l'hérédité qu'il adoptait pour vrai ; il y a le père, le mâle. Or son père lui était inconnu ; Coralie elle-même ne pouvait pas le nommer. S'il eût été plus calme, Daniel eût réfléchi qu'il pouvait tenir de celui-ci, non de celle-là ; qu'en somme, les qualités de l'un tempéraient les vices de l'autre. Il préféra faire son examen de conscience, scruter les moindres pensées de sa vie. Il sentait que sa raison chancelait sur le bord d'un abîme, et qu'il n'aurait pas trop de toute sa volonté pour dompter son vertige.

Dès la première heure, Daniel se retrouvait tel qu'il se connaissait : travailleur, épris de la science, voilà pour les qualités intellectuelles ; pour les qualités morales, il se savait bon, loyal et sincère. Il croyait n'avoir pas une mauvaise action à se reprocher. Il se rappela que déjà, dans une nuit critique, il avait fait ce même examen de conscience : pendant la guerre, aux environs de Beaune-la-Rolande, sa brigade était cernée par tout un corps d'armée prussien ; le général, enveloppé dans son manteau, entouré de ses officiers, était penché sur une carte, tordant sa moustache : il fallait non-seulement

sauver les hommes, mais encore les batteries enfoncées dans la neige et dans la boue. Tout à coup il s'était écrié : « Vous savez, messieurs, je ne veux pas qu'ils aient les canons, on se fera casser la tête ! » Pendant toute cette veillée des armes, Daniel avait songé à la mort, interrogeant sa conscience qui répondait : « Tu peux mourir, je n'ai rien à te reprocher ! » Ah ! pourquoi n'était-il pas tombé, là, dans la neige, en héros, et sans avoir connu l'épouvantable désillusion qui le frappait ! Ce souvenir le sauva : il éclata en sanglots.

La nuit était lumineuse. Les nuées secouaient de la clarté par les plis de leur robe bleue semée d'étoiles. La brise se taisait ; une vague lueur blanche, indécise, courait sur les arbres, plaquant des lames d'argent sur le sol. Pas un bruit ne sortait de la plaine endormie : c'était un silence absolu, profond ; on n'entendait que les sanglots de cet homme, étendu sur l'herbe sèche, et pleuraut avec désespoir. Daniel succombait à l'excès de sa douleur ; un trou noir se creusait devant lui. Tout était à recommencer, tout était à refaire : il pleurait sa tendresse filiale, son avenir perdu, son amour détruit ; ses larmes coulèrent longtemps, et à mesure que ses nerfs se détendaient, il se prenait à réfléchir encore, mais avec calme. Il repassa un à un tous les arguments qui s'étaient

présentés à son esprit, cette fois pour les combattre. Sa démission donnée, il travaillerait; sans doute l'argent infâme avait payé sa science, mais la science humaine est moins acquise par l'argent qui la paie que par l'intelligence qui se l'assimile. Somme toute, il avait le droit de ne pas douter de son honneur : toute sa vie écoulée ne lui reprochait ni une vilaine action ni une mauvaise pensée. Pour la première fois, Daniel voyait aux prises la théorie et la réalité. Comme il souffrait, il se rapprocha de Dieu; il comprit combien étaient vains les systèmes qui ramènent l'humanité au niveau d'une proposition d'algèbre. Lui qui avait étudié la philosophie et l'histoire naturelle, il s'aperçut que naturalistes et philosophes n'oubliaient qu'une chose : l'âme! Le fils de Coralie était né comme tout autre être créé avec une égale somme de bons et de mauvais instincts. Admettre qu'on eût l'hérédité des vices serait accuser Dieu d'une monstruosité; ce serait enlever à l'âme son libre arbitre. Sa vie tout entière protestait : même ce combat qui se livrait en lui était une preuve de plus. L'honneur seul a des doutes et des angoisses. Daniel sentit qu'il avait été en proie à un véritable vertige, à une réelle folie; son délire tomba, et il entrevit plus nettement les choses.

Son chemin était tout tracé : donner sa dé-

mission, et aller s'enfermer quelque part avec Coralie. Ce noble cœur n'eut même pas le désir de la repousser. Redevenu maître de lui-même, il n'abjurait rien de ses courageuses résolutions. Cette femme, tout le monde pouvait la condamner, excepté lui : c'était sa mère. Elle l'avait aimé. Cela suffisait. Ce serait pour lui une douleur constante, toujours vive, un boulet qu'il traînerait éternellement. Mais le malheureux n'en était plus à compter ses souffrances. Il acceptait bien la plus cruelle de toutes : la perte d'Édith.

Il reprît le chemin de Montauban absorbé par ces idées nouvelles ; en faisant cette route pour la première fois, quelques heures auparavant, il était en proie à son délire naissant. Mais les larmes versées l'avaient soulagé : il se résignait au devoir, à la lutte, à l'abandon. Il n'eut pas une plainte contre Godefroy. L'antiquaire n'était que juste en lui refusant sa fille. Lui-même, à sa place, n'eût pas agi autrement. Et ce n'était pas un caprice passager qui emplissait son cœur ; non, son amour ne s'éteindrait qu'avec sa vie. Eh bien, soit ! Il subirait cet amour malheureux comme une épreuve de plus. Atteint en plein cœur par l'aveu de Coralie, il avait chancelé un moment : son courage renaissait.

Sa dernière défaillance fut causée par la pen-

sée de la douleur d'Édith. Il acceptait la souffrance pour lui, non pour elle. Elle l'aimait profondémeut : résisterait-elle au coup imprévu qui la séparait de son fiancé? Tout autre homme se serait complu dans cette idée de la femme inconsolée et pleurant son amour; mais Daniel avait le cœur trop haut pour ne pas espérer que la jeune fille l'oublierait. Quel abime cependant entre les heures joyeuses du matin et les heures douloureuses de la nuit! Il en était donc là qu'il souhaitait qu'Édith cessât bientôt de l'aimer. Au moins il ne la reverrait pas. Cette suprême épreuve eût été au-dessus de ses forces. Séparé d'elle par un insurmontable obstacle, il se résignerait : tandis que, s'il était condamné à la revoir, il plierait peut-être à nouveau sous le poids de sa tâche.

Il mit quatre heures pour rentrer à Montauban. Sa fièvre nerveuse était tombée et ne soutenait plus sa marche. Une affreuse lassitude était en lui. L'agonie de son âme, là-bas, sur le rebord du fossé, l'avait épuisé. Il supportait le contre-coup de cette lutte avec sa conscience, aussi pénible que celle de Jacob avec l'ange. Il évoqua la légende biblique. Il comprit que c'est l'éternelle image des combats imposés à l'homme. Lui aussi voit une immense échelle dressée jusqu'au ciel : elle a de durs échelons qu'il faut monter un à un pour arriver là-haut

échelons qui sont toutes nos douleurs et toutes nos désespérances.

Il avait pris une décision. Il résolut de s'y maintenir. A mesure qu'il marchait sous cette nuit étoilée, il se retrouvait lui-même. L'homme qui se heurte aux obstacles et tombe en route n'est pas un homme. Sa pensée accepta d'avance toutes les autres épreuves qui l'attendaient ; il se raidit contre la vie, cette marâtre. Sa pauvreté à venir lui parut noble ; il en goûta prématurément les âpres jouissances.

Pour retourner rue Ingres, il fut obligé de passer par la rue Corail ; certes, il eut un moment d'angoisse en voyant la chère maison où reposait celle-là qu'il aimait le plus au monde. Mais il réagit vite contre sa faiblesse. S'il ne pouvait éteindre son amour, du moins devait-il en étouffer toutes les révoltes. Il s'éloigna le front courbé, méditatif et grave, et rentra dans sa demeure. Une lumière brillait derrière les fenêtres de Coralie. Daniel poussa un douloureux soupir et s'enferma dans sa chambre. Puis, vaincu par la fatigue de ces sept heures de marche, et de son bouleversement intellectuel, il s'endormit de ce sommeil lourd, frère cadet de la mort, sommeil sans rêves, fait d'anéantissement et d'oubli.

IX

Quand une catastrophe éclate, tout le monde la connait presque à la même heure. Les nouvelles se transmettent avec une rapidité qu'ignore le télégraphe. Dans le Midi, les paysans ont un dicton : « C'est le merle qui l'a conté. » Le merle devait être présent à la scène de la rue Ingres. Il commença par aller se percher sur la maison de Mlle Lecerf. La vieille fille entendit très-distinctement un sifflement jaseur descendre par la cheminée, annonçant que le mariage d'Édith et du capitaine était rompu. Le merle ne daigna pas donner d'explications. Il se contentait de répandre la nouvelle sans commentaires. De chez Mlle Lecerf il voleta d'un trait chez la jolie Mme Patalin. Mme Patalin essayait une robe neuve, elle n'était donc pas très disposée tout d'abord à écouter le merle; celui-ci dut répé-

ter plusieurs fois son sifflement. Devant son insistance, elle se rendit. Daniel n'épousait plus Édith ; mais pourquoi? Elle n'eut pas le temps d'interroger : le merle était déjà loin. Claude Morisseau reçut sa troisième visite.

Le grand artiste méconnu était en train d'accrocher une malheureuse victime; il exposait au receveur des contributions (celui qui était poète) « l'influence réciproque que la peinture et la musique ont l'une sur l'autre ; » il commençait même une brillante période pour lui prouver que les vieux chênes, aux troncs énormes, jouent dans un paysage le même rôle que les tambours dans un orchestre, lorsqu'il entendit le merle. Alors il se rappela qu'il était amoureux d'Édith. Certes, il l'avait un peu oublié depuis les fiançailles officielles de la jeune fille; mais il y a temps pour tout. Il eut un sourire triomphant ; il secoua la tête d'un air dominateur, et quitta le receveur-poète en lui disant :

— Voilà qui va changer bien des choses. Quand je vous dis que j'ai le temps devant moi! J'avais remarqué Mlle Godefroy, et, sans fatuité, je crois que... hum! soyons discret. On lui imposait ce mariage, à la pauvre petite. Elle s'est révoltée : elle a bien fait. Elle ne pouvait pas m'échapper, pas plus que ma double gloire de peintre et de musicien.

Cependant, comme le merle n'était pas plus

bavard avec lui qu'avec les autres, il courut aux renseignements. On ne les recueillait qu'en un seul endroit : chez le pâtissier de la rue des Carmes. Et, — coïncidence bizarre ! — tous ceux à qui le merle avait parlé s'y rencontrèrent comme par miracle. Claude Morisseau, Mlle Lecerf, Mme Patalin, s'y réunirent. Le merle jugea sans doute que ces dames suffiraient à le remplacer, et il s'envola sous les arbres, estimant que ces langues féminines feraient sa besogne aussi bien que lui-même. En effet, elles annoncèrent la nouvelle à toutes les élégantes de Ville-Bourbon et de Ville-Neuve. Ce furent des « Ah ! » des « Voyez-vous ça ! » des « Vraiment, ma chère ? » qui n'en finirent plus. L'une déclara qu'elle n'était pas étonnée. Elle se doutait depuis quelques jours que ce mariage ne se ferait pas ; elle savait de source certaine que Daniel n'était rien moins qu'un homme honorable. L'autre répliqua qu'au contraire la rupture était le fait du capitaine, non de la famille Godefroy. Mme Patalin affirmait qu'on ne s'était pas entendu sur le chapitre du contrat. Elle donnait même des détails remarquables par leur précision : elle avait vu ledit contrat, il se composait de vingt-six pages in-folio. Vous entendez bien ? Pas vingt-cinq ou vingt-sept : non ; vingt-six pages. Elle connaissait par le menu l'énumération des biens-fonds, des titres

de rente, des valeurs au porteur du capitaine. Si Mme Patalin trouva quelques incrédules, c'est que trois ou quatre de ces dames préférèrent se ranger sous la bannière de Mlle Lecerf. Celle-ci comptait aussi parmi les amis de la famille Godefroy. Or Mlle Lecerf affirmait que Mme Dubois était seule cause de la rupture. Si on lui demandait pourquoi, elle hochait la tête d'un air profond qui signifiait : « Je veux être discrète. J'ai promis de ne pas donner de détails. » Le pâtissier de la rue des Carmes fit de bonnes affaires ce jour-là. Les éclairs, les sandwich, les babas et les petits verres de vin d'Espagne disparurent rapidement au milieu des papotages, des bavardages et des commérages. Quand ces dames sortirent, le merle sauta gaîment de branche en branche. Elles allaient s'élancer à travers la ville et accomplir plus de besogne en une heure qu'il n'en eût fait en une demi-journée.

En effet, la nouvelle se répandit avec la rapidité d'une traînée de poudre; elle éclata place des Acacias, au beau milieu de la musique militaire, et rebondit jusqu'au palais de justice. Elle se glissa sur les toques des avocats pour sauter sur la table du tribunal; les juges se la chuchotèrent à l'oreille avec cet air béat d'un magistrat qui somnole. Du palais de justice, elle courut d'un trait à la préfecture, d'où elle descendit pour pénétrer au mess des officiers d'ar-

tillerie. Elle monta vers le quartier des nobles, mais y fit peu de séjour. En vérité, l'aristocratie montalbanaise ne pouvait pas s'occuper bien longtemps de l'aventure de deux bourgeois, fussent-ils même aussi en vue que Daniel et Édith. Le soir, au dîner, dans toutes les familles, on savait tout. Le *vires acquirit eundo* était vrai une fois de plus. Chez le pâtissier, il n'y avait encore qu'un ou deux commentaires; maintenant on aurait pu en compter deux cents. Pour les uns, les Godefroy étaient ruinés; pour les autres, c'était Daniel; quelques bonnes langues affirmaient qu'Édith avait eu une *aventure* : ce à quoi des gens bien informés répondaient que Daniel était chassé de l'armée. La vérité était que plusieurs officiers l'avaient vu entrer dans la journée chez son colonel et en sortir très pâle, les yeux cernés, l'air troublé.

Seule, Édith ignorait encore tout. Sur le conseil de Bonchamp, l'antiquaire s'était décidé à ne pas annoncer brusquement à sa fille la terrible vérité. Comme le matin elle s'étonnait de n'avoir pas encore vu Daniel, son père lui dit qu'il était parti subitement pour Toulouse auprès d'un de ses parents très malade. Elle soupira, un peu attristée. Daniel la quittait sans lui dire adieu, sans même lui écrire un mot; mais son amour était trop grand pour qu'elle l'accusât longtemps. Elle se contenta de

demander quand il reviendrait; on lui répondit qu'il ne serait de retour que le lendemain. Toute la journée elle resta silencieuse, absorbée par sa pensée. Vers quatre heures elle sortit et passa au travers des chuchotements, des bavardages, sans rien entendre. Elle ne remarqua même pas qu'on l'examinait avec curiosité. Le soir, elle se retira de bonne heure dans sa chambre afin de songer à Daniel tout à son aise.

Godefroy défendit sa porte, et l'on tint conseil. Quand Bonchamp mit Césarine au courant de la catastrophe, elle fut atterrée. Pour le coup, le roman se corsait trop! Comment! Coralie était une de ces femmes qui... On lui répondit qu'en effet c'était une de ces femmes que... et le désespoir de la vieille fille ne connut plus de bornes.

— Causons peu, mais causons bien, dit nettement le notaire. Ce n'est pas tout de rompre ce mariage, il faut éviter qu'Édith ne soit compromise, surtout qu'elle ne tombe malade.

— Édith tomber malade parce qu'elle n'épouserait pas ce capitaine! s'écria Godefroy.

— Certainement, reprit Bonchamp. Est-ce que tu t'imagines, par hasard, que ta fille est une créature ordinaire? Elle est de celles qui n'aiment qu'une fois. C'est pour cela que je t'ai conseillé de la préparer à cette douleur. Vois

l'effet qu'a produit sur elle le départ de Daniel. Donc, avisons au moyen de lui apprendre la vérité en douceur.

— Bonchamp a raison! s'écria Césarine.

— Laissez-moi tranquille! dit l'antiquaire d'un ton grognon. A vous entendre, on croirait que j'ai donné le jour à un phénomène! Édith est ma fille, je suppose? Eh bien! elle doit tenir de moi. J'aimais beaucoup ma femme. Si je ne l'avais pas épousée, j'aurais eu un réel chagrin, mais je n'en serais pas mort... ni elle non plus.

— Mon bon ami, reprit le notaire avec un imperturbable sang-froid, tu déraisonnes... très gentiment, mais tu déraisonnes. Parce qu'Édith est ta fille, faut-il qu'elle ait les mêmes goûts et la même nature que toi? Tu t'enthousiasmes pour de vieux fonds de marmites, pour d'antiques ferrailles; est-ce qu'Édith a jamais collectionné le moindre galea, comme celui que tu m'as montré hier? Non, n'est-ce pas? Alors, pourquoi ne veux-tu pas qu'elle dépense sa passion autrement?

Au fond de soi, l'antiquaire trouvait les paroles de son ami absolument ridicules. Comparer l'archéologie, cette science, à l'amour, cette folie! Qui sait ce qu'il aurait répondu, si Césarine n'était venue vaillamment à la rescousse.

— Oui ou non, as-tu fiancé Édith à Daniel? Oui ou non, as-tu encouragé leur amour? J'en

sais quelque chose, moi, qui les ai vus de près tous ces jours-ci! Je te jure que ce n'est pas une amourette en l'air, mais bel et bien une vraie passion. Or, tu dois t'occuper un peu de ta fille. M. d'Arlincourt raconte qu'Ipsiboë fit une maladie quand elle perdit celui qu'elle aimait; veux-tu que ton enfant soit une autre Ipsiboë, mauvais père?

— Mauvais père! mauvais père! Est-ce ma faute, à moi, si Daniel a pour mère une...

— Il n'est pas question de Daniel, mais d'Édith. C'est à elle seule que tu dois penser.

— Sapristi! conseillez-moi alors, au lieu de me faire des remontrances!

— Suivras-tu nos conseils?

— Je les suivrai... s'ils me paraissent raisonnables, attendu que jusqu'à présent vous ne m'avez poussé tous les deux qu'à commettre des sottises! Parle, toi, Bonchamp.

— Mon avis est bien simple. J'estime que la rupture doit venir de Daniel, non de toi...

— Bravo! Il est inutile que tu ailles plus loin. Cela arrange tout. Je saisis ta pensée! Ma parole, je ne savais comment je m'en tirerais! Impossible d'expliquer la vérité à Édith; d'un autre côté, il me déplaisait de m'exposer à ses reproches. Tandis que, si j'obtiens de Daniel qu'il retire sa parole, c'est lui qu'elle accusera. Je cours rue Ingres.

Godefroy était lancé. Selon son habitude, il s'empressait d'exécuter immédiatement son projet, quitte à s'en repentir plus tard. Il fallut que Bonchamp jetât de l'eau sur son feu.

— Comme tu vas!... comme tu vas!... Prends au moins le temps de réfléchir. Il n'y a pas encore péril en la demeure; ta fille croit son fiancé à Toulouse; tu as donc jusqu'à demain soir pour te décider.

— Je suis décidé. Tout ce que je peux faire pour toi, c'est d'attendre vingt-quatre heures.

Édith ne dormit pas cette nuit-là. Elle ne cessa de penser à Daniel. Il devait souffrir, puisqu'il était auprès d'un de ses parents dangereusement malade; elle regrettait de n'être point là pour l'aider dans cette épreuve. Elle n'eut pas un pressentiment; que pouvait-elle craindre? le matin encore ils étaient si heureux! C'est que, pour elle, Daniel était déjà son mari. Elle voyait en lui l'élu de son cœur, celui que choisissait sa libre volonté; elle n'exagérait pas lorsqu'elle disait naguère à Daniel qu'elle l'avait aimé avant même de le connaître. Une âme fière et délicate comme la sienne ne se donnait pas à l'étourdie; elle devait avoir mûrement réfléchi à son idéal de noblesse et d'honneur. Sa tristesse venait non pas d'une crainte, mais d'un regret; Daniel partant sans l'avertir, lorsqu'il eût été si simple d'écrire un adieu! Encore ne

l'accusait-elle pas. Pour rien au monde elle n'eût douté de lui. Aussi ne s'aperçut-elle pas des airs étranges de son père, de Césarine et de Bonchamp. Elle passait à travers leur trouble et leurs émotions, comme elle passait dans la journée au milieu de la curiosité du vulgaire, sans rien voir, absorbée par son délicieux rêve de confiance et d'amour.

On dit que la nuit porte conseil : celle-là ne modifia en rien les résolutions de Godefroy. Plus il pensait aux paroles de Bonchamp, plus sa raison approuvait le notaire. Il se leva de bon matin, décidé à se rendre rue Ingres pour parler à Daniel. Seulement la démarche ne lui paraissait plus aussi commode que tout d'abord. Étant donnée leur situation respective, il était fort délicat d'adresser au capitaine une pareille demande. Les hésitations de l'antiquaire durèrent au moins deux bonnes heures. Pour la première fois de sa vie, il dédaigna l'archéologie : un paysan de Capdeville qui lui apportait tout un lot de vieux fers à cheval fut carrément mis dehors. Puis il réfléchit qu'il se retrouverait bientôt en face de sa fille, et, pour sortir vite de sa position difficile, il prit son courage à deux mains. Il était neuf heures du matin ; en chemin, il rencontra quelques personnes qu'il évita de saluer, car il aurait été forcé de donner des explications, ce dont il ne se souciait guère.

Quand il arriva rue Ingres, son instinct rusé de bourgeois reprit le dessus, il regarda soigneusement autour de lui pour s'assurer qu'on ne le voyait pas entrer.

Daniel commençait déjà son déménagement. Dans le salon, les tableaux étaient décrochés, les meubles s'entassaient les uns sur les autres. L'air pur du matin pénétrait par les fenêtres ouvertes. Le jardin gardait sa chaude gaîté au milieu de la désolation des habitants de cette maison. Daniel s'était levé plus fort. L'agonie morale de ce malheurenx n'avait pas entamé son courage toujours debout, après une défaillance de quelques heures. Coralie ne le trouvait pas autre qu'il n'était toujours. Il ne fit aucune allusion à la terrible découverte; il fut pour elle aussi tendre, aussi affectueux que de coutume, et se contenta de la prévenir de leur prochain départ. Son intention était de se réfugier avec elle dans quelque grande ville où il courrait le cachet. A la brune, il alla chez un tapissier auquel il ordonna d'enlever ses meubles. Quant à la fortune dont Coralie faisait l'abandon, quant à la sienne propre, leur destination était toute indiquée. Il enverrait cet argent dans un hospice sous le voile de l'anonyme. Le jeune homme passa cette seconde nuit à régler ses diverses affaires. Il ne se coucha qu'au matin, très las de corps et d'esprit. Il dormait encore lorsque son

ordonnance l'éveilla pour lui annoncer Godefroy.

Daniel se fit répéter le nom deux fois avec un affreux serrement de cœur. Pourquoi l'antiquaire se présentait-il chez lui? Quel était le motif de cette démarche? Il ne comprenait pas. Godefroy voulait-il renouer des relations? C'était inadmissible. Sans doute Édith devait souffrir beaucoup de la séparation; de là, toutefois, à croire que son père donnât son consentement, il y avait loin.

Le premier abord fut glacial. Godefroy et Daniel se saluèrent comme deux étrangers, sans prononcer une parole de bienvenue :

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur? dit enfin le capitaine à qui pesait lourdement ce silence.

L'antiquaire cherchait ses paroles; il toussa une ou deux fois avec embarras et, gêné :

— Mon Dieu, monsieur Daniel, je conçois votre étonnement de me voir chez vous. Croyez bien qu'il n'a rien moins fallu qu'une circonstance grave, très grave...

Daniel fit un signe de tête qui voulait dire : « Alors, hâtez-vous de me l'apprendre, afin d'abréger une entrevue qui doit vous être aussi pénible qu'à moi... »

— Eh bien, monsieur Daniel, je viens vous prier de me rendre un service. Si vous êtes malheureux, tenez pour certain que je le suis aussi.

Ma fille vous aime. J'ai eu le tort de vous recevoir légèrement, trop légèrement dans notre intimité. Quelle raison puis-je donner aujourd'hui à Édith pour lui expliquer qu'une rupture entre vous et moi est inévitable? Elle sait que vous l'aimez. Si je lui dis tout uniment que ce mariage est impossible, c'est moi qu'elle accusera.

— Dites-lui que je ne suis plus digne d'elle.

— Elle ne me croira pas. Son esprit travaillera. Comme la vérité lui sera toujours cachée, elle ne verra aucun motif plausible à cette rupture, et, je vous le répète, c'est sur moi qu'elle fera retomber la responsabilité de sa douleur. Voudrez-vous me condamner à perdre l'affection de ma fille? Elle prendra pour un caprice mon refus de la dernière heure; elle n'admettra pas que je dise non après avoir dit oui. Il dépend de vous qu'il n'en soit pas ainsi : ma fille se croirait malheureuse par moi, et vraiment je n'ai pas mérité cette épreuve.

— Ai-je donc mérité la mienne? répondit Daniel.

Puis avec plus de force et retenant l'amertume qu'il sentait monter de son cœur à ses lèvres :

— Bref, monsieur, vous me demandez un service. Parlez : que voulez-vous que je fasse? Mais hâtez-vous, je vous en supplie, car vraiment vous êtes impitoyable et vous retournez

le fer dans ma plaie. Je veux en finir ; je suis à bout de courage. Que désirez-vous ?

— Je désire que vous ne me condamniez pas à perdre l'affection d'Édith, et que vous assumiez auprès d'elle la responsabilité de cette rupture.

Daniel se leva ; ses yeux brillaient ; nettement il dit :

— Jamais !

— Ce n'est pas bien ce que vous faites là ! continua Godefroy en s'animant peu à peu. Édith va souffrir ; cela est incontestable. Si elle suppose que c'est par moi, elle m'en voudra, à moi son père. C'est mon bonheur compromis, notre intimité détruite. Vous, au contraire, vous ne perdriez rien à vous accuser, puisqu'elle ne vous reverra plus !

Godefroy ne s'apercevait même pas du naïf égoïsme qui perçait sous ses paroles.

— Ah ! vous êtes cruel, monsieur, reprit Daniel. Vous ne songez qu'à vous. La revoir ! Ce serait au-dessus de mes forces ; je l'aime ardemment... Pensez donc à l'effroyable lassitude de mon âme ! Lui parler une dernière fois ? mais j'y laisserais le peu de courage que j'ai encore, et je n'ai pas trop de toute mon énergie pour consentir à m'éloigner de cette ville, où mon bonheur reste derrière moi !

— C'est bien, monsieur ! Je vois que j'ai eu

tort de compter sur vous. Aussi bien vous demandais-je ce sacrifice autant pour elle que pour moi.

— Pour elle !

— Certes! Édith souffrira beaucoup tant qu'elle croira n'être séparée de vous que par un obstacle imaginaire. Je croyais... j'espérais, je l'avoue, que vous pousseriez la générosité jusqu'à réparer en partant le mal que vous aviez fait. Édith a l'âme fière. Si elle se croit délaissée, elle sera très-malheureuse tout d'abord, puis l'orgueil aidera à guérir l'amour. Ce que je crains, c'est qu'elle ne se forge un roman qui bercerait sa douleur. Vous voyez qu'il s'agit d'elle autant que de moi, et que je vous implore moins pour mon repos que pour le sien.

L'antiquaire était vraiment sincère ; il croyait de très-bonne foi à ses paroles. Daniel réfléchissait : un combat se livrait en lui. Il ne s'était pas dit encore qu'une circonstance quelconque le rapprocherait d'Édith ; il craignait que son courage ne pliât.

— Vous avez l'égoïsme des gens heureux. N'importe ; vous vous adressez à moi en son nom : comment refuserais-je? Je ferai ce que vous voulez; je verrai Mlle Édith, et je vous promets que je ne reculerai devant rien pour réparer... le mal que j'ai fait, comme vous dites. Peut-être auriez-vous pu m'épargner cette der-

nière épreuve : mais je n'en suis plus à les compter. Vous n'avez pas à me remercier; ce n'est pas pour vous que je consens, c'est pour elle. Ne craignez rien; j'agirai de telle sorte qu'elle m'oubliera bien vite.

Cette résignation simple et douloureuse toucha Godefroy. Il sentait qu'une entrevue avec Édith serait très-pénible pour Daniel. Ce dévoûment sans phrases lui inspirait une sorte de respect. Il demeura quelques secondes à regarder ce visage pâle, ces yeux cernés et enfiévrés qui disaient tant de combats, tant de désespoirs; il comprit qu'on ne récompense pas des êtres comme ceux-là avec un banal remercîment. Il saisit la main de l'officier et la serra.

— Quand vous plaît-il que je me présente chez vous, monsieur? ajouta Daniel. Je compte quitter Montauban demain; j'ai vu hier mon colonel et je lui ai remis ma démission. En attendant qu'elle soit acceptée, j'ai obtenu un congé. Donc rien ne me retient plus ici, et j'ai hâte de m'éloigner au plus tôt.

— Venez aujourd'hui, monsieur Daniel. Édith croit que vous avez passé la journée d'hier à Toulouse; il vous sera facile de lui expliquer votre absence.

— J'irai rue Corail dans la matinée, et, je vous le répète, monsieur, tout ce qu'il est en mon pouvoir de le faire, je le ferai.

— Mon pauvre enfant, comme vous allez souffrir! dit l'antiquaire avec émotion, sans s'apercevoir que c'était lui qui imposait ces souffrances-là au jeune homme.

— Je m'habitue!... murmura Daniel.

Resté seul, il cacha sa tête entre ses mains. Il allait revoir Édith! Dieu était bien injuste : il le meurtrissait trop cruellement. S'il avait consenti, c'est que la pensée de Godefroy concordait avec la sienne. L'avant-veille, en revenant de sa course violente à travers champs, il se représentait la douleur qu'éprouverait la jeune fille en le perdant. Peut-être en effet accomplirait-il une bonne action en s'efforçant de l'amoindrir. La tâche était dure. Ainsi il allait détruire l'amour qu'il avait inspiré; il allait renverser de ses propres mains le piédestal où le plaçait la tendresse d'Édith; il feindrait de céder à une nécessité supérieure qui le séparait d'elle, et lorsqu'il serait arrivé à ses fins, quand elle serait en droit de penser : — Je m'étais trompée, celui-là ne m'aimait pas vraiment qui peut m'abandonner ainsi; — lui, Daniel, s'en irait, le cœur débordant d'amour, d'abord accusé, bientôt oublié par la chère créature qu'il adorait! Il consentait à ce nouveau sacrifice : depuis l'avant-veille, il marchait dans la *via dolorosa* des êtres qui s'immolent. Sa figure gardait la trace de ce nouveau combat lorsque Coralie entra

dans le salon, inquiétée, elle aussi, par la visite de Godefroy.

Elle était affreusement changée. Cette femme expiait d'un coup ses mensonges, ses désordres et ses hontes. Souvent on voit de grands coupables vivre heureux; ils passent en souriant à travers l'existence; devant leur bonheur insolent, on se demande où est la justice de Dieu. Elle n'est pas oublieuse : elle n'est que patiente. Une heure sonne toujours où elle frappe, et d'autant plus fort qu'on a accumulé plus de fautes.

Deux jours d'angoisses l'avaient vieillie; on aurait cru que dix ans de plus s'étaient abattus sur elle. Sa tendresse pour son fils était blessée à vif. Daniel lui pardonnait; mais elle-même ne se pardonnait pas. Dans cette conscience trouble, un point restait lumineux : le martyre de son enfant. L'ironie du sort voulait que ce fût son ouvrage à elle, qui aurait tout donné pour que son fils fût heureux. Quand Daniel l'aperçut, il essaya de sourire; elle savait trop qu'elle était cause de cette catastrophe; pourquoi le lui rappeler toujours? Ce noble cœur préférait garder toutes les épreuves pour lui. Il prenait en pitié autant sa mère qui était coupable qu'Édith qui était innocente. Coralie se pencha vers lui :

— Cette visite t'a fait du mal, dit-elle. Va, ne

cherche pas à me tromper; tu as beau retenir tes larmes, je les vois, je les devine. J'ai bien songé depuis avant-hier. C'est moi qui brise ta vie!

— Ne parlons plus de cela, je t'en prie, j'ai tout oublié. Tu es ma mère, cela suffit. Nous partirons ce soir. Lucain se chargera de vendre mon mobilier. Si tu veux, tu iras liquider tes affaires à Vic, et tu me rejoindras à Lyon.

— Est-ce que tu sors?

Daniel s'était levé; il prenait son chapeau et ses gants.

— Oui, mais je ne resterai pas longtemps dehors, une heure tout au plus.

— Mon pauvre enfant!... Ah! je suis une misérable! Désires-tu que je meure? Hélas! si je ne me suis pas tuée, c'est que ma mort ne réparerait rien, et je songe que tu m'auras au moins à côté de toi pour te consoler... me le permettras-tu?

Daniel eut la force d'embrasser sa mère, et avec une gravité douce :

— Je te le demande à nouveau : plus une allusion au passé. Je te l'ai dit avant-hier, j'efface ta vie antérieure. Je ne veux pas la connaître à l'avenir. Jamais un mot de reproche ne sortira de ma bouche. J'ai conquis assez d'honneur pour que tu en prennes la moitié. Tu as raison; j'ai besoin que tu restes à côté de moi pour me soutenir.

Il embrassa sa mère pour la seconde fois, et il sortit pour aller rue Corail; il était entré dans la voie du renoncement; il voulait continuer sa route sans plier sous le faix sanglant de la croix qui meurtrissait son corps.

———

X

Édith était prévenue. Elle attendait Daniel. Pour qu'elle ne s'étonnât point, son père lui dit que le jeune homme était de retour et ne tarderait pas. Du reste, elle ne pensait rien moins qu'à s'étonner : Daniel avait été forcé de s'absenter, il revenait plus tôt qu'on ne s'y attendait ; c'était naturel ! La jeune fille continuait à ne rien soupçonner. Elle vivait trop avec ses pensées pour voir le trouble des visages qui l'entouraient. Le hasard voulut qu'elle fût seule au salon quand Daniel arriva. Appuyée au rebord de la fenêtre, elle regardait dans le jardin, cherchant de loin la place bénie où s'étaient échangés leurs aveux. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle se retourna ; un éclair de joie brilla dans ses yeux quand elle l'aperçut :

— Pourquoi êtes-vous parti sans m'avertir? dit-elle.

Puis le visage défait de son fiancé la frappa. Une ombre glissa sur son front blanc. Elle sentit le malheur, cet oiseau de proie qui plane avant de s'abattre. Son sourire joyeux s'éteignit; elle devint grave.

— Vous souffrez, ajouta-t-elle après avoir contemplé Daniel quelques instants. N'essayez pas de me le cacher. Est-ce ce voyage à Toulouse qui vous attriste? Votre parent va-t-il plus mal? Je veux tout savoir.

— Oui, je souffre, répondit-il d'une voix un peu tremblante; mais la cause de ma souffrance n'est pas ce que vous croyez. De tristes événements se sont produits depuis que je ne vous ai vue, Édith, et tels, que je suis forcé de vous faire le plus pénible des aveux.

Les yeux d'Édith ne le quittaient pas. Elle dit seulement :

— Lequel?

Il hésita une seconde, comme si ses lèvres se refusaient à prononcer la parole fatale; enfin après un pénible effort :

— Un mariage entre vous et moi est impossible, murmura-t-il.

Elle pâlit beaucoup; mais elle resta immobile, muette, le regardant de ses yeux clairs. Lui, reprenait lentement son calme; il continua très-simplement, sans émotion apparente :

— Vous n'ignorez pas que votre père et M. Bon-

champ ont eu avant-hier une entrevue avec ma tante, à l'heure même où nous nous promenions ensemble. Cette entrevue n'a pas eu un bon résultat. Des difficultés se sont élevées que personne ne soupçonnait. Ma tante m'a déclaré à mon retour que notre union ne lui convenait plus. En vain ai-je essayé de la ramener à d'autres idées. Je me suis heurté contre une résolution inébranlable. Je suis parti pour Toulouse, espérant que pendant mon absence la réflexion réussirait là où échouaient mes prières. Je me trompais. Je l'ai retrouvée ce matin aussi décidée qu'avant-hier. J'espère, ma chère Édith, que vous comprendrez pourquoi je n'ai pas voulu annoncer cette rupture à M. Godefroy, avant de vous en faire part à vous-même. Je tenais à ce que vous apprissiez la première qu'un obstacle imprévu se dressait entre nous.

Il se tut. Édith était toujours immobile, comme indifférente; elle dit avec calme :

— Alors vous partez?

— Oui. Je vous connais assez pour être sûr que vous éprouvez un chagrin égal au mien, car vous ne doutez pas, je l'espère, que je ne sois très-malheureux. Me pardonnerez-vous la peine que je vous cause? Vous êtes jeune, vous êtes digne d'être aimée. Vous m'oublierez vite, et vous serez heureuse. Nous nous retrouverons

plus tard, dans quelques années, lorsque vous serez mariée et que le passé n'existera plus pour vous. Nous avions caressé un rêve trop beau. N'y songeons plus, puisqu'il est irréalisable. Je pense que vous ne m'en voudrez pas d'une rupture que je subis sans pouvoir l'empêcher, et qu'un jour vous consentirez à faire état de moi comme d'un ami profondément dévoué.

A mesure qu'il parlait, Daniel avait baissé la voix. L'émotion l'étreignait à la gorge, et il craignait que son trouble ne le trahît. Quand il s'arrêta, il y eut un court silence. Édith ne le perdait pas du regard depuis le commencement de l'entretien. Ses yeux restaient attachés sur lui; elle répliqua du même ton tranquille dont elle ne s'était pas départie :

— Loin de vous en vouloir, mon ami, je vous sais gré au contraire de cette franchise; mais n'estimez-vous pas qu'au point où nous en sommes, j'ai le droit d'exiger qu'elle soit absolue? Quel est cet obstacle imprévu qui désormais nous sépare?

— Une difficulté d'argent, balbutia Daniel avec effort.

— C'est-à-dire que votre tante n'a pu s'entendre avec mon père sur les termes de notre contrat?

— Oui.

— Et qu'elle refuse son consentement ?

— Oui.

— Si je ne me trompe, vous n'avez pas besoin de ce consentement pour passer outre ?

— Certes.

— Alors je ne comprends plus. Vous auriez dû, je crois, signifier à Mme Dubois que votre volonté ne céderait pas à son caprice.

— C'est facile à dire, Édith ; mais quelque amour que j'aie pour vous, je ne me sens point capable de désobéir à celle qui m'a servi de mère. Je vous ai confié tout ce qu'elle avait fait pour moi, de quelle affection elle m'entourait depuis longtemps. Une pareille tendresse a des racines bien profondes, si profondes que je n'ai point eu le courage de les arracher. Ma tante m'a ordonné de choisir entre elle et vous; j'ai résisté, j'ai combattu, j'ai dû céder. Elle me menaçait de me quitter, de ne plus me voir ; je perdais à la fois son affection et l'espérance légitime de sa fortune...

Édith souriait à travers sa pâleur. Elle hocha doucement la tête, et d'un ton assuré :

— Comme vous vous donnez de la peine pour mentir ! dit-elle.

— Édith !

Elle était redevenue sérieuse ; le sourire disparut de nouveau de ses lèvres ; elle reprit avec force :

— Il n'y a pas un mot de vrai dans vos paroles. Je ne vous crois pas ! Vous m'aimez aussi profondément que je vous aime. Quoi ! Daniel, me connaissant, vous espériez m'abuser, comme si l'on pouvait tromper un cœur qui vous appartient !

Le malheureux se sentit défaillir. Courage, résolution, énergie, s'en allaient devant la foi triomphante de cette noble fille.

—Quelle peut bien être la cause qui brise notre vie ? reprit-elle. Je la cherche sans la trouver ; mais il y en a une, puisque vous vous êtes plié au mensonge, vous la loyauté, vous la franchise et l'honneur ! Je suis restée impassible pendant que vous parliez : vous avez cru, sans doute, que j'acceptais votre explication. C'est que je vous écoutais avec la foi sublime que j'ai en vous ! Pas un instant le doute ne m'a effleurée. Vous oubliez ce que je vous ai avoué naguère ; je vous connaissais avant de vous connaître. Quand je vous ai rencontré, je vous ai tendu la main comme à un ami ancien. Or, je ne suis ni folle, ni légère. Vous feriez donc mieux de me prendre comme associée, et de me dire toute la vérité. Nous nous aimons, et l'amour est si fort que nous triompherions de tout à nous deux !

Maintenant les yeux clairs d'Édith étincelaient. Daniel fut ébloui. Il y avait en elle de la chrétienne confessant sa foi ; sa noblesse crois-

sait avec l'épreuve. Il oublia une seconde la volonté qui le guidait. Emporté par sa passion, il saisit la main de la jeune fille ; puis il se rappela qu'elle ne lui appartenait plus. La pensée de Coralie lui revint ; la passion s'éteignit, et il répliqua très-froidement en se détournant :

— Vous vous trompez. Il n'y a rien de plus entre nous.

Ce fut elle qui, cette fois, prit la main de Daniel, et avec une douceur angélique :

— Pleurez donc, dit-elle tristement, vous en mourez d'envie !

Il était vaincu. Des larmes jaillirent, arrachées à sa volonté par cet amour pur et confiant :

— Ah ! que vous êtes cruelle de me torturer ainsi ! Oui, je t'aime, ma fiancée perdue, et jamais ma tendresse n'a été plus profonde qu'à l'heure où je te dis adieu ! J'espérais avoir assez de force pour jouer mon rôle jusqu'au bout, mais je ne peux plus... non, je ne peux plus ! Je pleure, et je te quitte, et je mourrai de te perdre! Par pitié, laisse-moi, ne me retiens pas, et ne me demande rien... Je ne peux rien t'avouer! Sache que je porterai le deuil éternel de mon éternel amour : sache que je serai toujours près de toi, quelque éloigné que je te paraisse. Je t'aime, et je renonce à toi ; je t'aime, et je te désespère... C'est toi qui pleures, maintenant ; mesure combien est terrible mon secret puisque

tes larmes ne suffisent pas à me l'arracher!

Édith pleurait, en effet. Sous les paroles passionnées de Daniel elle sentait couver quelque chose de terrible. Mais les fières créatures comme celle-là n'ont que des faiblesses d'un moment. Elle releva le front, et regardant son fiancé bien en face :

— Tu m'as dit : « Tu... » comme si j'étais déjà ta femme... J'accepte! Je ne te demande plus rien, et te rends ta liberté. Si tu ne me révèles pas ton secret, c'est que tu estimes que je dois l'ignorer. Or, tout ce que tu fais est bien fait; mais je veux savoir ce qu'il est en ton pouvoir de m'apprendre. Ce n'est certes pas une raison vulgaire qui nous sépare. Rien ne peut être vulgaire qui vient de toi. C'est toi qui refuses de m'épouser ?

Daniel hésita; cependant il dit : — Oui.

— Ce n'est pas vrai ! reprit Édith avec force. Je devine quelque dévouement sous ton mensonge. Ni l'un ni l'autre nous n'aurions pu nous résoudre à ne plus nous voir. Il y a donc une volonté supérieure qui domine la tienne. Laquelle? Je le saurai. C'est ou celle de mon père, ou celle de ta tante.

— Ne cherche point !... Hélas! je ne suis plus digne d'être ton mari.

— Toi! — Elle eut un sourire superbe, et

avec une expression de passion révoltée, elle s'écria :

— Dis-moi que la vérité n'est plus la vérité, que le soleil n'est plus le soleil, je te croirai plus aisément !

— Edith, Edith, ne m'interroge pas ! Sache seulement que je subis une honte imméritée ; je te quitte pour qu'elle ne t'éclabousse pas. Maintenant je t'en ai dit plus long que je n'aurais dû, mais au moins tu ne m'accuseras pas. Pardonne-moi d'avoir troublé ta vie en songeant que la mienne est perdue. Je succombe sous une fatalité que tu comprendras plus tard ; je voulais te cacher mon secret pour ne pas offenser ta chasteté de jeune fille ; mais si tu l'ordonnes...

Elle mit ses doigts sur les lèvres de Daniel:

— Tais-toi. Je ne te demande rien, te dis-je. Tu m'aimes : je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Je t'aimerai toujours, quoi qu'il advienne. Tu pouvais troubler ma vie, puisque je te l'avais donnée. En revanche, j'exige quelque chose de toi : je te défends de partir, comme tu me l'annonçais ; rentre dans ta maison, et ne quitte pas la ville sans m'avoir revue.

— C'est impossible !

— Je le veux, Daniel.

— Édith !...

— Je le veux...!

Elle l'attira doucement vers elle, et l'embrassant au front :

— Tu n'as pas le droit de me refuser... puisque je t'appartiens !

La noble fille triompha. Qui sait même si une lointaine espérance ne se glissait pas dans le cœur de Daniel ? Édith lui semblait transfigurée. Un rayon luisait dans ses grands yeux clairs. Elle souriait aussi tranquille, aussi confiante qu'à la première heure. Ils échangèrent un dernier regard, et Daniel sortit, l'âme réconfortée par cette énergie fière, par cet héroïsme doux de celle qu'il aimait. Restée seule, Édith demeura songeuse, le front baissé. Elle réfléchissait. Que se passait-il donc ? Elle était sûre de ne pas se tromper : l'obstacle venait ou de son père ou de Mme Dubois. Un instinct lui disait que ce n'était pas de celle-ci, et que c'était la volonté de M. Godefroy qui les désespérait. Alors pourquoi? et comment son père s'opposait-il à un mariage qu'il acceptait dans le principe ? Elle se disait tout cela, quand l'antiquaire parut, affectant l'air le plus naturel du monde. Édith crut apercevoir le profil de Césarine dans la pénombre de la porte. Elle observa ; elle alla très-simplement prendre sa tapisserie, et se mit à travailler près de la fenêtre, sans perdre Godefroy de vue.

Celui-ci feignait d'être absorbé par ses vitri-

nes archéologiques. Tout en fredonnant, il essuyait ses vitres avec sa manche, ouvrait telle case, fermait telle autre, mettait la lampe à crochet du moyen âge à la place de l'éperon gauche de saint Louis, ou il examinait longuement quelque vieux morceau de fer, comme s'il y découvrait des beautés nouvelles. Édith le connaissait trop pour se laisser tromper. Son soupçon s'éveilla. Son père attendait évidemment qu'elle parlât, mais elle n'avait garde. Au milieu de ce silence doublement étudié, Césarine entra en coup de vent, selon son habitude. Elle s'empressa de discourir avec volubilité, annonçant que le déjeuner était servi, qu'il fallait se hâter de se mettre à table si l'on ne voulait pas que les œufs se refroidissent; Édith se leva, plia tranquillement son ouvrage, et prit le bras de Godefroy, toujours avec son apparence indifférente. Tout un plan germait dans son cerveau.

Il était impossible que ni Godefroy ni Césarine n'eussent vu entrer Daniel; donc si ni son père ni sa tante ne lui parlaient de cette visite, c'est qu'ils attendaient qu'elle en parlât la première. De là à espérer qu'ils en connaissaient le motif, il n'y avait pas loin. Elle se promit de les forcer à se découvrir. Le temps ne pressait pas, Daniel lui ayant juré qu'il ne quitterait pas Montauban sans l'avoir revue. Le déjeuner com-

mença. Elle prit sur elle d'être joyeuse ; elle se réjouit de la promenade qu'elle comptait faire dans la journée avec sa tante. Tout en se sentant guettée par Césarine et par Godefroy, elle eut soin de ne paraître se douter de rien. L'antiquaire était visiblement décontenancé. Il s'attendait en réalité à tout autre chose. Que signifiait cette tranquillité invraisemblable de sa fille? Pendant tout le repas, Édith ne se démentit point une seule fois ; lorsque le déjeuner s'acheva, Godefroy et Césarine échangeaient déjà des signes de détresse. Supposez un chasseur ayant placé au-dessus d'une mare des gluaux bien gentils : les oiseaux viennent voleter par-dessus ; seulement, au lieu de se poser, ils poussent des petits cris moqueurs. J'imagine que ledit chasseur ne serait pas plus gêné que nos héros. Non-seulement Édith taisait la visite de Daniel, mais encore elle paraissait toute gaie. Est-ce que par hasard le jeune homme n'aurait pas tenu sa promesse? Une curiosité mêlée d'inquiétude couvait dans l'esprit de Godefroy. Il mourait d'envie d'interroger Édith, mais il n'osait pas. Cependant il fallait en finir. Il profita d'un moment où la jeune fille semblait absorbée par la vue du jardin pour se concerter avec Césarine : celle-ci fut d'avis qu'on imitât l'exemple de Mahomet, et qu'on allât à cette montagne récalcitrante qui ne voulait pas venir vers eux.

— Un beau temps, n'est-ce pas, mon enfant? dit courageusement Godefroy pour commencer.

Édith leva les yeux sur les arbres ensoleillés, et répliqua :

— Oui, un très-beau temps.

Il toussa une ou deux fois, un peu gêné ; si sa fille laissait ainsi tomber l'entretien, une conversation serait difficile. Il n'était pas plus patient que de raison ; aussi, après avoir examiné alternativement Édith et Césarine, il résolut de terminer par où il aurait dû commencer.

— Voyons, mon enfant, ne jouons pas la comédie l'un avec l'autre. Sois sincère. Tu as vu Daniel ?

— Oui, mon père.

— Que t'a-t-il dit?

— La vérité.

Godefroy toussa. Il demanda avec une inquiétude croissante :

— Quelle vérité ?

— Tu dois la savoir aussi bien que moi, j'imagine; Daniel m'a déclaré qu'il ne pouvait pas m'épouser parce qu'un obstacle insurmontable se dressait entre nous.

Le visage de l'antiquaire s'éclaira. Daniel avait tenu sa promesse : tout était pour le mieux. Il fit quelques pas dans le salon, en murmurant :

— Ce qu'il a fait là est d'un honnête garçon.

Quant à Édith, à la stupeur de sa tante,

elle avait repris sa tapisserie, et travaillait, très-calme, déroulant le canevas pour étudier son dessin, comptant soigneusement les points. On aurait cru vraiment qu'elle était à cent lieues de se douter de quelque chose. Césarine comprenait de moins en moins. Elle n'aimait donc pas le capitaine puisqu'elle restait si indifférente le jour où elle le perdait ?

— Ah! il t'a dit cela? reprit Godefroy. Fort bien. Mais toi, qu'as-tu répondu ?

— Que je lui avais donné mon cœur, et que je ne le reprenais pas.

— Eh bien, je le reprendrai pour toi!... Daniel a raison. Vous êtes séparés pour toujours.

Édith ne broncha pas. Elle savait ce qu'elle voulait savoir : d'où venait l'obstacle; de son père, elle n'en doutait plus. Elle le regarda bien en face, et dit .

— Voudrais-tu m'expliquer pourquoi Daniel et moi nous sommes séparés pour toujours?

— Je n'ai rien à t'expliquer. On croirait, ma parole, que je suis une girouette qui tourne sans vent. Contente-toi de ceci : ton mariage est rompu, et tu ne peux plus être la femme de Daniel.

Elle se tut : son silence excita Godefroy, qui s'animait de plus.

— Ne me demande donc pas de détails, je

ne t'en donnerais pas ! A l'impossible nul n'est tenu ; or, un obstacle est entre vous deux, tel que tu n'as qu'un parti à prendre : ne plus l'aimer, et l'oublier.

La jeune fille roula posément sa tapisserie, et croisant ses mains sur le canevas :

— Tu me connais assez, dit-elle, pour être certain que je n'irai jamais contre tes ordres. Tu es mon père, mon devoir est de t'obéir ; je t'obéirai. Je n'épouserai pas Daniel, puisque tu en as décidé ainsi ; mais, d'autre part, je ne puis subordonner à ta volonté des sentiments dont je ne suis pas moi-même la maîtresse. Je n'épouserai pas Daniel, soit. Rien au monde ne m'empêchera de l'aimer.

— Tu l'oublieras.

Froidement, mais avec une énergie calme, elle répliqua :

— Jamais !

Césarine n'avait dit mot depuis le commencement de l'entretien. Elle aimait tellement sa nièce, qu'elle craignait de manquer de décision. Quand elle entendit la réponse d'Édith, elle fut bouleversée ; elle courut vers la jeune fille, et lui prit les mains :

—Édith, mon enfant chérie, écoute-moi. Je te jure que ton père a raison; qu'il n'exagère pas, et que ton mariage est impossible. Dis-moi que tu cesseras de l'aimer, que tu t'efforceras de

l'oublier, sinon, je ne me consolerai pas de te savoir toujours malheureuse.

Édith embrassa tendrement sa tante, puis elle se leva : elle souriait très-tristement, mais avec la fermeté doucement héroïque qui était le propre de cette noble créature :

— Je serai très-malheureuse, en effet. Ne me plains pas ! J'aime mieux l'enfer de celui qui se rappelle que le paradis de celui qui oublie. Quand deux êtres qui s'aiment sont perdus l'un pour l'autre, lâche est celui qui se console ; on n'a pas le droit de déserter sa douleur. Il est plus cruel et plus doux de s'y réfugier tout entière. Mon père ne veut pas que j'épouse Daniel? Je suis une honnête fille, incapable d'aller contre ses vœux, et je lui obéirai; mais mon amour m'appartient, il est à moi, je le garde! Tu crois m'effrayer en me disant que je souffrirai? je le sais, je m'y attends... je l'espère.

Godefroy luttait vainement contre son émotion. La résignation et la noblesse de sa fille le remuaient profondément. Elle disait, dans sa fière simplicité, qu'elle acceptait son devoir sans discuter; avec les idées qu'il lui connaissait et qu'elle exprimait, il devinait qu'elle pourrait lui obéir, renoncer à Daniel, mais qu'elle le pleurerait toujours. Il se pencha vers elle, et l'embrassa tendrement :

— Ma pauvre enfant... ma pauvre enfant! dit-il par deux fois.

Puis soudain, se tournant tout colère du côté de Césarine :

— C'est de ta faute! je t'ai confié l'éducation de ma fille, et tu l'as élevée d'une façon ridicule!

Césarine suffoquait : elle devint toute rouge. Son frère osait l'attaquer dans ce qu'elle avait de plus cher.

— Moi! j'ai élevé Édith d'une façon ridicule!

— Oui, certes. Tu lui as fait lire des livres idiots! des romans de chevalerie, *Ipsiboë*, que sais-je, moi? Voilà le résultat de cette jolie éducation; ma fille est devenue romanesque!

Césarine essaya de parler; mais elle ne put prononcer un mot; l'indignation étranglait sa voix : elle roulait des yeux furibonds. Ce fut Édith qui répondit à sa place :

— Tu adresses à ma tante un reproche bien injuste, mon cher père. Je ne crois pas être romanesque parce que j'aime l'homme que tu m'as permis d'aimer.

— Aujourd'hui, je te le défends.

— Malheureusement il est trop tard.

Si Césarine n'avait consulté que sa dignité, elle se serait tue; mais il s'agissait de sa nièce. Elle se contenta de jeter à son frère un regard qu'elle chargea de tout son mépris; puis embrassant de nouveau Édith :

— Sois raisonnable, ma chérie, dit-elle avec tendresse.

Des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille.

— A-t-on fait appel à ma raison? Non, on m'enjoint de renoncer à mon bonheur sans me dire pourquoi. Mon père me donne des ordres, et pas un argument; après m'avoir dit : « Tu peux aimer cet homme, tu l'épouseras, » on me dit : « Tu n'as plus le droit de l'aimer, tu ne l'épouses plus. » Tout le monde dispose de moi sans me consulter; on me recommande d'étouffer mon amour, comme si je le pouvais, comme si mon cœur, ma tendresse, mon intelligence, étaient à la merci d'un caprice. Pas une fois on ne s'est adressé à ma raison; Daniel et toi, mon père, vous me déclarez que ce mariage est impossible, mais ni l'un ni l'autre vous ne daignez m'expliquer pourquoi.

Qu'eût répliqué Godefroy? Rien. Lui aussi était acculé; pourtant il ne voulait pas que sa fille supposât qu'il jouait de gaîté de cœur avec le bonheur de sa vie.

— Soit. Je vais tout te dire. Tu n'épouseras pas Daniel parce qu'il est déshonoré.

— Lui!

— Il y a une honte dans sa famille, une honte irrépable. Je me taisais, afin de t'éviter tout ce qu'une pareille explication a de pénible pour

toi. Tu vois que Daniel t'a caché aussi la vérité. Il est innocent de son malheur, c'est vrai; il n'a rien fait pour le mériter, j'en conviens; mais ce déshonneur dont je te parle n'en existe pas moins, et tel, que sa famille n'est plus digne de s'allier avec la nôtre.

Édith courbait le front. Elle répéta machinalement :

— Déshonoré... Daniel!

Elle se rappelait les mots de son fiancé : « Je ne suis plus digne d'être ton mari. » Et son père se servait presque des mêmes expressions. Quel était donc ce secret? L'antiquaire reprit avec force :

— Tu sais tout maintenant; je te connais, tu es trop raisonnable, j'en suis sûr, pour ne pas te rendre à l'évidence. Je ne m'explique pas davantage, parce qu'il est des choses qu'on ne dit pas à une jeune fille; elle doit se contenter de ce que lui affirment ses parents. D'ailleurs Daniel ne te tiendrait pas un autre langage. Tu voudras bien te résigner à ce qui est inévitable, et comprendre que ton devoir...

La jeune fille releva le front. Elle recouvrait tout son courage un moment abattu :

— Je comprends que mon devoir est de l'aimer d'autant plus, qu'il est plus douloureusement meurtri, dit-elle fièrement. Daniel déshonoré? Ce n'est que par la faute d'autrui, j'en

suis sûre, car il est si bien placé au-dessus des choses de ce monde, qu'elles ne peuvent rejaillir jusqu'à lui; et, quand ce serait vrai, tu devrais l'en plaindre, non l'en punir; car j'estime que ce malheur peut briser sa vie, mais non diminuer mon amour.

— Édith!... En voilà de beaux discours! Heureusement je suis plus sage que toi.

— Tu continues à me donner des ordres : tu ne raisonnes toujours pas. Suppose que la fatalité qui s'appesantit sur Daniel m'eût frappée à sa place, serais-je une moins honnête fille parce que je serais plus malheureuse? Trouverais-tu naturel qu'il me repoussât? Non. Pourquoi voudrais-tu m'imposer une action que tu traiterais de lâcheté s'il la commettait? Laisse-moi me placer plus haut et juger les choses autant avec mon cœur qu'avec ma raison. Je t'ai entendu dire vingt fois qu'un homme vaut par ce qu'il vaut : voilà pour la raison; or je sens de plus que, s'il me perd, Daniel mourra : voilà pour le cœur. Comment résisterait-il à ces coups répétés, si, lorsqu'il est blessé dans son honneur, on le blesse encore dans son amour?

— Mais, malheureuse enfant, puisque je te répète qu'il y a un abîme entre vous!

— Je le comblerai.

— Demande à ta tante Césarine; elle te dira que c'est impossible.

— Rien ne m'est impossible, puisque je l'aime!

Godefroy était poussé dans ses derniers retranchements. Il était bien forcé, au fond, d'approuver sa fille. Que répondre à de pareils arguments, tirés de la logique et ennoblis par l'amour? Il prit le parti des gens qui n'en peuvent mais : se fâcher, — vieux moyen qui réussira toujours, car la meilleure façon de réfuter un raisonnement irréfutable, c'est de n'y pas répondre.

— Tout ça, c'est des histoires! La vie est la vie; elle est ainsi faite que tu ne la changeras pas. Il faut parité entre les deux époux : égalité d'argent, égalité d'honneur.

Édith avait retrouvé son calme : elle répondit paisiblement :

— Tu prétends que Daniel est trop bas pour monter jusqu'à moi. Soit. C'est donc à moi de descendre jusqu'à lui. Je retiens de cette conversation que tu ne m'as rien prouvé, rien expliqué. Qui sait? je mettrai peut-être entre lui et moi l'égalité d'honneur que tu rêves.

Godefroy ne comprit pas, et, comme tous les gens qui ne comprennent pas, il eut peur.

— Elle est folle! folle à lier! s'écria-t-il.

Édith tomba sur un fauteuil tout en larmes.

— Godefroy, elle pleure... dit Césarine.

Il frappa du pied, remua la tête comme pour

dire : « Cela m'est bien égal; » ilfit deux fois le tour du salon, comme une bête dans une cage, et ce luxe d'énergie aboutit à ceci, qu'il s'approcha de sa fille, et la berça dans ses bras comme un enfant en murmurant :

— Ne pleure pas, je t'en prie, ne pleure pas, cela me fait trop mal. Mon enfant, console-toi...

Édith essuya ses larmes; elle rendit à son père son baiser, et très-doucement :

— Pardonne-moi la peine que je te cause, mais ce n'est pas ma faute; je te jure que j'ai fait tout mon possible pour rester forte.

— Promets-moi que tu l'oublieras!

— Puis-je te promettre une chose qui ne dépend point de ma volonté? Je te le dis encore, je t'obéirai. Le temps passera sans altérer des sentiments dont je ne suis pas la maîtresse. Tu peux être certain qu'à aucun moment de ma vie je n'épouserai Daniel contre ton désir. Ne m'en demande pas plus. Je l'aime et je l'aimerai toujours. Tu ne veux pas que je sois sa femme : c'est bien; du moins ne serai-je pas la femme d'un autre.

Elle embrassa encore son père, elle embrassa Césarine et sortit, les laissant tous les deux très-malheureux, mais non chancelants dans leur résolution. Ils savaient très-bien qu'il en serait ainsi que le disait Édith.

— C'est fini ! s'écria Godefroy désespéré. Cet homme m'a volé le cœur de mon enfant ! Puis, comme pour se rassurer lui-même :

— Bah ! elle l'oubliera.

Césarine hocha gravement la tête, contre son habitude :

— Ne l'espère pas, dit-elle. Ta fille a un cœur d'héroïne.

XI

Coralie vit son fils revenir aussi triste qu'il était parti. Elle n'osa pas l'interroger, et Daniel ne lui dit pas un mot qui pût l'éclairer. Il avait promis à Édith de ne pas quitter la ville sans la revoir. Il tiendrait sa parole; dans son idée, son départ n'en serait retardé que de quelques heures. La lueur d'espoir qu'elle avait fait briller à ses yeux s'éteignait lentement. C'était fini. Il aurait fallu être fou pour croire qu'une pareille aventure pût avoir un dénoûment heureux.

Pendant tout le reste de la journée, Daniel ne quitta pas son cabinet. Naguère, il se plaisait à s'y renfermer, pour se livrer à ses études favorites; l'homme de travail est heureux au milieu des objets préférés, des livres aimés; il a tant de souvenirs accrochés ici et là! Telle rosace lui rappelle un événement joyeux, telle gravure une pensée douce. On ne peut nier la puissance

des choses; elles sont un peu comme ces airs de musique qui éveillent les sensations charmantes ou tristes, selon ce que fut l'heure où on les entendit.

A présent, le cabinet de Daniel ne se ressemblait plus. Il était bouleversé de fond en comble. Le jeune homme ne voulait rien conserver de ce qui composait sa fortune et son luxe d'autrefois. Il avait toujours eu le goût de ces éditions rares, à la mode depuis quelques années, de ces reliures merveilleuses, qui continuent de nos jours la tradition des Grolier. Il possédait deux chefs-d'œuvre ambitionnés longtemps : *les Adages d'Érasme*, in-folio, vendus plus de 1,700 francs en 1854, et un exemplaire introuvable d'*Héro et Léandre*, de Musée, le premier livre qui sortit des presses d'Alde-Manucc l'ancien : on le reconnaît à la marque célèbre, l'ancre dont un dauphin enlace la tige, avec les deux syllabes AL DUS à droite et à gauche. L'un et l'autre venaient de Coralie. Elle les lui avait donnés à son entrée à l'École, et à sa sortie pour fêter sa première épaulette.

Les rayons de la bibliothèque se vidaient lentement; les livres, curieux ou ordinaires, s'empilaient dans un coin. Après, ce fut le tour des gravures exquises, des eaux-fortes à grande marge, des autographes recherchés. Ils gisaient sur le tapis, sortant des cartons éventrés. Puis

il décrocha du mur les tableaux de maître, les vieilles faïences, les objets d'art. Il s'arrêtait, grave, quand l'une de ces choses lui rappelait plus particulièrement un souvenir de son existence ancienne. Cette épée à poignée d'argent, adorablement ciselée par Froment-Meurice, était aussi un don de Coralie ; de même ce dessin de Géricault, fait par le grand peintre deux heures avant la promenade à cheval qui devait le tuer.

Quel nouveau chemin de croix pour le malheureux ! Partout il retrouvait la trace de l'argent infâme. Il pensa qu'un négociant failli n'agissait pas autrement que lui ; quand il est honnête, le chef d'une maison qui croule jette tout ce qu'il possède dans le creuset. Lui aussi ne gardait rien ; il estimait que dans cette faillite de son honneur tout appartenait à ce créancier : le devoir. La journée s'écoula ainsi. Les heures s'ajoutèrent aux heures sans qu'il interrompît son labeur pénible. Coralie n'osa pas lui annoncer que le dîner l'attendait. La soirée vint ; le crépuscule gris épandit son ombre sur les arbres ; Daniel continuait à passer la revue de sa fortune. Il brûla des lettres ; à peine en conserva-t-il quelques-unes : tout ce qui était le passé ne devait plus exister pour lui.

Cependant Coralie ne restait pas inactive. Elle aussi faisait son inventaire. Elle acceptait la pauvreté sans crainte et avec une joie farouche.

Elle y voyait un rachat. Cette femme rêvait un emploi de sa fortune. Elle voulait la donner, non aux pauvres, comme le désirait Daniel, mais au Bon-Pasteur d'Angers. C'est un couvent fondé en 1828 par Mme Pelletier, en religion sœur Sainte-Euphrasie. L'œuvre, détachée du refuge de Tours, créé à cette même époque par le père Euder, a le même but que les autres maisons de cet ordre. Les femmes de mœurs dissolues, mais repentantes, y expient leurs fautes sous la surveillance de religieuses. Les anciennes pécheresses n'y sont jamais qu'en petit nombre, tant la discipline est dure, tant la règle est impitoyable. Ce sont les carmélites du repentir. Elles couchent sur un lit de bois, sans couverture, hiver comme été; elles ne mangent que du pain et ne boivent que de l'eau; aux fêtes carillonnées, un peu de viande. Elles ne sortent jamais; la mère supérieure et la sœur tourière ont seules le droit de parler. Deux fois pendant la nuit, elles se relèvent pour descendre à l'église et prier. La journée, elles travaillent pour les pauvres; tous les dons que leur font les âmes pieuses passent en aumônes. C'est à ce couvent rigide que Coralie voulait léguer son argent. Il n'y a que la charité pour racheter le vice.

Les femmes, même les plus perverses, sont toujours capables de grandes choses; il suffit

d'un sentiment puissant qui les secoue. Coralie en était là. Peu lui importaient les épreuves. Elle gardait son fils ! Elle entrevoyait déjà son avenir nouveau. Tous les deux se retireraient, à Lyon, sans doute. Ils habiteraient un petit appartement bien simple, conforme à leurs ressources présentes. Daniel travaillerait ; elle prendrait soin du ménage. A cette pensée, une immense joie l'emplissait. Elle ne serait plus séparée de lui comme auparavant. Daniel à Montauban, par nécessité, elle à Vic, par prudence, ce n'était pas vivre. Bien plus, elle ne serait plus forcée de surveiller sa tendresse, d'épier ses baisers, comme elle le disait quelques jours avant à M. de Bruniquel. Elle ne craindrait plus que Daniel découvrît la vérité. Pour cette conscience mal équilibrée, le passé n'existait plus, puisque son fils le lui pardonnait. Elle bénissait la pauvreté qui lui vaudrait tant de bonheur ! Elle ne se disait pas, dans son égoïsme maternel, que ce bonheur-là serait payé des larmes sanglantes de son enfant !

Depuis le retour de Daniel jusqu'au soir, elle ne le revit pas. Que faisait-il dans son cabinet de travail ? Elle ne savait. Le domestique vint lui annoncer que le dîner était servi. Elle répondit distraitement : « Bien, tout à l'heure. » Elle croyait que le jeune homme lisait ou écrivait pour s'étourdir ; à quoi bon l'arracher au

travail pour le rendre à sa pensée ? Pourtant, à mesure que l'ombre grandissait au dehors, une vague appréhension la prenait. Elle sentait que cet avenir nouveau n'était heureux que pour elle, tandis que Daniel expierait cruellement les fautes de sa mère ! Son inquiétude croissait. Elle se dit : « J'attendrai encore une demi-heure avant d'aller voir ce qu'il fait. » Cette demi-heure lui parut mortellement longue. Il était neuf heures du soir quand elle se décida à frapper à la porte du cabinet. Pas de réponse. Son cœur battait. Elle frappa une seconde fois : encore vainement. Elle entra et s'arrêta, craintive, sur le seuil.

Les livres, les rayons vides, les gravures éparses, les tableaux décrochés, les objets d'art étendus pêle-mêle, racontaient les atroces pensées du malheureux. Ainsi Daniel ne voulait plus rien posséder ! Coralie avança doucement dans la chambre ; le tapis amortissait le bruit de ses pas. Son fils, assis devant la table, dans un fauteuil à haut dossier, dormait lassé, vaincu. Une bougie allumée éclairait ce tableau triste de sa lueur rouge. Daniel était rejeté en arrière ; sa tête pendait sur le coin du fauteuil. La mère s'arrêta, frissonnante, à le contempler. Certes elle l'avait vu souffrir pendant la scène de l'aveu ; mais au moins cette souffrance gardait un cachet de vie et d'énergie. Là, dans ce sommeil, elle la voyait aggravée par la détente du repos.

Les cheveux en désordre tombaient sur le front que traversait une ride profonde ; le visage avait quelque chose de la marmoréenne rigidité des morts : les lèvres décolorées se serraient ; les yeux étaient cernés d'un cercle de bistre, les paupières gonflées, preuve éloquente des larmes. Coralie eut honte de son égoïsme. Cette douleur formidable était son œuvre. Et elle se réjouissait pendant que l'enfant conçu par ses entrailles, nourri de son sang, né de sa chair, endurait ce supplice ! Cet homme endormi, au milieu de ce désordre, avec ses traits décomposés, l'épouvanta. Il lui sembla que l'avenir se déchirait et qu'à la lueur de sa pensée elle voyait son fils mort, éclairé par un cierge, dont la flamme fumeuse se jouait comme la flamme de la bougie. Elle fut sur le point de l'embrasser, de l'éveiller pour bien s'assurer qu'il était vivant ; elle n'osa pas. Elle sortit à reculons, lentement, retenant un sanglot ; puis, quand la portière fut retombée entre elle et lui, quand elle fut seule, elle demeura stupide.

Et elle avait pu caresser l'espoir de partager l'existence de son fils ! Elle était une misérable. Non, pas un sentiment élevé ne vibrait en elle. Quoi ! cet être noble, bon, intelligent, généreux, perdait tout son espoir en ce monde à cause d'elle, et elle le condamnait à sa présence, elle se félicitait presque d'une catastrophe qui le lui

domnait tout entier ! Que deviendrait l'infortuné ? Le même tableau se peignit à ses yeux. Elle revit le petit appartement qui lui paraissait ensoleillé de bonheur quelques heures auparavant ; cette fois, il lui sembla lugubre, puisqu'il contiendrait la lente agonie de Daniel. Sa dernière pensée d'égoïsme s'en alla ; elle ne s'occupa plus que de cet innocent, vaincu par sa faute. Elle se retrouva dévouée à son bonheur, comme pendant cette nuit où elle courait chez Bruniquel. Que faire ? aller chez Godefroy. Comment n'avait-elle pas imaginé cela plus tôt ? Oui, elle irait rue Corail ; elle s'adresserait à Édith, à Césarine, à Bonchamp, à tous ceux qui pouvaient faire plier la volonté du chef de la famille ; elle leur demanderait s'il était équitable que l'innocent payât pour la coupable, l'homme d'honneur pour la pécheresse, le fils pour la mère !

Elle ne se doutait pas qu'elle évoquait l'un des plus redoutables problèmes sociaux qui se soient posés devant l'humanité. Elle ne voyait que le côté personnel qui la touchait, et jugeait monstrueuse en effet cette loi qui frappe des générations pour la faute ou le crime d'un seul. Des idées étranges se remuaient en elle, étonnées d'être conçues par une pareille femme ! Elle se demandait pourquoi la honte est comme la foudre et ne remonte jamais pour frapper.

Elle maudissait ce monde, où le mal triomphe à côté du bien qui succombe. Non, Daniel ne serait pas victime d'une pareille iniquité ! Il n'y avait pas de lèpre contagieuse en elle ; elle avait pu enfanter un fils sans lui couler dans le sang ses hontes et ses infamies ; il était plein d'honneur et de loyauté : donc l'hérédité morale n'existait pas ; on ne devait pas lui en imposer la conséquence mensongère. Certes elle irait chez Godefroy ! C'étaient de braves gens ! Elle parlerait à leur cœur, elle en appellerait à leur justice ; au besoin même elle prendrait pour allié l'amour d'Édith. Daniel l'avait vue le matin; elle ne le savait pas, mais elle en était sûre. Elle était sûre aussi que la jeune fille l'aimait pardessus tout, et qu'elle serait de moitié avec elle. Coralie n'hésita plus, le projet conçu, elle le mit à exécution sur l'heure ; elle s'enveloppa de cette même mante brune qu'elle portait toujours ; cette fois encore elle partait en guerre : elle voulait revenir victorieuse, dût-elle se tuer pour supprimer la honte qui pesait sur son fils !

Cette femme ne descendait pas jusqu'au fond des choses. Si elle avait réfléchi, elle aurait vu qu'elle causait non-seulement le malheur de Daniel, mais encore celui d'Édith, de telle sorte que les fautes d'une seule créature rejaillissaient sur deux innocents. Ces jeunes gens ne

se mariaient plus à cause d'elle, de par cette terrible loi humaine, injuste et cruelle comme une idole indoue, qui veut que la hideur du mal n'ait d'égale que son infécondité !

Pauvre Édith ! Elle fut au martyre pendant cette journée. Retirée dans sa chambre, elle réfléchissait. Un travail lent se faisait dans son cerveau ; elle cherchait à éclairer les points obscurs du drame qui se jouait. Quel pouvait être ce déshonneur qui l'éloignait de Daniel ? Une honte de famille, disait son père ? Mais la famille de son fiancé se réduisait à Mme Dubois. La chasteté est souvent l'ignorance. Comment une jeune fille aurait-elle pu non-seulement découvrir, mais encore soupçonner la vérité ? Il résultait un mélange bizarre de l'éducation romanesque donnée à sa nature énergique et douce. L'élève de Césarine, bercée avec des romans de chevalerie, se lançait dans des suppositions extrêmes dont la vierge ne calculait point la portée. Elle ne voyait clairement qu'une seule chose : son bonheur détruit. Quel était ce mur dressé entre eux ? Elle cherchait sans comprendre. Sa pensée tournait et retournait sous toutes ses faces la parole de son père : « Il faut parité entre deux époux, égalité d'argent, égalité d'honneur. » A force d'y songer, elle se dit qu'elle n'avait pas le droit d'hésiter. Elle n'irait certes pas contre la volonté de son père ; mais

elle pouvait le forcer à consentir. Sans qu'elle se rendît bien compte des moyens qu'elle emploierait, elle résolut de se mettre à l'œuvre. Le temps pressait, non pour elle, qui aurait attendu dix ans, forte de son solide amour, mais pour Daniel. Le malheureux perdait tout à la fois ; elle mesurait son désespoir, elle sentait la fièvre de cet homme atteint dans ses sources vives. Elle était sa fiancée, sa femme devant Dieu ; elle lui devait non-seulement toute sa tendresse, mais tout son dévoûment.

Elle descendit pour le dîner, toujours pareille à elle-même, c'est-à-dire parfaitement calme en apparence. Bonchamp était là, soucieux : il ne se laissait pas prendre, comme Godefroy et Césarine, à l'apaisement d'Édith. Volontiers il eût dit, comme cet homme d'État, qu'il n'aimait pas les trop grandes tranquillités. Édith ne resta pourtant pas silencieuse ; elle répondit aux questions qu'on lui adressa ; elle parut même s'intéresser aux bruits de la ville que Césarine agrémentait de réflexions piquantes, bien que la pauvre femme ne fût guère à la gaîté. Bonchamp, lui, ne dit pas grand'chose. Il observait, curieusement inquiet. Le nom de Daniel, naturellement, ne fut pas prononcé ; il n'y eut même pas une allusion à ce qui préoccupait tout le monde. Quand on se leva de table, Édith prit le bras de sa tante :

— Veux-tu faire un tour de jardin ? dit-elle.

Césarine l'embrassa pour unique réponse, et toutes les deux sortirent du salon pendant que le domestique préparait la table de trictrac contre la fenêtre. Godefroy suivit des yeux sa fille, qui s'éloignait entre les arbres, et se tournant vers son ami :

— Tu vois qu'elle a très-bien pris la chose, dit-il en remuant les dés dans le carnet de cuir.

Le notaire eut un sourire de pitié qui signifiait : — Naïf ! Tu as des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre, — puis il s'assit en face de l'antiquaire, jugeant sans doute qu'il serait oiseux de commencer un raisonnement pratique, mais inutile. A son tour, il secoua son cornet ; les dés roulèrent, la partie commença silencieuse, interrompue seulement par les phrases usuelles.

Au dehors, la soirée était d'une pureté radieuse. Le grand ciel rouge et or s'estompait déjà de fines grisailles. Les feuilles des branches avaient des ciselures d'une exquise délicatesse ; elles se détachaient en bleu sur les nuées ; les arbres restaient immobiles, mais leur cime s'inclinait mollement sous le baiser d'une brise insensible : on eût dit qu'ils répondaient d'un signe de tête à quelque mot d'ordre lointain. Une immense placidité régnait ; on voyait les

oiseaux voleter tout effarouchés; pas un ne chantait : à peine, de temps en temps, un cri perçant qui fendait l'air d'une note aiguë. Édith et Césarine marchaient lentement; le sable criait sous leurs pas, l'une et l'autre se taisaient, s'abandonnant à leurs pensées. La vieille fille se doutait bien des idées qui s'agitaient en sa nièce; mais elle n'osait pas l'interroger. Tout à coup Édith s'arrêta et, tranquillement, comme si sa question était la suite d'une longue réflexion :

— Ma tante, dit-elle, en quoi consiste l'honneur d'une femme ?

Du coup Césarine fut désarçonnée. Elle ne s'attendait pas à cette phrase-là, par exemple !

Édith répéta :

— Je te demande en quoi consiste l'honneur d'une femme ?

— Cette petite vous fait des questions stupéfiantes ! s'écria la vieille fille.

— Je te supplie de me répondre, reprit Édith avec une chaleur contenue. Tu connais de la vie bien des choses que j'ignore. C'est toi qui m'as élevée. Ton œuvre ne doit pas rester incomplète. Dis-moi donc en quel cas une femme est déshonorée.

— Elle me rendra folle. Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— Cela me fait quelque chose, puisque je t'interroge.

— Que veux-tu que je te dise, moi? Si tu crois que c'est facile !... Une femme est déshonorée quand... hum!... Tu m'ennuies, tiens! Laisse-moi tranquille.

— L'honneur est donc une vertu bien inexplicable, puisqu'il est si difficile de le définir? Cependant il en est souvent question dans les lectures que tu m'as conseillées. Il me serait bien aisé de te citer un exemple. Ainsi, dans *Ipsiboë*...

Césarine leva les bras au ciel et les agita dramatiquement, comme pour prendre à témoin les dieux que sa nièce devenait tout à fait folle.

— Bon! la voilà qui parle d'*Ipsiboë* maintenant! Tu as perdu la raison.

— Non pas. Je cherche mes points de comparaison où je peux. Tu m'as dit que les romans de chevalerie étaient une bonne lecture; je t'ai crue et c'était naturel. Eh bien! je me rappelle que dans *Ipsiboë* la châtelaine Isaurine s'écrie à un moment qu'elle est déshonorée. Pourquoi?

— C'est qu'elle avait manqué à ses devoirs.

— Quels étaient ces devoirs?

— Hum! j'ai eu tort de lui faire lire tout cela. Elle devient d'un romanesque...

Édith ne se découragea pas. Elle continua imperturbablement, poursuivant son but :

— Heureusement que j'ai bonne mémoire. Je me souviens très-bien d'*Ipsiboë*, quand ce ne serait

qu'à cause du style bizarre de M. d'Arlincourt! Tu ne trouves pas qu'il écrit d'une façon très-amusante, M. d'Arlincourt? Il est certaines de ses phrases baroques qu'on n'oublie pas facilement; celle-ci par exemple : « Malheureuse Isaurine que je suis! J'ai manqué à l'honneur. Que dira mon noble époux quand il saura que le chevalier est mon amant? » Donc Isaurine est déshonorée parce qu'elle a un amant? Un amant, c'est quelqu'un qui vous aime : Daniel m'aime, et pourtant je ne suis pas déshonorée? J'en conclus qu'il y a deux amours, celui qui abaisse, celui qui élève?

Cette fois, la vieille fille se fâcha tout net. Elle dit en prenant sa grosse voix :

— Mademoiselle, je vous ordonne de vous taire!

Édith jeta ses bras autour du cou de sa tante, et, avec sa tendresse caressante :

— Oh! ma chérie, sois bonne, je t'en conjure. Il y va du bonheur de ma vie. Sois avec moi ce que tu as toujours été, c'est-à-dire la chère fée qu'on aime et qui vous aime. Tu peux d'un coup de baguette changer ma douleur en joie, mes larmes en sourire... Prends ta baguette!

— Si tu fais ta câline, il n'y a plus moyen que je te résiste; je suis vaincue d'avance, c'est bien certain. Que veux-tu savoir?

— Réponds-moi en toute franchise : c'est un crime d'avoir un amant?

— D'abord je te défends de prononcer ce mot-là. C'est une expression impropre... impropre, je dis bien, et dont on ne se sert plus que dans le peuple!

— Pourtant, j'ai lu...

— Dans les vieux livres! Aujourd'hui on ne l'emploie presque plus que pour peindre justement... Tu comprends?... Non, tu ne comprends pas. C'est que je ne sais comment t'expliquer, moi!... Enfin ne dis plus ce mot-là, jamais, tu m'entends?

La vieille fille était aux champs. Elle en devenait toute rouge! elle ajouta d'un air indigné :

— Il suffit à lui seul pour déshonorer une femme.

Édith ne répliqua rien, mais elle lui sauta au cou. Son visage rayonnait; elle paraissait si heureuse que la pauvre Césarine s'effraya; elle balbutia naïvement :

— Ta joie m'épouvante! Qu'est-ce que j'ai donc dit pour que tu sois si contente!

— Ne crains rien, ma chérie, et aie confiance en moi.

— Confiance... confiance... Je ne sais pas jusqu'à quel point... Enfin, passons. Cela n'empêche que j'ai chaud de la scène que tu m'as faite. Tu as un projet : lequel?

Édith se tut, mais un radieux sourire était sur ses lèvres. Elle n'était plus la même. Ainsi d'un ciel paisible, mais gris : soudain la nue se déchire, et un rayon de soleil l'illumine. Elle avait ce rayon de soleil dans l'âme. Elle eut grand soin de ne plus faire d'allusion à la conversation échangée entre sa tante et elle. On aurait cru vraiment que rien de grave ne se passait dans sa vie, tant elle était gaie et comme heureuse de vivre. Deux fois elle traversa ce coin de jardin où elle était venue avec Daniel le soir de leurs aveux, une ombre de tristesse n'effleura même pas son visage; seulement elle quitta le bras de sa tante, qui continua de marcher vers la maison, et elle s'assit sur ce même banc où Daniel avait pris place à côté d'elle. Il y était toujours : il lui suffisait de regarder en elle pour le voir.

Le plan, d'abord confus, se dessinait plus nettement. Sa causerie avec Césarine lui ouvrait des horizons nouveaux. Elle concevait un moyen d'amener son père à consentir; moyen hardi, tentative audacieuse, que légitimait à ses yeux la souffrance de son fiancé. Elle se disait qu'elle devait lui être fidèle, puisque tout le monde l'abandonnait. Et cependant, il lui restait une crainte vague de sortir des limites de l'honnêteté et du devoir. Elle s'absorba longtemps dans la douloureuse contemplation

d'elle-même. La nuit tombait, fraîche, parfumée, baignant son front brûlant, diminuant sa fièvre. Elle se rappelait ces paroles qu'elle prononçait sur ce même banc quelques jours avant : « Quand on oublie celui qu'on aime, c'est qu'on ne l'a jamais aimé... » Certes, elle était incapable d'oublier Daniel; mais le souvenir pour elle ne consistait pas seulement dans la fidélité de la pensée; elle le concevait plus énergique et moins résigné. On la séparait de Daniel : son devoir était de tout faire pour se rapprocher de lui.

Et à mesure qu'elle réfléchissait à l'entretien échangé avec sa tante, elle s'affermissait dans sa résolution. Quoi! son fiancé était condamné à la perdre parce qu'il était entaché d'une honte imméritée! Mais alors à quoi servaient son honneur, sa chasteté, sa dignité, puisqu'ils ne suffisaient pas à combler l'abîme? Honneur! un bien grand mot pour la créature de vingt ans qui ne sait rien de la vie. Elle venait d'apprendre qu'il y a deux amours, celui qui avilit, celui qui honore. Le sien était noble, pur, élevé, chevaleresque; elle pouvait donc écouter sans crainte les conseils qu'il lui donnait, certaine que cet amour-là ne lui inspirerait rien dont elle eût à rougir!

Pourtant elle aurait voulu se confier à quelqu'un. Elle songea que si elle avait eu sa mère

elle eût été heureuse de s'ouvrir à elle, de lui dire : — Écoute-moi, dirige-moi, sauve-moi ! — Elle ne se connaissait pas d'amie en qui elle pût se reposer. Il lui était impossible de s'adresser à sa tante ou à son père : l'un et l'autre n'auraient fait que contrarier ses idées et les combattre. En ce moment, les cloches de l'église qui touchait au jardin commencèrent à tinter doucement; les notes arrivaient mélodieuses et perlées au travers de cette soirée splendide; puis le branle augmenta, ce fut comme un enchevêtrement de sons cadencés, dont l'harmonie inégale avait quelque chose de céleste. Édith se leva. Elle savait où aller.

Sans être dévote, elle était pieuse; puisqu'elle ne pouvait se confier à personne, elle s'adresserait à Dieu, elle prierait. C'est Dieu qui lui répondrait. Elle restait debout, toute grave, pendant que les cloches continuaient leur chant, toujours plus pressé et plus joyeux; au mois de juin, c'est l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Et les notes d'airain éclataient nombreuses, sonores, éloquentes, et dans toutes ces voix ailées, Édith en entendait une plus distincte qui lui disait : — Viens, je suis celui qui repose, je suis celui qui conseille. — Toutes les cloches étaient en branle en même temps. Maintenant c'était une immense sonnerie emplie d'une religieuse gaîté. Les carillons se mêlaient

aux gammes montantes et descendantes, pendant qu'au loin d'autres églises commençaient leurs appels; les sons se joignaient, s'éloignaient, se rapprochaient selon que le branle était plus ou moins fort; c'était vraiment une musique à la fois éclatante et douce, à qui les cloches lointaines faisaient une sorte d'accompagnement plus calme. Édith ramena sur sa tête la dentelle qui couvrait ses épaules, elle traversa le jardin et ouvrit la petite porte. La rue était déserte : les pieuses femmes qui vont prier chaque soir n'arrivaient pas encore; à peine devant quelques maisons, les commères qui causaient sur le pas de la porte. La jeune fille franchit la place et entra dans l'église.

C'était l'heure où Coralie se dirigeait affolée vers la rue Corail. Les pensées tumultueuses qui se pressaient en elle l'empêchaient de songer à autre chose qu'au but rêvé. Il fallait émouvoir Godefroy, le convaincre, lui arracher son consentement. Elle marchait vite, sans se préoccuper des gens qu'elle rencontrait, l'œil fixe, les bras croisés. Mille voix humaines auraient pu lui parler sans qu'elle les entendît; pourtant, quand elle passa devant l'église, quand les cloches éclatèrent en fusées sonores, elle s'arrêta court, écoutant ces voix divines. Et une idée pareille tomba à la fois dans le cœur de la courtisane et dans le cœur de la vierge! Ces

deux femmes, l'une si pure, l'autre si souillée, eurent une pensée semblable, un même élan vers Dieu. C'est que l'être humain se réfugie toujours là aux heures douloureuses; que la créature soit noble ou infâme, elle sent le besoin quand elle pleure de chercher là-haut un port de salut et d'asile!

Coralie souffrait; elle entra dans l'église. Pour prier? Est-ce qu'elle le savait elle-même? Une idée bizarre et puissante en même temps la poussait dans ce trou noir de la cathédrale ouverte. Elle s'arrêta une seconde devant la porte mobile en velours vert usé : elle hésitait sur le seuil. Elle secoua la tête d'un air farouche et fit quelques pas en avant, puis elle s'arrêta de nouveau, comme si elle recevait un choc soudain. Un trouble inconnu la prit; il lui sembla que ces hautes voûtes s'appesantissaient sur elle, que ces larges arceaux faisaient plier ses épaules. L'église sombre lui parut d'une grandeur démesurée; elle tomba agenouillée, saisie, vaincue, terrassée. Au fond passaient quelques ombres silencieuses : les sacristains qui allumaient un à un les cierges. La lampe d'or qui pendait d'en haut s'aviva; et à la lueur indécise, pâle comme un crépuscule d'automne, les murailles se dessinèrent vaguement. Les chapelles se creusèrent avec leurs autels particuliers voués à la Vierge, à saint Joseph ou à saint

Jacques. Les saints apparurent immobiles dans leurs niches de pierre; un cierge, puis deux, puis trois flambèrent, clous d'or trouant l'humide obscurité. On vit se profiler les courbures de la voûte, les ogives élancées, les dentelles de pierre, avec leurs sculptures fantastiques; le plan de la cathédrale se détacha en gris sur le fond encore noir : les deux coupoles portées sur six piliers énormes, huit pendentifs et des arcs doubles. A mesure qu'un peu de lumière s'épandait, les objets prenaient une forme précise. On eût dit que les tableaux s'accrochaient au mur les uns après les autres; d'abord *le Chemin de Croix*, puis les sujets sacrés, *Saint Jean-Baptiste baptisant le Seigneur* et *Marie-Magdeleine aux genoux du Christ*. Et, dominant le tout, l'immense crucifix de chêne sculpté où Dieu saigne éternellement.

Le silence régnait, interrompu à peine par un bruit de pas discrets ou une prière moins basse. Edith, elle, implorait le ciel, prosternée sur son prie-Dieu. L'apaisement se faisait en elle. Elle était entrée dans l'église pour écouter son recueillement, pour demander conseil. Elle disait du plus profond de son être, avec une ferveur indicible : « Mon Dieu, ce que vous faites sera toujours bien fait; j'ai appris dès longtemps à vous bénir, à vous respecter, à vous craindre. Mes épreuves sont les bienvenues comme l'é-

taient mes joies. Je m'agenouille devant vous en toute humilité. Mais je l'aime, mais il m'aime, mais nous ne pouvons être heureux que l'un par l'autre. Guidez-moi, éclairez-moi. Vous lisez ma pensée, vous voyez si elle est sincère, si elle est juste et raisonnable... »

A ce moment, elle entendit des sanglots. Elle comprit qu'une souffrance n'était pas loin. Elle tourna les yeux. Une femme pleurait à chaudes larmes, sur la dalle, le corps secoué de frissons, à la fois anéantie par la douleur et surexcitée par le désespoir. Cette femme leva soudainement la tête, et à la lueur grise des cierges rares, Édith reconnut Coralie. La tante de Daniel! Elle vit dans cette rencontre une indication divine, une réponse d'en haut. Nous sommes toujours prêts à attester la Providence pour la bénir ou l'accuser. Édith se leva et alla droit à Mme Dubois, qui se redressa effarée devant la fiancée de son fils.

— Vous l'aimez et je l'aime, dit la jeune fille; on me sépare de lui. Vous viendrez à notre secours. Aidez-moi!

Coralie demeura les yeux fixes, muette, en pleine épouvante.

— On n'a voulu rien m'avouer, continua Édith. Je sais seulement qu'un malheur nous accable, que Daniel est atteint d'une honte qu'il n'a pas méritée, frappé d'un déshonneur dont

il est irresponsable. Je vous le dis encore ; je l'aime, vous l'aimez... unissons-nous !

Certes Coralie mesurait son abaissement depuis quelques jours ; certes elle avait souffert devant Bruniquel en cette nuit où elle le suppliait vainement ; devant Godefroy, quand ils discutaient le contrat ; devant son fils, quand elle lui avouait son passé ; mais là, devant Dieu, dans cette église déserte, en présence de cette vierge, elle sentit plus encore tout le poids de son ignominie ! Sa conscience se déchira ; une immense lueur l'illumina soudain, semblable à ces éclairs énormes qui par les nuits de tempête montrent l'écueil noir au matelot. De nouveau, elle tomba à genoux, écrasée sous le sentiment de dégoût qu'elle s'inspirait à elle-même :

— Le malheur de Daniel, c'est moi ! Sa honte, c'est moi ! Son déshonneur, c'est moi ! Vous me demandez de m'unir à vous pour le sauver ; c'est moi qui le perds ! C'est par le fait de ma vie que son bonheur est impossible. Il n'y a pas de créature plus abjecte que moi ; je ne mérite ni l'estime, ni la pitié, ni l'affection. J'ai tant d'infamie sur moi que Daniel en est tout couvert ! Enfin, c'est parce que j'existe que vous ne serez pas sa femme, car je suis son mépris, sa hideur, sa lèpre... je suis sa mère !

Et les sanglots de la malheureuse recommencèrent, âpres, nerveux, déchirants, et elle res-

tait anéantie dans son agenouillement, frappant la dalle de son front ; l'ignominie se prosternait devant la chasteté, la courtisane salie par tant d'amours s'accusait devant la jeune fille grandie par un amour unique. Édith était debout, toute pâle. Elle entrevoyait la vérité sans la comprendre. Sa causerie avec Césarine aidait à l'éclairer : elle regardait l'infortunée qui agonisait de douleur à ses pieds. Coralie crut qu'Édith la repoussait, elle aussi ; elle crut que la fiancée partageait le dégoût du père. Elle jeta ce cri :

— Vous me haïssez, n'est-ce pas ?

Édith sourit divinement ; elle dit de sa voix grave et douce :

— Je vous plains.

Coralie crut avoir mal entendu. Elle recula de deux pas, se traînant sur ses genoux :

— Quoi ! vous ne m'accablez pas !

La jeune fille lui tendit la main pour la relever. Elle dit simplement : —Vous êtes sa mère.

— Mais vous ne savez pas qui je suis ! Vous ne pouvez pas savoir ! Vous auriez un frisson de dégoût si vous connaissiez ma vie, si votre pureté pouvait comprendre ce que j'ai fait ! Je suis une de ces misérables qu'on montre du doigt et dont les honnêtes femmes s'écartent ! Vous seriez souillée si l'on se doutait de ce que je suis ; et l'accouplement de mon nom au vôtre suffi-

rait à vous déshonorer ! La boue salit moins que je vous salirais !

L'église était toujours vide, mais les cierges plus nombreux augmentaient la lueur de la crypte. Le maître-autel commençait à se détacher de façon éclatante sur l'ombre.

— Je sais que vous êtes une créature humaine et que vous souffrez, reprit Édith ; je sais qu'il n'est pas de fautes que le repentir ne fasse pardonner, pas de hontes que l'expiation n'efface ! Dans tout ce que vous me dites, il est bien des choses qui m'échappent ; je dois croire a votre abaissement, puisque vous me l'avouez. Êtes-vous donc la seule qui ayez failli ? Celle qui s'accuse est bien près de regretter ses fautes. Je ne connais pas votre vie, mais Dieu la connaît, lui qui voit tout : or il n'y a pas d'abîme où le rayon de son indulgence ne puisse descendre. Vous vous humiliez ? vous serez relevée. Vous pleurez ? vous serez consolée. Expiez, et vous serez pardonnée. Si vous êtes entrée dans cette église, c'est qu'il reste un peu de foi en vous; que votre souffrance l'avive, et que votre remords l'invoque. Sachez bien que le Christ mort pour les hommes a été crucifié pour vous comme pour moi, et dans sa miséricorde infinie il ne fait pas de différence entre l'innocent dont la vie est pure et le coupable qui se repent.

Cependant tous les cierges du maître-autel étaient allumés. C'était maintenant une grande lueur qui venait du fond de l'abside ; et à mesure que la lumière d'or remplissait l'église, la lumière de la vérité pénétrait dans l'âme de Coralie. Des fidèles entraient ; la solitude de la cathédrale se peuplait. Tout ce qui disparaissait auparavant sous une couverture d'ombre ressortait illuminé par ces milliers de cierges qui flambaient : tel un ciel noir soudainement constellé d'étoiles. Et les yeux de Coralie tombèrent sur le tableau qui représentait *Marie-Magdeleine aux pieds du Christ*, douce légende, perpétuée à travers les siècles, et qui vivra toujours, à l'état vague, dans l'âme des femmes abaissées. Elle comprit que celle-là aussi avait péché, qu'elle avait failli, que son corps s'était vautré dans l'ignominie, et que cependant ses péchés avaient été remis, ses fautes pardonnées, son corps lavé. Elle comprit que la jeune fille disait vrai; qu'il ne suffit pas de maudire ses crimes, et que l'expiation seule grandit le repentir.

Elle ne prononça pas un mot, mais elle saisit la main d'Édith et l'embrassa ; puis elle sortit de l'église, réconfortée, sinon consolée, meilleure, sinon absoute. Oui, la vérité lui apparaissait, étincelante. Elle voyait son devoir. A quoi bon aller chez Godefroy ? C'était autre

chose qu'il fallait faire. Cette nécessité formidable : l'expiation, se dressait devant elle. Ce n'était pas seulement sa fortune, ce serait sa personne qu'elle donnerait au couvent du Bon-Pasteur. En revenant vers la rue Ingres à pas lents, elle se rappelait avec délices tout ce qu'elle avait entendu raconter des duretés de la discipline. Elle se réjouissait à la pensée de ce qu'elle endurerait quand elle serait enfermée avec les filles repenties. Édith venait de le dire : Dieu pardonne. Eh bien, son sacrifice ne serait pas inutile. On oublierait la tache originelle du fils en faveur du supplice de la mère. Elle irait là-bas ; elle porterait le cilice sur ses épaules, jadis si belles, et que couvaient les regards luxurieux, sur cette gorge couverte de baisers ardents. Ce corps caressé peinerait, gémirait, crierait. Cette peau satinée s'userait aux plus durs labeurs. Elle choisirait ce qu'il y a de plus pénible, de plus humble, de plus vil. Elle bêcherait la terre, elle soignerait les malades répugnants, et une jouissance farouche enveloppait cette femme à la seule idée de tout ce qui lui était réservé. Sa pensée fixe tournait et retournait une résolution bien arrêtée : celle de se meurtrir, de s'humilier, d'endurer une douleur physique. Le corps avait péché : le corps serait châtié. L'expiation devait venir d'où était venue la faute. Et elle songeait qu'elle serait

heureuse au milieu de ces tortures, que cette douleur physique ne serait rien, que le cilice lui serait doux, que le travail manuel lui plairait ; car, en fermant les yeux, elle aurait sa récompense, puisqu'elle verrait de loin le tableau du bonheur dû à son expiation. Elle avait la foi maintenant. Édith épouserait Daniel. Elle pouvait lui confier le soin de mener à bien son mariage. Celle qui lui avait parlé avec un charme si pénétrant, avec une autorité si douce, avec une fermeté si consolante, celle-là renverserait tous les obstacles. La courtisane s'effaçait graduellement. Coralie n'était plus Coralie. Il lui semblait qu'elle devenait une autre créature. Elle ressentait un immense besoin de sacrifice. Une heure avait suffi pour bouleverser ses idées de fond en comble. Si elle avait pu se voir, elle eût dit : « Quelle est donc cette femme ? »

Je croirais volontiers que Dieu donne au repentir la forme d'un ange. Longtemps il plane au-dessus de ce monde, jetant sur nos fautes sur nos crimes, ses regards attristés et doux Il plaint nos erreurs ; il gémit de nos chutes. Il n'est pas pour lui de créature, si bas tombée qu'elle soit, pour laquelle il n'ait une larme. A un signe d'en haut, il s'abat sur l'être humain qui a beaucoup péché ; et il suffit à l'ange d'effleurer le mal de son aile pour que cet

être humain s'humilie, expie et soit pardonné.

L'ange avait effleuré Coralie.

XII

— Oui, messieurs, l'art doit être libre ! dit Claude Morisseau au milieu du bruit sec des boules de billard. Il faut donner droit de cité à toutes les phrases, à toutes les scènes, à toutes les expressions. Il n'y a que les bégueules qui se fâchent ! la littérature sort de ses langes, il était temps. La poésie est finie, absolument finie : les poëtes sont des empaillés ; je n'accepte que ceux qui campent de gros mots. Ainsi je prends pour exemple ce livre qui vous effare tous : c'est la dernière expression du sublime ! Voyez comme les descriptions pornographiques sont bien faites ! Il y a, dans la seconde partie, une scène entre le marchand de peaux de lapin et la fille des rues qui est une simple merveille. Voilà ce que doit être l'art contemporain ! Le reste n'est que du vieux jeu. J'ajoute que j'ai trouvé dans ce livre un magnifique sujet de

tableau : je l'intitulerai *le Grog au vin* ou *la Soirée napolitaine*. Vous vous rappelez ce passage où l'héroïne se tient toute nue, debout, fumant une cigarette et buvant un verre de vin. Moi je m'inspire du génie du romancier, et...

Le tapage devint tellement fort que Claude dut interrompre un moment son plaidoyer en faveur de l'école réaliste. Cette scène se passait dans le principal cercle de Montauban, qui ouvre sur l'allée des Acacias. Dans la pièce voisine, les joueurs de billard faisaient un tel bruit qu'on ne s'entendait plus. M. de Bruniquel, qui lisait un journal dans un coin, s'approcha de l'artiste :

— Je vous conseille de renoncer pour aujourd'hui à la défense de vos théories. On ne vous écoute pas.

Claude poussa un soupir profond ; le gentilhomme reprit :

— Est-ce que vous n'avez pas reçu une lettre de notre ami, M. Godefroy ?

— En effet. Il m'écrit qu'il réunit quelques amis ce soir.

Autour d'eux, les habitués du cercle s'enfonçaient dans leur lecture; les joueurs de billard ne les troublaient pas. Néanmoins, aux paroles de Bruniquel, celui-ci abandonna son journal et celui-là sa revue. Comment, M. Godefroy donnait une soirée ? La curiosité devint générale :

on s'occupait tellement depuis quelques jours du mariage manqué ! On s'empressa d'interroger Claude et Bruniquel. Qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'y avait-il de vrai ? Le gentilhomme se renferma dans sa discrétion accoutumée, ne disant rien ou ne faisant que des réponses évasives. Claude ne fut pas fâché de laisser croire que l'antiquaire désirait renouer des relations avec lui, afin de l'amener à lui demander Édith. Bruniquel comprit que les commérages iraient bon train et il s'empressa de sortir du cercle ; d'ailleurs, il voulait faire un tour de promenade avant son dîner.

C'était vrai. Godefroy avait écrit à ses amis afin de les inviter pour le soir même. On devine pourquoi. Il connaissait sa ville natale ; il se doutait bien des propos suscités par le mariage manqué de sa fille. Avant tout, il fallait arrêter les commérages. Quoi de plus habile que de reprendre les habitudes d'autrefois ? Ce fut l'avis de Bonchamp. On avouerait purement et simplement la situation : le mariage projeté ne se faisait plus. Ce n'était pas la première fois qu'une pareille aventure arrivait, et malheureusement ce ne serait pas la dernière. Une seule chose aurait pu inquiéter Godefroy : la tristesse d'Édith que chacun eût remarquée ; mais le calme de la jeune fille ne se démentait pas.

La veille, elle était revenue de l'église, sereine

paisible, confiante en elle-même; mais tout au fond de son cœur couvait une exaltation contenue. Elle avait rempli son devoir de consolation vis-à-vis de Coralie : restait son devoir de fiancée vis-à-vis de Daniel. Son plan était bien net, maintenant, sa résolution bien formelle; rien ne l'empêcherait d'aller jusqu'au bout. Elle avait été demander conseil à Dieu, et Dieu répondait : « Tu as raison. » Quand elle apprit au déjeuner, le lendemain, que son père comptait ne plus garder la porte fermée, elle eut un mouvement de joie. Césarine, qui la surveillait, ne soupçonna rien. De vrai, sa nièce l'étonnait beaucoup. La vieille fille ne connaissait le monde et la vie que par les romans. Elle s'imaginait que les « malheureux en amour » se ressemblaient tous. Pour elle, celui ou celle « dont le cœur était percé d'une flèche! » devait avoir une attitude penchée, des yeux mourants, et une intéressante pâleur. Or, voilà qu'Édith ne rentrait pas du tout dans le programme. Pas « d'attitude penchée! » au contraire, la jeune fille allait et venait dans la maison, tout comme à son ordinaire; loin d'avoir « des yeux mourants », elle souriait, et son regard doux et ferme gardait sa fière loyauté; quant « à l'intéressante pâleur », Édith s'en privait également. La pauvre Césarine était complètement déroutée.

Godefroy, lui, se réjouissait du calme apparent de sa fille :

— Nous nous exagérions le mal, dit-il à Bonchamp qui restait à dîner. Vois comme elle est. Je n'aurais jamais cru qu'elle se soumît aussi aisément, surtout après notre conversation d'hier.

Le notaire hocha la tête, et répondit avec une pointe de tristesse :

— J'ai peur des souffrances qui se taisent. Mon pauvre ami, tu n'as été et tu ne seras jamais qu'un enfant. Tu ne connais pas les femmes. Parlons d'autre chose : je crois que tu auras beaucoup de monde ce soir.

C'était le seul ennui de ce bon M. Godefroy. Il sentait bien la nécessité de chercher à tromper ses compatriotes ; certes, rien n'était plus habile que de rouvrir son salon ; mais cette manœuvre de guerre exigeait beaucoup de présence d'esprit. L'antiquaire serait forcé de rester sur le pont comme un capitaine dont le navire fait eau ; il aurait bien préféré descendre dans sa cabine, c'est-à-dire laisser Bonchamp et Césarine recevoir à sa place. Son ami s'aperçut qu'à mesure que la journée s'avançait, l'anxiété de Godefroy augmentait. Il n'eut pas de peine à lui faire entendre qu'il devait prendre sur lui, être impassible, et sourire à tout venant.

« La société » sembla s'être donné le mot. On commença à paraître vers neuf heures du soir.

Mlle Lecerf avait mis sa robe verte des grands jours, et Mme Patalin inaugura pour la circonstance une robe à la dernière mode de Toulouse. Claude Morisseau entra avec le receveur des contributions (celui qui faisait des vers : A ELLE ! ! !). Le ban et l'arrière-ban des amis et connaissances arrivèrent rue Corail. Chacun venait pour voir la figure que faisaient Godefroy et Césarine ; ceux qui n'étaient pas invités n'eurent pas le courage de leur opinion et inventèrent un prétexte ; celui-ci passait dans la rue ; celui-là voulait demander une tasse de thé ; cet autre désirait « prendre des nouvelles de la santé de son ami Godefroy. » Je n'ai pas besoin de noter que l'affluence fut plus grande qu'à la soirée où Mme Dubois fit sa première apparition. Alors on n'était poussé que par une curiosité... curieuse ; tandis que maintenant on obéissait à une curiosité méchante. Jugez un peu !

La méchanceté fut punie. Grâce à sa légèreté naturelle, Césarine n'était pas gênée du tout ; Bonchamp gardait l'impassibilité d'un sphinx ; quant à Édith, jamais elle ne fut plus calme, plus souriante, plus naturelle. Seul, Godefroy était pâle, et un peu nerveux ; mais le notaire lui lançait si souvent des regards expressifs qu'il ne broncha pas. D'ailleurs au bout de quelques instants les groupes se formèrent : Claude

Morisseau pérora selon sa coutume; les hommes politiques de l'endroit attaquèrent une élection qui allait avoir lieu; enfin, Mlle Lecerf demanda à sa « toute belle » Mme Patalin si elle ne daignerait pas chanter « quelque chose ». La toute belle Mme Patalin chantait à la façon des amateurs qui n'ont ni voix ni talent, c'est-à-dire qu'elle se faisait prier un quart d'heure, montre en main : après quoi elle attaquait *Medjé* de Gounod. Elle ne connaissait que *Medjé*. Depuis dix ans, chaque fois qu'on la priait, elle chantait *Medjé*. Pendant le quart d'heure qu'on mit à la prier, il y eut un petit incident : on annonça M. de Bruniquel.

En venant rue Corail ce soir-là, il croyait remplir un devoir de galant homme. Son intention formelle était de quitter Montauban, d'aller s'établir ailleurs, de ne plus revoir Édith. Il l'aimait profondément; il considérait que sa loyauté l'empêchait de rechercher sa main, mais il ne voulait pas s'imposer la douleur de se rencontrer souvent avec elle. Néanmoins dans la circonstance, il crut que sa présence rue Corail était indispensable. On le savait épris d'Édith et l'un des familiers de la maison; qu'eût-on pensé en ne le voyant pas? La curiosité générale fut augmentée par ce fait qu'Édith alla droit vers M. de Bruniquel et lui tendit la main.

— La petite rusée! dit tout bas Mlle Lecerf à sa

voisine, elle est habile. Un mari de perdu, un autre de retrouvé.

Ce fut du reste l'opinion de chacun. On s'imagina que Godefroy désirait répondre aux commérages par l'annonce d'un nouveau mariage. La croyance se changea en certitude, lorsqu'on entendit Édith dire à M. de Bruniquel :

— Voulez-vous me donner votre bras, monsieur? Le temps est si beau que j'ai envie de faire un tour de promenade dans le jardin.

On fut persuadé que c'était entre eux tous une manœuvre convenue, et que la soirée de Godefroy n'avait d'autre but que d'arrêter net le scandale, d'autant qu'on ignorait la cause de la rupture entre Daniel et Édith. Chacun inventait une raison; personne naturellement ne connaissait la bonne. Sans doute Godefroy ne manquerait pas de satisfaire la curiosité de tous. En tout cas on pouvait se risquer à le questionner.

Cependant Édith descendait l'allée ombreuse au bras du gentilhomme, qui cherchait le motif de cette préférence inattendue. Savait-elle donc le rôle joué par lui dans cette aventure? Il se sentait réellement ému.

— Monsieur, dit-elle après un instant de silence, j'ai un grand service à vous demander. Vous me pardonnerez de m'être adressée à vous vous aviez bien voulu me faire l'honneur de me distinguer, et j'en suis fière ; mais j'avais donné

mon cœur à un autre. Vous devriez m'en vouloir, me haïr même : je connais assez votre loyauté pour être convaincue qu'à une heure critique je n'aurai pas de meilleur ami que vous. J'aime le capitaine Daniel, et on lui refuse ma main; il dépend de vous de m'aider à vaincre la résistance de mon père : vous voyez combien j'estime la noblesse de votre caractère, puisque je n'hésite pas à solliciter votre appui, et que je me confie franchement à vous, certaine que vous serez mon allié contre vous-même!

Ils s'étaient arrêtés. Bruniquel la contemplait. Il répondit d'une voix un peu altérée :

— Vous avez raison, mademoiselle; je suis entièrement à vos ordres.

Elle lui tendit la main et prononça ce seul mot : — Merci.

Puis, tirant un papier de son corsage :

— Je vous prie d'aller immédiatement rue Ingres et de remettre cette lettre à M. Daniel. Elle n'est point cachetée. Comme il est de ma dignité que vous sachiez ce que vous portez, voici quel en est le contenu : « J'ai votre parole; venez ce soir, je vous attends. » Dans le cas où M. Daniel hésiterait, je compte sur vous, monsieur, pour le décider, pour lui expliquer que l'occasion m'est offerte ce soir d'assurer notre bonheur et qu'elle ne se représentera peut-être plus. Ai-je eu tort de compter sur vous? Je sais

que je vous impose un sacrifice ; je sais que je réclame de vous une démarche pénible ; mais je crois que certains hommes sont toujours prêts pour certaines actions, et je vous mets si haut dans mon estime, que je ne vous fais pas l'injure de vous mettre moins haut dans ma confiance.

Une larme brilla dans les yeux de Bruniquel ; il dit, d'une voix tremblante :

— Vous me remuez profondément, mademoiselle ; en vérité, je n'ai jamais mieux compris qu'à présent combien il m'est triste et pénible de vous perdre. Je ne rétracte rien de mes paroles : je suis entièrement à vos ordres. Seulement permettez-moi une question, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'appeler votre ami : que comptez-vous faire ?

— Ne me le demandez pas ; je dois me taire.

— Gardez donc votre secret. Quel qu'il soit, je suis sûr qu'il est digne de vous.

Puis s'inclinant très-bas, et avec un respect profond :

— Vous êtes une noble fille, mademoiselle.

Elle lui prit la main de nouveau, et la serra sans mot dire. Le dévoûment chevaleresque de Bruniquel était de ceux qui ne se paient pas ; mais elle le regarda bien en face, et le gentilhomme lut dans ses yeux une reconnaissance si douce, qu'il se sentit par ce seul regard récompensé de tout son sacrifice.

Lorsqu'Édith rentra au salon, on applaudissait Mme Patalin ,qui venait de lancer la dernière note de cette pauvre *Medjé*. On ne remarqua donc pas que la jeune fille était seule. Une bonne moitié des hôtes de Godefroy s'empressait autour de la chanteuse, et la félicitait avec des expressions d'un lyrisme ridicule. Avez-vous observé ce qui se passe quand une jeune personne a assassiné une malheureuse romance? La voix aigre devient « une méthode excellente », les gestes courts et prétentieux « un sûr instinct dramatique »; les hyperboles s'accumulent les unes sur les autres, et il se rencontre toujours un niais pour dire :

— Quel dommage que Mme ou Mlle une telle soit riche. Elle aurait eu tant de succès au théâtre!

Mme Patalin reçut tous ces compliments avec une modestie de commande. Elle répondait à droite et à gauche : « Oh! vous n'y pensez pas!... » ou bien : « C'est trop d'indulgence! » ou bien : « J'ai beaucoup travaillé, voilà tout! » Les hyperboles et le lyrisme furent arrêtés par quelqu'un qui dit à Godefroy, entre haut et bas :

— Et à propos, vous avez donc rompu avec le capitaine Daniel?

Oh! voilà qui était plus intéressant que toutes les Mme Patalin du monde! Il se fit presque aussitôt un petit silence; heureusement que Godefroy, qui depuis le commencement de la soi-

rée s'attendait à la question, avait préparé sa réponse.

— Mon Dieu, dit-il, c'est une nécessité qui nous a été imposée à notre grand regret, car nous avons appris certaines choses... non contre le capitaine, je le tiens pour un parfait honnête homme; mais contre sa famille, et, vous comprenez... dans ma position...

Édith et Césarine servaient le thé; comme la jeune fille présentait une tasse à Mlle Lecerf :

— Cette pauvre enfant! dit celle-ci d'un ton plein de pitié.

Ce fut le commencement : on se déchaîna contre Daniel, puisqu'il résultait des paroles de l'antiquaire que c'était lui qui avait rompu. L'un affirma que le capitaine était un homme déplaisant; l'autre qu'on l'aimait peu dans son régiment; un troisième félicita vivement Godefroy d'avoir renoncé à une union aussi disproportionnée, pendant que Claude Morisseau ajoutait cette phrase vipérine :

— Tout cela est vrai, sans compter ce que notre ami M. Godefroy ne dit pas.

Aussitôt les commentaires changèrent de voie; est-ce que vraiment *on* avait découvert quelque chose? Il le fallait, puisqu'*on* avait vu Daniel entrer chez son colonel et en ressortir très pâle. Il donnait sa démission, ce n'était plus un secret pour personne; évidemment M. Godefroy

échappait à un grand danger! On a trop de confiance; on reçoit comme cela un jeune homme, parce qu'il a une position, parce qu'il est riche, et un beau jour on apprend que c'est un individu suspect. Suspect? Il fallait être bien généreux pour se contenter de ce mot-là. Daniel était tout bonnement devenu impossible; aucune maison ne s'ouvrirait plus devant lui. Godefroy avait tort, grand tort de cacher la vérité; c'est un mauvais service à rendre à ses amis; ce garçon pouvait faire de nouvelles dupes, bien qu'il ne fût plus officier, puisqu'on l'avait forcé de donner sa démission; qui sait même s'il garderait sa croix? Le grand-chancelier ne plaisante pas; on rayerait sans doute Daniel des cadres de la Légion d'honneur. Sans doute? Non, sûrement. Claude, toujours rancunier et envieux, résuma la conversation générale en disant :

— Décidément, c'est un homme taré!

Depuis le commencement, Édith était debout, immobile. Elle écoutait; elle entendit la conversation s accentuer, passant de l'hésitation à la certitude, de la supposition à l'insulte. Chacune de ces petites infamies tombait sur son cœur. Dix fois elle eut envie de sortir de son silence calculé, de relever le gant qu'on jetait à celui qu'elle aimait, à son fiancé, à son époux, à son dieu! Elle fit l'effort héroïque de se taire; mais, à mesure que les perfidies s'accumulaient,

sa pâleur augmentait. Bonchamp la vit frémir; il fut sur le point d'aller à elle : elle fermait les yeux. Quand elle les rouvrit, le notaire fut ébloui de l'éclair qui passa dans le regard de la vierge : c'était de la colère, du mépris, de la souffrance, mêlés à je ne sais quelle orgueilleuse résignation. Lorsqu'elle entendit cette phrase : « Décidément c'est un homme taré! » un frisson la prit. Elle se tourna vers celui qui outrageait indignement Daniel, et d'une voix ferme :

— Vous insultez mon fiancé! dit-elle. Vous êtes un lâche!

Et au milieu du silence général :

— Croyez-moi, ne vous hâtez pas d'annoncer que je n'épouse plus le capitaine Daniel. Un mariage entre lui et moi est nécessaire... il est mon amant!

La stupeur eût été moins grande si un tremblement de terre avait renversé la maison. Cette stupeur de la première minute fut suivie d'un effarement universel. Godefroy flageola sur ses jambes; le coup tombait si dur sur sa tête qu'il balbutia : « Elle est folle... ne l'écoutez pas... elle est folle... » Césarine, elle, eut une lueur de raison qui lui inspira un acte non sans grandeur. Elle se rappela leur conversation de la veille; elle alla à Édith, comme pour la protéger, et, la serrant dans ses bras :

— Tu es ma fille ! s'écria-t-elle.

Un nouveau coup de théâtre eut lieu ; presque au même instant la porte s'ouvrit, et le domestique annonça :

— Le capitaine Daniel.

Edith se dégagea doucement des bras de sa tante ; elle traversa tout le salon, marcha droit vers Daniel, et, lui jetant les bras autour du cou :

— Je t'aime ! dit-elle.

On l'avait insulté ; elle voulait que la réparation fût éclatante comme l'outrage. Godefroy, lui, selon l'habitude de son caractère, sortait de son abattement pour se livrer à la colère, colère d'autant plus violente que le scandale était plus grand.

— Ah ! vous avez bien joué votre partie, monsieur ! s'écria l'antiquaire hors de lui. Grâce à vous, ma fille est déshonorée ! Je ne puis plus vous la refuser maintenant ; vous avez compté là-dessus ! Vous la voulez ! Prenez-la ! Que vous faut-il encore ? Désirez-vous ma maison, ma fortune, ma collection ?

Daniel ne comprit pas tout d'abord ; M. de Bruniquel s'était renfermé dans la lettre étroite de son message : l'officier ignorait qu'il y eût tant de monde chez les Godefroy. Il tombait en plein scandale, sans savoir ce qui s'était dit ; lorsque Édith se jeta dans ses bras, il devina une partie de la vérité ; lorsque l'antiquaire s'écria : « Vous

avez déshonoré ma fille ! » il la devina tout entière. Il releva fièrement la tête, et d'une voix éclatante :

— Oui, elle m'aime, et je l'aime ! dit-il en promenant autour de lui des yeux étincelants. La noble fille s'est abaissée pour descendre jusqu'à moi ; je refuse son sacrifice, dont personne ici n'osera douter ! C'est moi qui suis indigne d'elle ; je suis un bâtard, entendez-vous ? Je suis né de la honte, j'ai vécu de l'opprobre, et je ne mérite pas d'unir ma vie à cette pureté et à cette grandeur !

— Tais-toi, reprit-elle doucement. Il y avait une tache sur ton honneur ; j'ai voulu qu'il y en ait une sur le mien : cela rapproche !

Le revirement s'opérait. Daniel s'accusant lui-même, personne ne doutait plus. Édith avait voulu se sacrifier pour épouser celui qu'elle aimait. Néanmoins un lourd silence régnait ; les situations violentes sont pénibles pour tout le monde. Ce fut Bonchamp qui trancha le nœud gordien.

— Mon cher Godefroy, dit-il, l'amour a eu plus de force que le préjugé. Daniel est un honnête homme qui n'est pas responsable des fautes des autres. J'ai l'honneur de te demander la main d'Édith pour M. Daniel, ancien officier, sans position, sans fortune, sans famille.

Le pauvre antiquaire se laissa tomber sur un

fauteuil en poussant ce cri du cœur :

— Un joli mariage !...

Nombreuse ou restreinte, la foule est toujours la foule ; c'est-à-dire qu'elle est soumise à des influences électriques absolument inexplicables. C'était à qui féliciterait Édith. Qui sait même si parmi les femmes qui se trouvaient là, plus d'une, au fond du cœur, n'envia pas cet amour si profond qu'il inspirait un sacrifice si puissant ? D'ailleurs tous étaient ravis de l'allure dramatique qu'avait prise la soirée ; les uns et les autres ne désiraient plus qu'une chose : s'en aller, afin de pouvoir raconter plus tôt ces incidents extraordinaires. Comme on ne retint personne, le salon fut bientôt vide ; il ne resta plus que la famille, Bonchamp et Daniel.

Godefroy avait machinalement serré la main à tout le monde, encore écrasé sous le scandale. Il sentait que désormais toute résistance était impossible ; il fallait qu'Édith et Daniel fussent mariés ensemble, et le plus tôt serait le mieux. La jeune fille s'agenouilla devant son père ; elle lui prit la main, la baisa, et avec sa voix tendre et douce :

— Pardonne-moi ce que j'ai fait, dit-elle, mais il n'avait plus que moi au monde...

L'antiquaire ne répliqua rien ; il se répétait en lui-même la fin de la phrase de Bonchamp : « Sans position, sans fortune, sans famille... »

Brusquement, il se dressa, relevant Édith, qui était restée à ses pieds.

— Sans famille? Tu me la bailles belle! Il a sa mère! et ma fille vivrait à côté d'une...

M. de Bruniquel venait d'entrer, ce fut lui qui répondit :

— Mme Dubois est partie, monsieur.

— Partie! s'écria Daniel.

Il faisait un pas pour sortir; le gentilhomme l'arrêta :

— Il est inutile que vous retourniez rue Ingres, monsieur Daniel; je sors de chez vous; Mme Dubois a déjà quitté Montauban : elle a compris qu'elle était le seul obstacle qu'il y eût entre le bonheur et vous. Pour que le châtiment fût complet, elle n'a pas voulu vous revoir. Dans trois jours, elle sera dans un couvent terrible. La fiancée a racheté la mère, la mère expiera pour la courtisane.

— Au couvent,... au couvent,... grommela Godefroy.

— Mais oui, monsieur, acheva le gentilhomme avec un sourire un peu triste : les femmes du monde auraient fermé leur porte à Coralie. Le bon Dieu est moins difficile, il lui ouvrira la sienne!





